N° 847 44ᵉ Année T. CCXLVII 1ᵉʳ Octobre 1933

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1ᵉʳ et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIᵉ

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUARANTE-SEPTIÈME

1er Octobre — 1er Novembre 1933

1er Octobre — 1er Novembre 1933 Tome CCXLVII

MERCVRE

DE

FRANCE



(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIII

FRAGILITÉ DE LA LIBERTÉ

ESSAI DE PSYCHOLOGIE SOCIALE

—

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité!
CORNEILLE, *Polyeucte.*

Enfourchons la « machine du temps » de Wells, et transportons-nous à l'époque où l'on sentait « la douceur de vivre », à la bienheureuse époque d'avant-guerre, — mettons : avant le « coup d'Agadir ». Et écoutons discuter les politiciens, les sociologues, les philosophes. Qui eût pu prévoir, parmi ces gens, le spectacle que nous offre maintenant l'Europe? Nous ne parlons pas des optimistes, de ceux qui nous assuraient que la social-démocratie allemande empêcherait la guerre. Non, même les pessimistes, même ceux qui estimaient probable la guerre mondiale et admettaient la pire tournure des choses, — tel H. Spencer qui, la veille de sa mort, parlait avec inquiétude de la « barbarisation » qui menace l'Europe, — même ceux-là ne s'imaginaient pas ce qui est arrivé réellement.

Car ce qui est arrivé est *nouveau.* La Vieille Europe a vu bien des excès révolutionnaires ou réactionnaires, bien des terreurs rouges ou blanches, bien des suppressions de liberté. Ce qui est nouveau, c'est le caractère *absolu, total, isolé* des dictatures modernes; l'oppression et la suppression absolue de tous les partis et classes,

tant avancés ou nouveaux que conservateurs ou traditionnels.

Les absolutismes ou les césarismes du passé comptaient avec ce que Ferdinand Lassalle appelait « le rapport réel des forces » (la « vraie constitution »), et cette idée de Lassalle était entrée dans les manuels de la philosophie du droit constitutionnel. Les dictateurs modernes ont montré qu'on pouvait se moquer impunément de ce « rapport réel ». Ce qui est nouveau, c'est leur tendance à déborder leurs pays pour s'implanter partout par la force, et c'est, enfin et surtout, la renaissance et la reconnaissance officielle, sans le moindre travesti, des idées et des doctrines qu'on pouvait croire définitivement abandonnées.

Au début du siècle, les sociologues nous prouvaient que les conditions de la vie moderne rendaient fatale la diffusion des idées égalitaires; les théoriciens du marxisme proclamaient la nécessité des libertés politiques, étant donné que le capitalisme qui se développait inévitablement en avait besoin. Quand la guerre éclata, les économistes les plus réputés nous prouvaient par $a+b$ qu'elle ne pourrait jamais durer plus de trois ou quatre mois.

Après le coup d'Etat bolcheviste, on prédisait qu'on en avait, tout au plus, pour deux semaines (et ce qui est curieux, c'est que les bolcheviks eux-mêmes, Lénine compris, pensaient de même).

Après le triomphe du fascisme, on assurait que bientôt surviendrait la « normalisation », le retour aux libertés constitutionnelles. Actuellement, les écrivains fascistes évitent de parler de cette courte période... Mentionnons sans insister, car ce serait cruel, les prédictions sur la réalisation « progressive » de la république démocratique en Allemagne. Ne parlons pas, de même, de dictatures plus ou moins mitigées ou masquées dans une demi-douzaine d'autres pays.

Le fait est que la Déesse pour qui on a versé tant de sang s'est montrée beaucoup plus fragile qu'on ne le soupçonnait. Pourquoi? Parce que, croyons-nous, nos idées sur la nature humaine étaient encore trop simplistes, trop superficielles, trop entachées de cette psychologie idéaliste (1) et rationaliste qui dominait au XIXe siècle et qui faisait écrire à un Victor Hugo : « Liberté! l'air respirable de l'âme humaine! » En réalité, hélas! les âmes humaines se montrèrent très capables de se passer de cet air. Et même dans les contrées où elles le respiraient déjà depuis assez longtemps.

Et pourtant, les avertissements ne manquèrent pas. Nombre de penseurs politiques et d'hommes d'Etat, depuis Montesquieu et Burke jusqu'à Jules Simon, Gambetta, Clemenceau, Bryce, Kelsen, E. Ferri, insistaient sur les difficultés, l'instabilité des régimes libéraux, qui réclament des soins continuels et énergiques pour durer et se développer. Certains écrivains invoquaient avec raison cette loi de l'évolution en vertu de quoi les acquisitions les plus récentes et complexes de la nature humaine sont les moins solides. Les théories des sociologues et des économistes, pénétrées de fatalisme optimiste, eurent le dessus.

§

Tournons-nous donc vers la science, qui nous permettra peut-être de mieux comprendre les causes de cette fragilité de la liberté. Cette science, la psycho-physiologie (en connexion avec la psychologie pathologique) a fait des progrès très considérables ces derniers temps. Et choisissons, parmi les savants qui cultivent ces sciences, ceux qui ont été amenés à s'occuper de notre problème. Ce sont : J.-P. Pavlov en Russie et Pierre Janet en France. Cela nous obligera de faire un détour,

(1) Nous voyons bien maintenant que même les marxistes-matérialistes idéalisaient trop la classe sacrée, le prolétariat...

mais nous espérons que nos lecteurs ne s'en plaindront pas, car les faits sont intéressants.

Les lecteurs du *Mercure* ont déjà eu l'occasion de faire connaissance avec l'objet des études de Pavlov — le réflexe « conditionné » — dans l'intéressant article de M. Marcel Boll sur « *Les anomalies émotives* (2). »

Cette formation de la personnalité acquise, y écrit M. Boll, est presque toujours sous la dépendance d'un mécanisme très général, qui fut décrit pour la première fois par le physiologiste russe J.-P. Pavlov: le réflexe conditionné. Une excitation qui provoque initialement un certain réflexe peut se trouver associée, par habitude, à une excitation tout à fait différente, qui acquiert par cela même la propriété de provoquer le même réflexe.

Ainsi, un son, une image, une odeur qui accompagnaient une ou plusieurs fois, soit les piqûres qui provoquent le retrait du membre piqué, soit la mastication des aliments qui provoquent la salivation, tendent à provoquer ce retrait ou cette salivation *tout seuls*. Ce sont les réflexes non innés et rigides, mais *acquis* et *malléables*.

A vrai dire, ce phénomène a été décrit, dans ses traits généraux, maintes fois avant Pavlov — et par Ch. Richet sous le nom de réflexes psychiques acquis (en 1888) et par Sétchénoff (1863) et par une foule de psychologues, de zoologistes et de philosophes. On peut le trouver chez Spinoza, chez Malebranche et chez Montaigne. Nous ne pouvons pas nous refuser le plaisir de citer un curieux chapitre de ce dernier: sur « la force de l'imagination ». Il y raconte l'histoire d'un marchand de Toulouse « qui avoit souvent besoing de clystères... souvent il tastoit s'ils estoyent trop chauds; le voilà couché et toutes les approches faictes, sauf qu'il ne se faisoit aulcune injection. L'apothiquaire retiré après cette cérémonie, le patien accomodé comme s'il avoit véritablement prins le clystère, il en sen-

(2) *Mercure de France* du 15 avril 1933.

toit pareil effect à ceulx qui les prennent. » Et le sage Montaigne ajoute excellemment: « Mais tout cecy se peult rapporter à l'estroicte cousture de l'esprit et du corps s'entrecommuniquant leurs fortunes. » Presque quatre siècles plus tard, « l'expérience » du marchand de Toulouse a été répétée avec succès sur le chien par le docteur Kryloff, élève de Pavlov (3).

On connaît, enfin, cette légende antique sur les guerriers d'une tribu grecque qui, rentrant dans leurs foyers après une expédition lointaine qui durait plusieurs années, trouvèrent leurs places prises par leurs esclaves. Ne pouvant pas vaincre les esclaves dans une bataille en rase campagne, ils eurent recours à la ruse: ils firent claquer les fouets. Immédiatement les esclaves, terrifiés, se soumirent. Car un vieux réflexe conditionné se réveilla chez eux aux claquements du fouet.

Donc, de tout temps, on connut cela. Et ce n'est pas étonnant, car ce phénomène se trouve à la base du dressage et de l'acquisition des habitudes.

Mais ce qui reste vrai, c'est que Pavlov, le premier, l'a soumis à l'étude expérimentale extrêmement soigneuse, patiente et qui dure depuis trente ans déjà.

On sait que ce furent ses célèbres travaux sur la digestion qui l'ont amené à s'occuper de l'activité psychique ou, comme il préfère s'exprimer, de l'activité nerveuse supérieure. Par des expériences précises et élégantes, à jamais mémorables et qui le firent comparer à Claude Bernard, il prouva l'énorme rôle que jouent les influences psychiques dans l'acte de manger, — la vue et les odeurs des plats, tous ces excitants conditionnés qui accompagnent l'acte même de l'ingestion des aliments. En somme, Pavlov justifia l'œuvre de Brillat-Savarin.

(3) A cela se rapportent aussi les procédés de la démorphinisation, quand on injecte au malade de l'eau pure et qu'il ressent les effets habituels de sa drogue.

Et M. H. Piéron, qui a consacré au savant russe un remarquable article dans la *Revue de Paris* (4) a parfaitement raison d'écrire que « le Club des Cent se devrait d'appeler Pavlov à une présidence d'honneur ».

Mais, en voyant en quelle fine correspondance se trouvent les sécrétions stomacales et salivaires, au point de vue de la qualité et de la quantité, avec les phénomènes nettement psychiques, les perceptions, il se proposa d'intervertir le but des recherches : d'étudier non pas les sécrétions au moyen de perceptions et de souvenirs, mais ces derniers au moyen de sécrétions. Et il a choisi les glandes salivaires du chien, car, comme le dit si bien l'un de ses élèves les plus brillants, le docteur Zavadsky, « ces glandes, étant donné la simplicité, la précision et l'isolement de leur fonctionnement, peuvent servir d'indicateur admirable de l'activité cérébrale. Tous les phénomènes du monde extérieur, susceptibles d'agir sur nos centres nerveux, peuvent, selon notre volonté, *se réfléchir* sur le travail de ces glandes. Par suite, la salivation conditionnée peut nous servir de critère pour étudier les réactions de l'animal au milieu environnant. »

Au cours d'un quart de siècle, cet « indicateur admirable » a permis à Pavlov et à ses collaborateurs de faire des découvertes capitales et d'établir plusieurs lois précises de l'activité psychique. Et — disons-le dès maintenant — les résultats obtenus sur les animaux *ont été vérifiés sur les enfants,* tant en Russie qu'*en d'autres pays,* surtout aux Etats-Unis, ou l'on a déjà créé plusieurs laboratoires pour l'expérimentation selon la méthode des réflexes conditionnés. En France, bien que le nom de Pavlov soit très connu, on n'a encore rien fait dans ce sens.

Sans doute, il ne peut pas s'agir ici d'exposer toute sa

(4) Du 15 novembre 1932.

doctrine et tous les résultats déjà solidement conquis (5). Nous ne citerons ici que quelques expériences, nécessaires pour notre sujet.

Voici un chien attaché à son établi de travail. Il a, à un mètre devant lui, un écran, et sur cet écran apparaît un cercle lumineux. Une ou deux secondes après, le chien voit s'approcher de sa gueule un bol avec de la poudre de viande. Affamé, il se jette sur cette poudre. Cela se répète un certain nombre de fois (selon les chiens). Finalement, l'apparition du cercle provoque, seule, la salivation. Le réflexe est formé. Mais voici que les choses se compliquent. Ce n'est pas le cercle qui apparaît sur l'écran, mais une ellipse, assez allongée. Mais aucune nourriture ne vient. Et cela aussi se répète un certain nombre de fois. Le chien apprend à distinguer un cercle d'une ellipse. Il ne salive plus au cas d'ellipse, car l'*inhibition intérieure* arrête la salivation. Et voici les ellipses de plus en plus rapprochées du cercle. Le travail de distinction devient de plus en plus difficile pour le chien. Il peut encore distinguer une ellipse assez rapprochée du cercle. Mais si on dépasse un certain point — on peut l'établir mathématiquement au moyen du rapport des axes de l'ellipse — arrive la catastrophe: le chien devient névropathe, il a un accès nerveux. C'est que les actions difficiles exigent une trop haute *tension* du processus d'excitation et de cette *inhibition* intérieure, nécessaires pour ces actions fines, une trop grande dépense de force nerveuse. Le chien devient « neurasthénique » ou « hystérique ».

D'habitude, on le traite avec des bromures et, au bout de quelques jours, il guérit.

Dans le domaine de la pathologie mentale, M. Pierre

(5) Pour ceux qui voudraient en faire une plus ample connaissance nous recommanderons de lire surtout Pavlov lui-même. P. ex. son article dans le *Journal de Psychologie* du 15 mai 1926, *Derniers résultats des recherches sur le travail des hémisphères cérébraux*. Ou bien son livre « *Les Réflexes conditionnels* », Alcan.

Janet, en s'appuyant sur son immense expérience clinique, arrive à cette conclusion que plus nos actions sont perfectionnées, compliquées, adaptées à la réalité, plus grande est la *tension psychologique* qu'elles requièrent. Et, si la dépense de l'énergie que cela implique est trop forte, l'homme, brusquement ou peu à peu, tombe dans la névrose.

Voici un autre chien. Il reçoit au flanc une assez forte décharge électrique. Il se débat, crie, tâche d'arracher les attaches, etc. Mais presque simultanément on lui présente le bol avec de la viande. D'abord, il n'y fait presque pas d'attention. Mais il est assez affamé. Et les décharges et les présentations de la viande se répètent. Et alors vous voyez cette chose singulière : peu à peu, la réaction de défense faiblit et la réaction salivaire apparaît et augmente. Au bout de quelques jours, le courant très fort, qui brûle la peau, provoque toutes les manifestations de la joie : le chien remue la queue, salive, se tourne vers le côté d'où lui vient le bol.

Devant vos yeux, pour ainsi dire, l'énergie du centre de défense a été *drainée* par le centre alimentaire (6). Nous avons assisté à cette étonnante expérience, la meilleure illustration de la dynamique nerveuse. L'illustre physiologiste anglais Sherrington, après l'avoir vue, s'écria : « Je comprends maintenant la psychologie des martyrs! » Et nous, nous pouvons dire que nous commençons à entrevoir comment les centres plus puissants peuvent drainer l'énergie de certaines conduites supérieures.

Et M. Pierre Janet, dans son récent et excellent livre : *La Force et la Faiblesse psychologiques*, parle, lui aussi, du passage ou du drainage de la « charge » énergétique d'une tendance dans ou par une autre, en se basant tou-

(6) Evitons d'induire en erreur les non-initiés. En réalité, l'énergie nerveuse *ne circule pas* dans le système nerveux, qui est *discontinu* (composé de neurones). Ce qui circule, c'est le sang et la lymphe. Ils transportent les substances nutritives et ACTIVANTES.

jours sur les observations de ses clients malades.

Voici donc dégagées trois notions importantes avec lesquelles nous pouvons, enfin, aborder notre sujet : l'*inhibition* (ou le frein) *intérieure;* la *haute tension des actions;* le *drainage d'énergie par les centres* (ou les tendances) *plus puissants.*

Une fois, aux laboratoires de Pavlov, est arrivée une chose inaccoutumée : il n'y avait pas moyen de « travailler » avec un chien, apparemment tout à fait normal : il salivait tout le temps, s'essoufflait, refusait les aliments et, surtout, résistait désespérément à toutes tentatives de l'attacher. Après différentes suppositions et essais (il mangeait très bien, n'étant pas attaché), on fut obligé de reconnaître que ce chien avait un très fort *réflexe* ou *instinct de liberté.* Ses parents étaient des chiens errants libres. Il ne supportait donc aucune gêne de ses mouvement. C'est ainsi que l'attention de Pavlov fut attirée par ce « réflexe » inné de liberté — et aussi, chez d'autres chiens, par le réflexe, contraire, de docilité.

Au bout de plusieurs mois de lutte avec ce chien fier et libre, de lutte au moyen du puissant centre alimentaire, on est venu à bout de son réflexe de liberté: le chien est devenu docile. Mais — chose curieuse et instructive — il était extrêmement difficile, sinon impossible, de faire la chose inverse : de vaincre le réflexe inné de docilité ou de servilité et de faire d'un chien docile un « citoyen libre », de *former une conduite de la liberté.* Pourquoi? Parce que la conduite de liberté, pour les individus ordinaires moyens, est une conduite *de très haute tension.*

M. Pierre Janet classe les conduites d'initiative, de responsabilité, de liberté parmi les conduites les plus « coûteuses ». Voyons cela d'un peu près. M. Janet cite souvent l'exemple curieux de cette démente précoce qui était couchée tout le temps sans rien faire. On lui dit :

« Levez-vous! » Et elle se levait immédiatement. Mais si on l'abandonnait, elle restait debout, en chemise, pendant des heures. Il fallait lui ordonner chaque acte de l'habillement : mettez votre bas! Et un autre! etc. Elle exécutait chaque acte séparé simple avec une parfaite docilité. Mais il lui était absolument impossible de résister, ou d'accomplir une action compliquée successive (s'habiller) sur *une seule* injonction : Habillez-vous! Elle n'avait pas assez de force pour cela. Sur cette « expérience » réalisée par la maladie (démence précoce), nous voyons particulièrement bien le rôle de la force nerveuse dans la complication de conduite.

Les chiens en état hypnotique (Pavlov a élaboré toute une technique pour hypnotiser les animaux d'expériences) se montrent exactement pareils à cette malade. C'est pour cela, d'ailleurs, que Pavlov définit cette maladie comme « état hypnotique chronique ». Le même tableau est présenté par les chiens élevés dès leur naissance, dans la cage. Mis sur l'établi de travail, ils montrent, au cours des expériences, une extrême faiblesse de l'écorce cérébrale, une extrême prédominance de l'inhibition.

Quelques-uns d'entre eux seulement, ceux chez qui le réflexe inné de docilité n'était pas trop fort, pouvaient être habitués au « régime libre ». Mais dès qu'un *ancien* excitant conditionné surgissait (menace), ils redevenaient dociles, comme les esclaves de la légende grecque. Par contre, les chiens « libres » étaient capables, jusqu'à un certain point, de résistance, et aussi d'apprécier une situation complexe et de montrer de l'initiative en conséquence.

Ils étaient *peu suggestibles*. Nous voilà devant cette chose si capitale dans la vie sociale, la suggestion. Comment peut-on la concevoir à la lumière de la doctrine des réflexes conditionnés? Voici. Les grands physiologistes E. Hering et Sherrington, en expérimentant sur

la moelle épinière, ont établi ce fait intéressant qu'une excitation locale, d'un certain degré, détermine autour de la région excitée un processus contraire, le freinage, l'inhibition. Pavlov a démontré que la même chose se passe dans l'étage supérieur de notre système nerveux, dans l'écorce cérébrale. Seulement, au cas d'une écorce saine, assez vigoureuse, cette inhibition « induite », comme on dit, est combattue, limitée par des processus d'excitation qui s'y déroulent en même temps. Par contre, dans un cerveau affaibli (asthénie congénitale *ou acquise*), elle s'étend librement sur la surface de l'écorce cérébrale et, par là, paralyse tout ce qui pouvait s'opposer à cette excitation, venue soit de l'extérieur (l'ordre, la promesse, l'affirmation), soit de l'intérieur, des centres sous-corticaux (sexuel, alimentaire, de défense, etc.). Et alors cette excitation *se réalise irrésistiblement*. En termes habituels, cela veut dire que les gens normaux réagissent à *l'ensemble complexe d'une situation* et en conformité avec leurs idées et penchants, tandis que les gens avec le cerveau plus ou moins affaibli — ce qui peut être passager (par exemple dans la foule) — se soumettent à la première injonction forte et surtout, bien entendu, si cette injonction flatte tel ou tel de leurs centres sous-corticaux excités. Tel serait le secret de la suggestibilité, tant individuelle que collective. On comprend mieux maintenant pourquoi la conduite de liberté exige une haute tension. La liberté, c'est d'abord la résistance aux suggestions, c'est la maîtrise de soi (de ses centres inférieurs), et c'est l'équilibration difficile des processus contraires de l'excitation et de l'inhibition. Tout cela suppose la formation, selon M. Janet, de ce « réservoir central de la force psychologique » qu'est la personnalité.

§

Il y a une trentaine d'année, le célèbre philosophe du

droit, le professeur Jellineck, écrivait, dans son livre sur les *origines de la Déclaration des Droits de l'Homme* :

Dans le sens dans lequel on exerce, sur l'âme humaine, une pression, dans ce sens se développe une réaction : la conscience du droit.

En réponse à la pression religieuse se développe l'exigence de liberté de conscience; comme réaction à la perception arbitraire des impôts se développe la conscience du droit de contrôle des dépenses publiques, etc. C'est très judicieux et, dans certaines limites, très juste. Dans certaines limites, car cela dépend de l'époque et de la qualité du matériel humain. Au moyen âge régna pendant longtemps le principe *cujus regio ejus religio* sans provoquer la conscience du droit d'opter librement pour telle ou telle religion. En Orient, la tyrannie la plus implacable ne déterminait rien du tout, pendant des siècles. Ce n'est qu'en Europe et qu'à partir du moment de la naissance de la *personnalité,* que l'oppression suscita la conscience du droit. C'est un processus historique, long et compliqué, et différent selon les pays. Il ne nous regarde pas, ici. Ce qu'il nous importe de souligner, c'est ceci : à l'origine de la liberté se trouve la haute tension psychologique qu'un certain degré de bien-être matériel et de sécurité morale a permis d'atteindre aux masses populaires.

Mais qu'arrive-t-il quand surviennent les causes *déprimantes* qui diminuent ou ruinent le bien-être ou suppriment la sécurité? Les guerres, les révolutions, les luttes sociales qu'un régime se montre incapable d'enrayer, les défaites, les humiliations, les crises économiques prolongées?

Eh bien, chez la grande majorité des gens, la tension psychologique baisse. Dans certain pays, cette chute est telle que les masses deviennent suggestibles à l'excès. Alors, elles deviennent une proie facile pour les déma-

gogues. Que parmi eux il s'en trouve un particulièrement habile, énergique, sans scrupules, connaissant bien son milieu, et voilà la dictature qui triomphe. Certes, dans chaque pays où elle a triomphé, il y a eu pour cela des raisons historiques spéciales, plus ou moins facilement décelables. Mais il y a eu aussi une circonstance générale qui, à notre sens, explique ces caractères des dictatures contemporaines, dont nous avons parlé au début. C'est que le monde moderne, grâce à la diffusion de la presse, à la T. S. F., à l'aviation, à une densité plus grande, est devenu une grande foule. Toutes les émotions, les craintes, les espérances, les croyances, les soupçons, se répandent, se répercutent et se fortifient immensément, par contagion et suggestion. Plus de contrées isolées où les traditions séculaires s'opposeraient à l'entraînement de tel ou tel mouvement. Nous assistons à une véritable revanche de la psychologie des foules sur l'économie politique et la sociologie, avec leurs lois « inexorables » du développement des peuples. Une fois au pouvoir, le dictateur met la main non seulement sur l'*ultima ratio regum,* mais aussi sur ces armes bien plus terribles: la presse, la T. S. F., le cinéma, l'aviation. Avec cela, il est plus puissant que n'importe quel potentat absolu d'autrefois, car il dispose de tous les moyens de l'hypnose collective — hypnose de la foi ardente pour ses partisans; hypnose de la terreur pour le reste (7).

§

On nous demandera peut-être s'il y a quelque chose à tirer, au point de vue *pratique,* de ces données de la psycho-physiologie que nous avons exposées plus haut. Et, notamment, pour l'affermissement du « réflexe de li-

(7) Voir, dans l'intéressant livre de M. L. Romier: *L'Homme Nouveau,* le chapitre: « L'Action mécanique sur la pensée ». Mais M. Romier est (ou était?) optimiste. Il croit que les progrès techniques vont de pair avec ceux de la liberté individuelle. Il n'a pas prévu que la technique peut aussi servir à l'*oppression illimitée* de l'individu!

berté » dans les pays où il n'est pas encore « inhibé ». Oui et non. Non, si on s'attend à quelque chose d'absolument nouveau. Oui, s'il s'agit de perfectionner, d'appliquer, de concrétiser les idées qui existaient déjà. « La Démocratie est avant tout la démopédie », disait Proudhon. Et Clemenceau a donné l'une des meilleures définitions de la liberté en écrivant qu'elle était surtout « *la capacité de s'autodisciplier* ». Dans son testament philosophique, *Au Soir de la Pensée,* il ajoutait :

> Les républiques les plus républicaines ne seront un progrès que si elles peuvent mettre l'homme en état de se régler.

Dans ces lignes, Clemenceau-homme d'Etat rejoint Clemenceau-médecin. La doctrine des réflexes conditionnés introduit une base solide sous ces définitions. « S'autodisciplier », « se régler », signifie réaliser dans soi-même un certain équilibre dynamique entre les processus d'excitation et ceux d'inhibition. Ce serait la réalisation de la maîtrise de soi, l'auto-discipline. C'est cette maîtrise qui pousse à défendre énergiquement ses droits et qui permet de respecter ceux des autres. Eh bien, ce *dosage* des processus, ce système dynamique intérieur, les réflexes conditionnés *appropriés* aident puissamment à l'atteindre (8). On pratique déjà cela avec les enfants; il est vrai, sur une très petite échelle. Avec les réflexes basés sur l'inhibition, le freinage, on exerce à l'inhibition les turbulents; avec les réflexes stimulants, on exerce à l'excitation les apathiques, les déprimés. Cela n'exclut pas, naturellement, l'application des autres méthodes.

Et, bien entendu, on fait tout cela sans nuire aucunement aux enfants et sans les tourmenter. Dans sa dernière publication, *Essai d'une interprétation physiologique de l'hystérie* (9), Pavlov parle de « très grandes possibilités de l'entraînement des hémisphères céré-

(8) On étudie beaucoup en ce moment chez Pavlov la formation des *Systèmes dynamiques* des réflexes conditionnés.
(9) *L'Encéphale*, avril 1933.

braux » que nous assure l'emploi de la méthode des réflexes conditionnés.

Notre tâche est finie. Dans notre essai, nous ne songions, certes, pas — faut-il le dire? — à épuiser cette question, complexe entre toutes, de l'éducation de la liberté. Nous voulions simplement attirer l'attention sur une méthode nouvelle de cette éducation. Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer le souhait de voir se fonder en France un laboratoire de ce genre. Ici, à notre époque, la « démopédie » est particulièrement délicate. Car maintenant, plus que jamais, l'éducation du « réflexe de liberté » doit aller de pair avec celle de défense nationale. Ce n'est qu'à ce prix, en effet, que « la dernière tranchée de la liberté » pourra, le cas échéant, repousser les assauts et garder son indépendance.

W. DRABOVITCH.

LA CHÈVRE D'OR

LEGENDE PROVENÇALE

—

Ceci n'est pas un conte: on pourrait s'y tromper.

Qui croirait qu'un peuple entier, et certes l'un des plus artistes qui aient jamais été, le peuple de Provence, se transmet d'âge en âge une tradition que les lettrés n'acceptent pas sans un certain scepticisme, et que le peuple, qui n'est pas dénué de culture, au moins sentimentale, reçoit avec autant de confiance que s'il l'avait vérifiée? Je veux parler de la légende provençale de la Chèvre d'Or.

Une chèvre? Quoi d'étonnant? Sauf en quelques plaines et vallées, la Provence est un pays pauvre, de montagnettes et de garrigues: peu de pâturages, encore moins d'élevage: une chèvre, bonne laitière, y équivaut à un trésor. Les Grecs, qui sont un peu nos ancêtres, et qui habitaient un sol très ressemblant au nôtre, avaient divinisé ce joli animal. La chèvre Amalthée passait pour avoir été la nourrice de Zeus, roi et père des dieux. Alphonse Daudet, à son tour, en a fait une espèce de demi-dieu: c'est la fameuse chèvre de M. Séguin.

Si, pour un Provençal, une chèvre ordinaire est une richesse, que serait-ce en or? Certes, nos compatriotes sont moins avides d'or que d'honneur et d'idéal: « Maï d'ounour que d'ounour », dit la devise d'une de nos vieilles grandes familles. « L'honneur d'abord, les honneurs ensuite », et, parmi eux, ceux qui viennent de la fortune. Ils croient pourtant, et solidement, à l'existence

de trésors cachés. Naguère, aux environs de Tarascon, une dame dépensa sa fortune à rechercher la célèbre Chèvre d'Or. A Nîmes, on se souvient encore de François Traucat qui, sous Henri IV, faillit mettre à mal la Tour Magne sous prétexte d'y retrouver des trésors enfouis on ne sait par qui. Il est vrai que les Nîmois d'alors protestèrent, et que l'autorité locale mit tout en œuvre pour limiter les dangereuses entreprises de Traucat.

Mais revenons à la Chèvre. Mistral dit à son sujet dans le Trésor du Félibrige: « C'est sans doute une réminiscence du Veau d'Or des Hébreux ». Simple hypothèse, ou impression vérifiée? Les Provençaux seraient-ils restés à ce point idolâtres?

Je rapprocherais volontiers, pour ma part, la légende provençale du mythe grec de la Toison d'Or. Les Grecs visitèrent nos contrées de bonne heure. Qui sait si leurs marins, qui étaient de si beaux parleurs, n'ont pas propagé ce mythe au point qu'il s'est finalement implanté dans notre Midi, en s'y adaptant aux circonstances locales? On se rappelle la tradition. Les deux enfants d'Athamas, roi de Béotie, étant un jour en danger de mort, leur mère les jucha sur un bélier à toison d'or qui les emporta vers l'Asie Mineure. Le garçon s'appelait Phrixos, la fille Hellé. En traversant la mer actuellement de Marmara, la fillette, mauvais cavalier, tomba et se noya: d'où le nom d'Hellespont. Le garçon arriva jusqu'au lointain pays de Colchide, où il se fixa, après avoir sacrifié le bélier au dieu Arès. Plus tard, un roi d'Iolchos, Pélias, persuada à son neveu Jason de reconquérir la Toison d'Or: d'où la fameuse expédition des Argonautes qui inspira, entre autres poètes, Apollonios de Rhodes, et fournit à Corneille le sujet d'une pièce à machines, la *Toison d'Or*, et celui d'une tragédie, *Médée*.

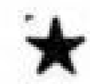
De ce mythe grec, deux interprétations sont possibles. D'abord, un trésor réel, symbolisé par l'or du bélier: la

Colchide était riche en mines d'or que les Grecs s'efforcèrent de posséder. Les mythologues remarquent aussi que la mère de Phrixos et d'Hellé s'appelait Néphélè, en grec *nuage*. D'où la possibilité d'un mythe solaire. Le bélier d'or partant pour l'Orient à l'instigation de Néphélè pourrait être une éclipse provoquée par quelque tempête atmosphérique. Jason aurait rendu le soleil à la Grèce qui se mourait sans lui.

Pour le trésor caché, on y croit en Provence: nos pères rejoignent les Grecs sur ce point. Quant au mythe solaire, rappelons qu'à Montmajour, près d'Arles, la tradition veut que la Chèvre d'Or apparaisse chaque matin dans les ruines de l'abbaye au soleil levant: est-ce encore une analogie avec la très vieille légende?

Voici enfin une dernière hypothèse. Mistral, parlant en 1897 des sommes considérables pour l'époque que le gouvernement d'Athènes consacrait à faire exécuter des fouilles archéologiques, regrettait que la France ne fît pas de même en Provence où tant de vestiges de l'art ancien sont ensevelis. Mais, se reprenant, il ajoutait tout aussitôt: à quoi bon faire des fouilles? nos statues, à peine retrouvées, iraient, comme la Vénus d'Arles, embellir les musées de Paris; mieux vaut qu'elles restent en place; nous pouvons dire au moins que « nous foulons sous nos pieds la Chèvre d'Or », cet amas d'objets d'art, toute cette antique civilisation dont nous sommes issus. En ce sens, la Chèvre d'Or serait le symbole de la Provence artistique et morale, l'âme de notre pays mythologiquement, poétiquement figurée.

Ainsi donc, restes d'idolâtrie, trésors réels, mythe solaire, symbole de l'âme provençale: quatre hypothèses que je propose, et entre lesquelles, provisoirement, je n'ose décider.



On chercherait vainement dans la littérature proven-

çale l'explication précise de notre légende. On peut du moins en déterminer l'extension et diverses manifestations poétiques. L'extension, c'est-à-dire les limites géographiques entre lesquelles elle se rencontre. Les manifestations, c'est-à-dire l'interprétation que la littérature et l'imagination populaire en ont donnée. Nous suivrons la Chèvre d'Or en ses divers domaines: nous allons donc voyager. Commençons par le nord.

A quelque cent mètres de Suze-la-Rousse, près de Bollène-la-Croisière, au nord de la Vaucluse, au centre d'un triangle dont les sommets seraient Sainte-Restitute, Baume de Transit et Suze, est le quartier de l'Estagnol. Il prend son nom d'un étang dit aujourd'hui de Saint-Louis, desséché en 1775, à la suite d'une convention entre le comte de Suze et la commune. Sur une colline qui le domine, une tour en ruines passe pour avoir appartenu aux Templiers. Sous cette ruine s'ouvre une grotte où serait la Chèvre d'Or, qui, la nuit, vient boire dans une rivière appelée le Lez.

A ce rapport d'E. Malbois (1), un érudit local, un autre érudit, Delacroix, ajoute la précision suivante:

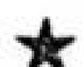
En 1751, le comte de Suze fit fouiller les ruines du monastère où l'on disait qu'étaient enfouis une chèvre et un chevreau d'or massif, reste, prétendait-on, du crime d'idolâtrie attribué aux Templiers; mais le résultat des fouilles fut un crucifix et quelques pièces d'argent (2).

Notons que la Chèvre a déjà un petit, exemple amusant de prolifération imaginative; nous verrons mieux par la suite. Le « crime d'idolâtrie » serait une survivance du Veau d'Or, devenu une Chèvre, en raison de la modicité des ressources locales. Ce pourrait être aussi un vestige de la tradition selon laquelle les Druides nourrissaient dans des grottes des chèvres aux cornes

(1) E. Malbois : *Bulletin archéologique de la Drôme*, LVII, p. 366.
(2) Delacroix : *Essai sur la statistique de la Drôme* (1817), p. 331.

dorées, comme cela se dit du Vernègue (3) (Bouches-du-Rhône), et de Lorgues (Var).

A Suze, la question se pose pourtant de savoir si on a réellement affaire à un établissement des Templiers. A. Vincent, dans sa notice historique sur ce village (4), affirme qu'il n'en est rien. Delacroix dit encore: « La ruine de l'Estagnol est tout ce qui reste du castrum de ce nom » : castrum, c'est-à-dire château fort, romain ou autre. Les Templiers sont donc provisoirement éliminés. Reste la tradition d'un trésor caché. En voici une confirmation piquante: « Entre la maison des chênes et le serre des Crottes, il y a une fortune », aurait dit, il y a une trentaine d'années, un criminel qu'on allait guillotiner. La maison des Chênes est située au sud de l'Estagnol, à 500 mètres environ de la grotte; le serre des Crottes est la colline même. Un autre homme, que les habitants de Suze ayant cinquante ans ont connu, et qu'on surnommait Letty, prétendait avoir vu la Chèvre d'Or et ses deux chevreaux venir boire au Lez. Il est vrai que son témoignage est sujet à caution: il passait pour avoir essayé de fabriquer des pièces d'or. La prolifération continue: il ne s'agit plus seulement d'une chèvre, mais de deux chevreaux; néanmoins un point est établi: la Chèvre d'Or, c'est d'abord de l'or dans des ruines; puis la légende attire à soi et s'agglutine toutes sortes de données locales. Nous avons vu les Templiers. Voici l'amour; car il n'y a pas de belle légende sans amour. Mais auparavant, il faut changer de région: la tradition varie selon les lieux comme avec les époques.



Nous sommes aux environs d'Apt: un village, Saignon;

(3) La grotte de la Chèvre d'Or, à Vernègues, est particulièrement célèbre. Elle est surmontée d'une inscription : T I I R, qui figure au Corpus Inscr. Latinarum, mais qui n'a jamais été élucidée. Est-elle même romaine? M. l'abbé Agard propose la lecture suivante : Thesaurus ibi jacet reconditus; mais ce n'est qu'une hypothèse.

(4) A. Vincent : *Notice historique sur Suze-la-Rousse* (1860), p. 42.

les ruines d'un château sur un rocher qui domine toute la contrée; une région boisée, très accidentée; près de là, les restes du fameux fort de Buoux; le vallon de l'Aiguebrun, où l'on trouve des grottes dont deux, à mi-hauteur du roc abrupt, et d'autres, comme la Baume des Peyrards, furent des habitats de la période moustérienne. Saignon réunit tous les éléments propices à la Chèvre d'Or.

Il y avait à Saignon, nous dit-on, au XIIIe siècle, une jeune fille sage, belle, pourvue de toutes les qualités. Elle se nommait Galberge de Bot. Son père, comme tous les pères, l'adorait, et comblait ses moindres désirs. Il lui avait donné une chèvre si douce, au poil si luisant, si soyeux, qu'on la nommait la Chèvre d'Or. Elle suivait la jeune fille dans toutes ses promenades; elle allait jusque dans les précipices chercher les moindres objets que sa maîtresse y jetait.

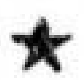
Il y avait d'autre part, dans le pays, un beau jeune homme d'une très grande famille provençale, alliée aux Sabran Forcalquier, Raybaud de Villemus. Raybaud aimait Galberge et l'avait demandée en mariage; mais soit qu'il fût pauvre, ou Galberge trop jeune, ou qu'on ne voulût pas d'un gendre qui n'était encore que simple écuyer, on la lui avait refusée. Là-dessus commence la quatrième Croisade. Raybaud part avec l'armée de Beaudouin, comte de Flandre. De grands événements se produisent. Les Français s'emparent de Constantinople et fondent en Grèce les établissements que l'on sait. Au bout de deux ans, Raybaud, ayant été armé chevalier, obtient la permission de revenir en France, et Galberge, qui n'était pas mariée, est très émue à la pensée de le revoir.

Or, un jour qu'attendant son ami, elle se promenait dans les collines de Saignon avec sa chèvre, celle-ci disparaît. Toutes les recherches pour la retrouver restent vaines, et la jeune fille de se désespérer. Mais Raybaud est arrivé en Provence. On le reçoit à Aix et dans toutes

les villes. Le voici enfin à Saignon, et quelle n'est pas la joie de Galberge quand elle le revoit devant elle, conduisant par la main sa Chèvre d'Or, qu'elle croyait perdue à jamais!

Que s'était-il passé? Un miracle de l'amitié, de la solidarité provençales. Raybaud avait un frère de lait qui, simple paysan, n'était pas allé à la Croisade, mais, pensant que Raybaud revenait pour épouser Galberge, et, voulant faciliter cette union, il s'était dévoué pour son frère, avait dérobé la Chèvre, puis l'avait remise à Raybaud qui, désormais, couvert de gloire, toujours aimé de Galberge, et en possession de la chèvre d'or, offrait toutes les garanties qu'on est en droit d'exiger d'un jeune homme, et obtint facilement la main de celle qu'il désirait depuis longtemps.

Ainsi l'amour complète et embellit la légende. Il n'en saurait être autrement au pays de la courtoisie et des troubadours. Nobles ou paysans, les Provençaux honorent trop la femme pour ne pas la mêler à leurs créations poétiques. Il faut noter aussi cette aristocratique familiarité, ce sens aigu de l'égalité qui, de tout temps, dans le Midi, présidèrent aux rapports des classes sociales entre elles. Une fois liés à la légende, ces deux éléments psychologiques ne s'en séparèrent guère. Nous les retrouverons dans les diverses promenades où nous entraînera l'insaisissable Chèvre d'Or.



Transportons-nous à la limite occidentale du domaine de la Chèvre d'Or, en Languedoc. Près de Montpellier se trouve Castelnau-du-Lez, l'ancienne Sextantio des Romains, en provençal Sustancion, une station militaire sur la route qui menait de Marseille en Espagne par Nîmes, Béziers et Narbonne. Mérimée, qui la visita en 1835, conte qu'il y a là un rocher qui passe pour contenir un trésor.

Tous les ans, le jour des Morts, suivant les uns, à Noël, suivant les autres, le diable apparaît à minuit sur le haut du rocher et invite les curieux à y pénétrer. Le roc s'ouvre alors et laisse apercevoir une caverne où le trésor est déposé; mais il faut se dépêcher, car, pour en prendre possession, on ne dispose que de quelques minutes. Dès l'entrée de la caverne, on voit des tonneaux remplis de liards; plus loin, sont des pièces de dix sous; puis des pièces de cinq francs; enfin, dans l'éloignement, on voit luire des napoléons.

D'où il résulte que la légende, évidemment très antérieure à l'Empire, a subi des adaptations récentes, et que l'imagination populaire met partout une amusante précision.

Les liards, continue Mérimée, on les méprise d'abord; les pièces de cinq francs sont bien lourdes; on court aux napoléons, on en remplit ses poches; ce n'est pas assez, on en jette dans son chapeau, puis on essaie de faire de ses habits comme un sac, qu'on prétend charger sur son dos. Entraîné par la convoitise, on oublie le terme fatal. Soudain le roc se ferme avec fracas et le malheureux avare y est enfoui pour toujours au milieu des monceaux d'or.

A Sustancion, nous sommes aux confins de la légende: la Chèvre n'y paraît plus; elle est remplacée par un chèvre-pied; et malheur à celui qui n'est pas assez prompt pour s'approvisionner d'or entre le premier et le douzième coup de minuit, car alors le rocher se referme, et selon une version que Mérimée n'a pas connue, l'imprudent y reste un an sans manger ni boire. On cite même quelques victimes de ce nouveau supplice; mais nul n'a pu dire s'il en était réchappé.

Telle est la donnée très rustique, mais très plaisante, sur laquelle un grand félibre, l'abbé Fabre, « prièu curat de Cellonovo », a composé une comédie charmante: le Trésor de Sustancion.

La veille de Noël, deux compères, Nicaou et Pascaou, discutent sérieusement sur la vertu du rocher de Sus-

tancion. Nicaou est riche et crédule; Pascaou incrédule et pauvre. Il est aussi question d'un mariage. Nicaou a une fille, Jeanneton, et Pascaou un fils, Cadet. Les jeunes gens s'aiment et désirent de s'épouser; mais, comme de juste, les deux pères ne sont pas d'accord. Nicaou trouve Cadet trop pauvre pour sa fille, et Pascaou s'évertue à lui prouver qu'un mari pauvre est le meilleur parti que Jeanneton puisse rêver. C'est alors qu'intervient le trésor de Sustancion. Nicaou assure à Pascaou que le rocher contient de l'or; l'autre n'en croit rien. Ils s'entêtent si bien qu'ils font un pari: si à minuit le rocher ne s'ouvre pas, Nicaou abandonnera sa fortune à Pascaou. Il est un peu sot, avouons-le; mais il est si sûr de son fait qu'il n'a pas peur de perdre. L'autre n'a rien à perdre, et tout à gagner: s'il entre en possession de la fortune, Cadet pourra épouser Jeanneton.

Voici donc les deux pères, avec leurs enfants, devant le fameux rocher, un peu avant minuit. Il y a là aussi un certain Toni, un « fada », comme on dit et comme son nom l'indique. Toni, amoureux transi de Jeanneton, dit les pires sottises, se fait moquer de tout le monde et augmente le comique de la situation. On attend que l'esprit se montre; paraîtra-t-il? Criera-t-il pour que le rocher s'ouvre? Tous les acteurs sont attentifs. Nous traduisons:

NICAOU. — Il me semble que je l'entends souffler. Ah! pour le coup, le voici! Voyez-vous cette forme grisâtre?

PASCAOU. — Vous disiez qu'il était habillé de blanc?

NICAOU. — Eh! oui; mais c'est un blanc obscur. Ah! bien; il s'est campé devant la porte. Vous le voyez bien, au moins? Vous ne direz pas que j'ai menti? Regardez ici, droit de mon doigt.

PASCAOU. — Droit de votre doigt, je ne vois qu'un rocher.

NICAOU. — Mais au fond du rocher, que voyez-vous?

PASCAOU. — De l'eau.

NICAOU. — Je vous dis entre le rocher et l'eau.

PASCAOU. — Entre le rocher et l'eau, je ne vois rien.

NICAOU. — Je le vois pourtant. Et toi, Toni?

TONI. — Je vois bien quelque chose de long, rond, large, gros, épais : ce doit être l'esprit.

NICAOU. — Pas un mot : il va appeler... N'a-t-il rien dit? J'ai entendu quelque chose.

TONI. — C'est moi qui me grattais.

NICAOU. — Tu te grattes bien raide! Ah! pour le coup, ça y est : tenez, vous l'entendez?

PASCAOU. — Je n'entends rien.

TONI. — Ni moi non plus.

NICAOU. — Parbleu, moi non plus : prenons patience!

(Il compte les douze coups de minuit.)

...Dix... onze... douze...

PASCAOU. — Parlera pas...

NICAOU. — Parlera...

PASCAOU. — Vous avez perdu, Nicaou.

NICAOU. — Ce serait un rude malheur.

CADET. — Le malheur est tout arrivé; il est trop tard pour vous dédire (5).

Et voilà: le rocher ne s'est pas ouvert; le crédule est déconfit; l'incrédule a gagné son pari; il est désormais riche de la fortune de son compère. Mais en jouira-t-il? il n'est pas si cupide: il propose un arrangement: que Cadet épouse Jeanneton, et il laissera son bien à Nicaou qui, trop heureux, consent d'enthousiasme au mariage. Quant à Toni, il reste... Toni, car nulle fille du pays n'en veut, et c'est tant pis pour lui.

La Chèvre d'Or s'évanouit donc aux confins du Languedoc et de la Provence; mais son pouvoir mystérieux subsiste: ici comme ailleurs, il dispense la fortune et l'amour: que peut-on lui demander davantage?



Nous avons commencé nos recherches par le nord, puis par l'ouest: à présent le sud, la Camargue.

(5) *Le Trésor de Sustancion,* scène 6.

Le marquis Folco de Baroncelli, un grand écrivain provençal, étant, comme on sait, baïle, ou gérant, de l'*Aïoli,* le journal de Mistral, racontait ceci le 27 janvier 1894.

Un jour qu'il se promenait, à son habitude, à cheval au bord de la mer, il aperçut, dit-il, « un estrange baïle pastre », un gardian, connu sous le sobriquet de Cabruno, nom qui n'est pas sans analogie avec la Chèvre, en provençal Cabro, sans doute parce qu'il était envoûté par ce noble animal. Et Cabruno, enveloppé dans sa grande cape, immobile, rêveur, les yeux fixés sur un « abîme », semblait plongé dans une profonde méditation. Curieux, Baroncelli s'approche de lui et lui demande quel est l'objet de sa rêverie.

« De que faù, dit l'autre; cerqué la Cabro d'or. » (Ce que je fais? je cherche la Chèvre d'Or). C'est dire si nos gens croient à l'authenticité de la légende, en tous lieux, en toute saison, à tout âge.

A quelques jours de là, Baroncelli revient et, au même endroit, retrouve Cabruno plus rêveur que jamais, « mai pantaïaire que jamai », indifférent au vent, au froid, même à la faim, puisque, absorbé dans « ce songe intérieur qui ne finira pas », il ne s'aperçoit pas qu'un gros jeune veau blanc lèche son déjeuner tiré du bissac et disposé par terre à son côté. Et Baroncelli de l'interpeller:

« E aro, l'avès atrovado, la Cabro? » (Eh bien, vous l'avez trouvée, la Chèvre?)

« Pancaro, Moussu. » (Pas encore.)

Mais il ne désespère pas.

Comme Baroncelli remonte à cheval, Cabruno avise un objet suspendu au troussequin de sa selle, et lui demande ce que c'est. C'était un exemplaire de *Mireille* que le marquis porte toujours avec lui, pour s'en délecter à temps perdu. Cabruno prend le livre, l'ouvre, et, tout surpris de pouvoir le lire, tombe sur le passage où le berger Alari décrit le départ des troupeaux pour la montagne.

— Attendez un peu, fait-il; ce doit être l'histoire d'un pâtre?

— Baïle Cabruno, répond Baroncelli, vous lisez fort bien. Je vous laisse le livre; il vous empêchera de languir, et vous chercherez moins la Chèvre d'Or.

Le lendemain, le marquis revient encore, et tout aussitôt Cabruno s'élance vers lui, le regard illuminé. s'écriant: « Aro, ai atrova la Cabro d'or. » (A présent, j'ai trouvé la Chèvre d'Or.)

Et Baroncelli de conclure, émerveillé: « Parole divine, qui ne pouvait tomber que des lèvres d'un pâtre, d'un de ces vieux pâtres qui ont le cœur pur et qui sont grands comme des demi-dieux ».

Cette trouvaille, on l'a deviné, c'était la poésie de Mireille, un trésor qui vaut, à lui seul, toutes les richesses réelles ou imaginables, et qui élève l'âme au-dessus des contingences de la vie.

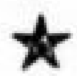
Mesurons en effet le chemin parcouru jusqu'ici au cours de cette étude. A Suze, nous avons rencontré de l'or dans des ruines, gardé par une chèvre, quelle que soit la nature de ce trésor. A Saignon, la légende subit un commencement d'élaboration poétique, littérature précaire, qui n'aboutit pas encore à une œuvre digne de ce nom. L'abbé Fabre en tire une jolie comédie. Avec Baroncelli, et déjà Mireille, apparaît la grande poésie, un symbole de l'âme provençale, imaginative, idéaliste, accessible à la beauté sous toutes ses formes, capable de lier un livre à un mythe, et de discerner dans l'inaccessible Chèvre d'Or le trésor spirituel que Mistral nous dit être enfoui dans nos « Antiques », et que Mireille matérialise aux yeux d'un pâtre ébloui.

Et puisque nous nommons Mireille, comment ne pas rappeler qu'en effet, au chant second de son poème, Mistral évoque la Chèvre d'Or dans des vers particulièrement émouvants? Mireille vient d'avouer à Vincent qu'elle l'aime. D'abord épouvanté par cet aveu, et refu-

sant d'y croire, à cause de son indignité, le fils du vannier déclare enfin à son tour:

Je t'aime au point que si tes lèvres disaient : je veux la Chèvre d'Or, la chèvre que nul mortel ne paît ni ne trait, qui, sous le roc de Baou Manièro (6), lèche la mousse des rochers, ou je me perdrais dans les carrières, où tu me verrais ramener l'animal au poil roux.

Je ne crois pas qu'on ait jamais rencontré la Chèvre aux Baux, même de nuit; mais tout est possible en ce pays extraordinaire. N'y a-t-on pas découvert en 1874 une chevelure d'or d'une beauté féerique, qui dut appartenir à quelque lointaine princesse des Baux, et sur laquelle Bonaparte Wyse, cet Irlandais devenu félibre par la grâce de Mistral et du soleil de Provence, composa son fameux poème: la Chevelure d'Or (7)?



Mais nous voici au saint des saints, au cœur de la Provence, aux environs d'Arles, région aussi riche de légendes que d'histoire, et où nous découvrirons peut-être sur la Chèvre d'Or des points de vue nouveaux.

De fait, la préhistoire arrive ici à notre aide, à moins que ce ne soit pour compliquer la question. La plaine d'Arles ne fut asséchée qu'au XVIIe siècle; ce n'était autrefois qu'un étang. De cet étang, débordement du Rhône, émergeait la colline de Cordes, et, sur la colline, ce bizarre édifice en forme d'épée, tourment des érudits, qui l'identifient enfin aujourd'hui. A Suze, la Chèvre d'Or s'agrippe aux ruines d'une soi-disant commanderie du Temple; elle se cramponne également aux vestiges de Cordes; elle y apparaît, dit-on, périodiquement. Mais ici, nul Templier; en revanche, les Sarrazins, jadis maîtres d'Arles. Au dire des anciens, mal informés, la grotte de

(6) Baou Manièro, qu'il serait plus juste d'écrire Baumo Nièro : grotte noire.

(7) Cette chevelure d'or a été conservée aux Baux, où on la voit encore.

Cordes aurait été un arsenal des Sarrazins, et soit qu'ils y eussent enfoui un trésor, soit qu'on leur prêtât, comme dans la *Chanson de Roland,* le culte des idoles, rien d'étonnant que la Chèvre fît de Cordes l'un de ses séjours favoris. Cordes rappelle d'ailleurs la mauresque Cordoue, comme aussi ce plateau des Encourdoules, près de Vallauris, jadis regardé comme un séjour des Maures, et où la Chèvre se montre, paraît-il, encore quelquefois. Tous ces rapprochements ont lié la Chèvre d'Or avec les Sarrazins autour d'Arles et à Arles, qu'ils occupèrent longtemps. Par malheur, l'érudition intervient et prouve que Cordes est un habitat préhistorique. Grave complication! Les Sarrazins restent néanmoins mêlés à notre légende.

Pour en finir avec la préhistoire, il faudrait évoquer ici ces noms, si répandus en Provence, de Castellas, castelar, castellaras, donnés à des ruines qu'on a cru romaines, puis sarrazines, et qui sont apparemment très antérieures à l'époque gauloise. La Chèvre s'y est agrippée. A Laudun (Gard), il y a un castelar, appelé à tort camp de César: c'est là que tous les cent ans, le 24 décembre à minuit, selon les uns (comme à Sustancion), tous les ans, selon d'autres le 24 juin, jour de saint Jean, la Chèvre apparaît. A Vauvert (Gard), dans le Castellas, il y avait un veau d'or; mais Vauvert abonde en taureaux qui ont naturellement supplanté la chèvre. On retrouve la tradition à Orange, à Baumes de Venise, près de Carpentras, en vingt autres lieux où subsistent des traces de populations depuis longtemps disparues.

A Arles, on rapporte que sous la Restauration un certain Taron, surnommé Barjairet, « le bavard », pérorait sur la Chèvre d'Or à l'emplacement actuel de l'usine hydraulique. On rapporte aussi que dans la troisième des quatre maisons du Plan de la Tour, en face de l'escalier de l'Hôtel de Ville, habitait un chef Sarrazin, Ibin-Yussuf et qu'au moment d'être chassé par les Francs,

il enfouit là, en présence de sa fille, une chèvre d'or qu'il comptait retrouver plus tard. Il ne revint pas: l'animal fut-il déterré? il n'importe; mais on y pense encore.

Nous avons momentanément délaissé la littérature; nous y revenons. Nous allons revoir Cordes, la Chèvre, l'amour: il s'y ajoute un sentiment nouveau: le patriotisme.

En 1850, Jules Canonge, un écrivain nîmois de talent qui fut l'ami de Jean Reboul, de Mistral et d'A. Dumas, publia une nouvelle, *La Chèvre d'Or,* où nous lisons ceci. Il existait à Arles, au temps des Sarrazins, un petit propriétaire nommé Goyran, qui avait deux filles, l'aînée Goyrane, du nom de son père, la cadette Danise. L'aînée, fière et ambitieuse, et sans doute déjà romantique, ne rêvait que d'être enlevée par quelque jeune et beau cavalier. La cadette, Danise, plus simple et Arlésienne dans l'âme, recueillait pieusement toutes les traditions du terroir. Ayant entendu raconter que la Chèvre d'Or se manifestait dans la grotte de Cordes, et qu'elle dispensait la fortune et le bonheur, elle n'aspirait qu'à l'y découvrir, moins pour devenir riche que pour soulager son père. L'une et l'autre fille purent enfin contenter leurs désirs. Un beau soir, Goyrane se laissa enlever par le chef des Sarrazins, Ibin-Yussuf, et devint sa femme. Le père, désespéré par ce double crime de lèse-religion et de lèse-patrie, assembla une troupe d'Arlésiens, et, ayant attaqué les ravisseurs de son enfant, fut vaincu et disparut dans le combat. Danise, restée seule, n'eut de cesse qu'elle ne rencontrât la fameuse Chèvre, par qui elle espérait de retrouver son père, et de délivrer Arles du joug des Sarrazins. Par l'entremise d'une femme, la belle Olivière, qui, jadis, avait capté la confiance de la Chèvre, elle entre en possession d'une fleur merveilleuse, la valisnérie, qui passait pour apprivoiser le capricieux animal. La voilà donc avec sa fleur, à l'orée de la grotte de Cordes. La Chèvre apparaît, se laisse séduire, pénètre

dans un souterrain. Danise l'y suit, et quel n'est pas son étonnement quand, au bout d'une longue et pénible marche, elle découvre son père qui subsistait là, en attendant qu'on vînt le secourir. Mais la Chèvre continue d'avancer. Danise la suit encore. Finalement, elles débouchent toutes deux au cœur d'Arles, dans ce Palais de la Trouille, qu'on appelle aussi Palais de Constantin, résidence de Goyrane, femme, puis veuve de Ibin-Yussuf. Les deux sœurs se reconnaissent, pleurent ensemble, et se réconcilient en évoquant les malheurs de leur père et de leur patrie.

A quelque temps de là, un grand émoi surgit dans Arles: les Francs s'approchent, ayant Charles-Martel à leur tête. Les Arlésiens se concertent; ils forment une troupe qui a pour chef Goyran, rendu à la lumière du jour. Puis c'est la bataille des Alyscamps. Les Sarrazins, vaincus, s'enfuient. Mais Danise n'est pas restée inactive; elle est allée chercher la Chèvre d'Or; et voici que les Arlésiens rentrent dans leur ville, précédés de Goyran, de Danise et de la Chèvre, dispensatrice, cette fois, non d'une fortune vulgaire, mais du plus beau de tous les trésors, la liberté.

Et le narrateur de conclure:

> Sans doute Danise emporta son secret dans la tombe, car on n'a point revu la Chèvre d'Or. Cela n'empêche pas qu'alléchés par la tradition, beaucoup s'efforcent encore de la découvrir sur la colline de Cordes, déception permanente des chercheurs de trésors.

Quant à la belle Olivière qui, en procurant la valisnérie à Danise, avait provoqué la délivrance d'Arles, elle était morte dans l'intervalle; mais nous retrouvons à son propos l'une des données que nous avons démêlées au début de cette étude, les traces d'idolâtrie dont la Chèvre d'Or est peut-être le témoignage, et, par voie de conséquence, les Templiers.

La maison d'Olivière, dit Canonge, devint plus tard le siège de la commanderie des ordres réunis de Malte et du Temple. C'est probablement à l'apparition qu'y fit avec Danise la Chèvre merveilleuse qu'il faut attribuer le préjugé qui accusait les chevaliers du Temple d'y cacher et d'y adorer une Chèvre d'Or.

N'est-ce pas que la Chèvre d'Or est une belle légende, qui ne résume pas seulement l'imagination provençale, comme le veulent nos poètes, mais aussi l'histoire et la vie morale de notre région?



De tous les écrivains qui ont interprété notre légende, le plus délicat est Paul Arène, et son roman de *La Chèvre d'Or* est un chef-d'œuvre: aussi l'avons-nous réservé pour la fin.

Le sujet en est connu. Un amateur de traditions provençales, — son nom? il n'en a point; c'est « je »; c'est le narrateur; c'est Paul Arène en personne, ou peu s'en faut; — donc cet amateur s'avise un jour de vouloir retrouver les traces de l'atavisme sarrazin dans nos populations. Notez que Paul Arène aimait à dire qu'il avait eu lui-même des ancêtres sarrazins. Il s'en va donc quelque part, sur la côte provençale, aux confins des Maures et de l'Estérel, et là, s'étant avancé vers une calanque, il découvre un pêcheur de corail, patron Ruf, logé dans une hutte en tout point semblable à celles de notre Camargue : d'où le nom de Petite Camargue que le narrateur donne à cet endroit. De la mer, où il est allé pêcher avec patron Ruf, l'amateur aperçoit au sommet d'une colline un village en apparence inaccessible, doré par un soleil éblouissant. — Qu'est cela, demande-t-il? — Et l'autre de répondre: — Cela? un pays de sauvages, le Puget-Maure; ces gens-là sont à peine chrétiens.

Il n'en faut pas davantage pour piquer la curiosité du voyageur; et le voilà parti pour ce Puget-Maure où il

espère trouver des traces de ses chers ancêtres sarrazins. Mais le chemin est caillouteux, la montée dure; le soleil darde; le voyageur tombe, s'évanouit, et, sous l'effet du coup de soleil, rêve qu'à deux pas de lui une chèvre d'or bondit, gambade... Il revient à lui. Stupeur, émoi: la chèvre de son hallucination est là, devant lui, en chair, en os, et en or, ou presque. Il se précipite; il va l'atteindre; elle lui échappe. Dans sa course folle parmi les rochers, son collier se défait; elle perd sa clochette et la clavette qui la retenait. Le voyageur saisit la clavette; mais de clochette, point. Quand il arrive au Puget-Maure, chez le maire, M. Honorat, celui-ci l'accueille, étant aussi un ami de patron Ruf. Sa fille, Norette, pleure la disparition de sa chèvre, car c'était la sienne, et enferme précipitamment la clavette, en attendant de reconstituer son bien. On retrouve la chèvre, la clochette et le collier; mais l'étranger a constaté que sur la clavette des signes cabalistiques étaient gravés. Il veut s'en informer; on lui refuse tous renseignements. Il flaire là-dessous un mystère. Il y en a un en effet. Depuis des générations, la famille Honorat est en conflit avec la famille Galfar au sujet de la fameuse clochette qui porte, elle aussi, des signes qui, bien interprétés, révéleraient l'endroit où, dans une grotte du pays, un trésor est enfoui. Un berger, nommé Peu-Parle, connaît cette grotte, et, tel le baïle Cabruno de Baroncelli, passe ses journées à la contempler; mais, comme il est... Peu-Parle, il ne dit presque rien, et ne révèle rien.

Finalement, on s'aperçoit que, seule, Norette détient la clé du mystère, et c'est une guerre à mort entre Galfar et l'étranger, devenu insensiblement amoureux de la jeune fille, plus que de la clochette et de la Chèvre d'Or. L'étranger l'emporte, épouse Norette, et la paix s'établit. La Chèvre ne livre pas son or, mais elle donne du bonheur, qui est le plus beau trésor du monde.

Il faudrait une longue étude pour démêler tous les

éléments que Paul Arène a rassemblés dans ce délicieux roman. Bornons-nous à quelques observations essentielles.

J'ai voulu identifier ce mystérieux Puget-Maure, et je l'ai partiellement découvert à Eze, entre Nice et Monte-Carlo, où il existe en effet dans un site en tous points comparable à celui du roman, une vieille maison qu'on appelle le château de la Chèvre d'Or. La maison, le village, tout concorde avec les descriptions de P. Arène. Mais je dis « partiellement », car, à y regarder de très près, on retrouve dans le Puget-Maure des traces de plusieurs autres villages de Provence, de Ramatuelle, près de Saint-Tropez, d'Antibes, des Baux, même et surtout de Sisteron, patrie de l'écrivain. Le poète élabore ainsi ses images au gré de sa fantaisie: toute œuvre littéraire est une création arbitraire; et nous-même, en interprétant la Chèvre d'Or, qui sait si nous n'y mêlons pas un peu de notre propre imagination?

Ainsi encore des personnages de P. Arène. Cet étranger qui, par curiosité, affronte la mort et l'amour, ne représente-t-il pas le goût du risque, la passion de l'inconnu qui est une de nos qualités héréditaires? La violence de Galfar, le farniente de M. Honorat, ce contraste d'illusoire cupidité et de générosité concrète qui caractérise les habitants du Puget-Maure, marquent bien le tempérament provençal, également porté aux deux extrêmes. Peu-Parle est une façon de poète, et notre Joseph d'Arbaud, dont la réputation n'est plus à faire, ne nierait pas que nous ayons encore, en Provence, des poètes méditatifs, des grands poètes du terroir. Norette, enfin, cette amoureuse tour à tour ardente et méfiante, me rappelle la Princesse Lointaine, la belle Mélissinde, répondant, mais non point trop tard, cette fois, par chance, à l'appel du poète inconnu, venu de si loin pour la conquérir, pour l'épouser.

De fait, la Chèvre d'Or de P. Arène est une synthèse

de la vie provençale: synthèse du pays comme du cœur et de l'esprit de ses habitants. Mistral a fait Mireille, symbole de la terre provençale. On ne refait pas Mireille; mais on peut travailler selon la même méthode. En condensant dans sa Chèvre d'Or une expérience millénaire, jointe à son expérience d'homme et d'écrivain, P. Arène a rendu un triple hommage au Maître de Maillane, à la Provence, et à la sublime beauté de l'Art.



Que conclure de tout ce qui précède?

La Chèvre d'Or, on y a cru, et quelques-uns y croient encore. Pourquoi les détromper? Si, en la cherchant, ils ne trouvent pas le trésor, ils trouveront du moins, il faut l'espérer, la patience qui, elle aussi, est, dit-on, un trésor. Les uns, comme Barjaïret, en parleront beaucoup: ce sont les orateurs; ils sont nombreux en Provence; on dit même qu'ils sont trop. Les autres méditeront, tels ce Cabruno, de Baroncelli, ou Peu-Parle, de Paul Arène: ceux-ci sont les poètes; notre terroir n'est-il pas une vivante poésie?

Ceux qui ne croient pas à la Chèvre se donnent pour des philosophes, et peut-être le sont-ils en effet. A la poésie, ils préfèrent la vérité. Triste vérité, puisqu'elle les prive d'une illusion tenace! Reste enfin les érudits, qui se proposent de tout comprendre, et qui ne réussissent parfois qu'à tout brouiller.

La Chèvre d'Or a du moins l'avantage de faire vibrer ensemble tous ceux qui défendent les droits de l'imagination, chers à notre pays. Pour tout dire, c'est un beau symbole. Nos pères l'ont fait à leur ressemblance. En ce sens, il est si vrai qu'il est indestructible; et cela est mieux ainsi. Toutes nos traditions nous sont chères: la Chèvre d'Or plus que toute autre, car elle parle à notre cœur autant qu'à notre esprit.

CHARLES TERRIN.

POEMES

A Louis Le Cardonnel,
hommage d'admiration et d'amitié.

SESAME

Ouvre! Nos pas tremblants contre ta porte frappent
Car le soleil féroce a criblé nos yeux fous,
Et les désirs gourmands se sont rués sur nous
Comme les guêpes d'or mangent la chair des grappes.

Sans trêve nous marchions, par nos cœurs accablés,
Sous les aubes de nacre et les couchants d'orgie;
Mais les mêmes chemins, jonchés de nostalgie,
Nous ramènent toujours devant tes murs scellés.

Les richesses du songe ont laissé nos mains vides,
Et nous avons puisé, pleins d'un espoir amer,
Dans les ravissements de l'âme et de la chair
La hantise des ciels ignorés et splendides.

Ouvre! Nous avons faim des sublimes repas.
Nos fronts sont des palais et nos cœurs sont des urnes
Plus profonds que la mer et le soir taciturnes :
Le monde amoncelé ne les comblerait pas.

Mais nous savons qu'en toi des étoiles étranges
Effeuillent la candeur de leurs enchantements,
Et des souffles lointains nous portent par moments
Des chants plus parfumés que les harpes des anges.

Nous cherchions tes jardins peuplés de voluptés
Que ne connaissent pas les regards de la terre;
Tes bois irrespirés où règne le Mystère
Invisible et plus vrai que nos réalités.

Ouvre! Laisse-nous fuir comme une fange immonde
Les mortels étourdis, importuns et joyeux.
Déchire le bandeau qui nous couvre les yeux:
Nous voulons contempler l'autre côté du monde!

Ah! nous avons longtemps heurté tes rocs fatals
Et nous avons crié sans que tu nous écoutes,
Et voici l'heure vague où l'angoisse et le doute
Rôdent sinistrement ainsi que des chacals.

Ouvre! Nos pieds sont las et notre force glisse.
Attire jusqu'à toi nos regrets sanglotants,
Avant que la poussière implacable du temps
Nous couche sur ton seuil et nous ensevelisse.

—

LE SANG

O mon beau sang, liqueur vivante,
Averse rouge de mon cœur,
Par qui ma chair resplendissante
S'épanouit comme une fleur!

Ruisseau de roses et d'épines,
Eclair fougueux, aux mille bruits,
Qui crépites dans ma poitrine
Comme une torche dans la nuit!

Réseau d'or liquide, ô merveille,
Qui, dans mes ténèbres rampant,
As les méandres de la treille
Et les souplesses du serpent.

Printemps vertigineux; caresse;
O vin exquisement brutal;
Philtre d'amour et de détresse;
Maître magnifique et fatal!

C'est en vain qu'avec épouvante,
Pour éloigner ton spectre impur,
J'élève de mes mains tremblantes
Des édifices dans l'azur.

Ton courroux qui roule et qui dompte,
Frappe les murs de ma raison,
Et jusque dans mes rêves montent
Tes vagues de tentation.

Ah! quel est donc, eau souterraine
Lourde de parfums condamnés,
L'infernal secret que tu traînes
Comme un brouillard empoisonné?

Echo traversant les vieux âges,
Ta voix, ô sphinx insidieux,
Fait tourbillonner des mirages
Eblouissants devant mes yeux,

Et je tressaille quand tu bouges,
Tigre assoupi, démon rusé,
O sang voluptueux et rouge,
Comme la flamme et le baiser...

O mon âme, dans la tempête,
Va prier l'ange de clarté
Contre les griffes de la bête
De colère et d'impureté.

Peut-être alors, comme la berge
Apaise le flot murmurant,
Le monstre irrité qu'une Vierge
Enchaîne avec son doigt d'enfant,

Contre le trône où tu t'élèves
Se couchera pour, en baisant
Les pieds nus de tes chastes rêves,
Y mourir amoureusement.

—

STANCES A L'HIVER

Hiver, plus enivrant que le printemps menteur,
Saison des larmes et des brumes,
Je te bénis, toi qui m'apportes la douleur
Et la solennelle amertume!

Toi qui sais dispenser les plaisirs sérieux
Et dérouler les belles heures
Où vont chanter, au fond des cœurs harmonieux,
Les musiques intérieures!

Les futiles désirs, les fleurs sans lendemains
Dont la volupté se couronne,
Défaillent à tes pieds, comme sur les chemins
Les folles feuilles de l'automne;

Et sous ton clair regard rigoureux, la forêt
De ses chimères dévêtue,
Livre le pur contour et le divin secret
De son âme chastement nue.

Ah! qu'il est doux de voir, par les soirs jaunissants
Ou par les matins d'argent tendre,
Passer, après l'automne au cœur incandescent,
Le doux hiver au cœur de cendre,

Au cœur brûlé par la ferveur d'un vœu profond!
Saison songeuse et pénitente,
Qui regardes monter vers les grands horizons
Les rédemptions éclatantes;

Saison mourant sous le gel dur comme le fer,
Et par l'extase consumée,
Où l'univers, enfin libéré de sa chair,
N'est plus qu'esprit et que fumée!

Dans l'ombre où, sourdement, loin des étés charnels,
Germe la mystique espérance,
Tu sembles appeler le Miracle éternel,
Par ton pathétique silence.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

DIX-HUIT LETTRES
DE FÉLICIEN ROPS
A POULET-MALASSIS

—

Au moment où la Belgique s'apprête à magnifier la mémoire de Félicien Rops et où un comité s'est formé, à Namur, pour commémorer dans sa ville natale le centenaire de sa naissance, nous croyons bien servir cette mémoire qui nous est chère en publiant, dans le *Mercure de France*, cette série de lettres à Poulet-Malassis qu'à cette fin ont bien voulu nous confier des mains pieuses.

Déjà, des lettres remarquables adressées à Octave Mirbeau, dont nous avions eu communication, nous avaient laissé entrevoir la vérité, et, en faisant tomber le masque, ou plus exactement les masques familiers à l'artiste, permis de soupçonner sa personnalité, qu'il tenait tant à déguiser et que trahit son écriture. Complexe, certes: mélange de jouisseur et de mystique, possédant beaucoup de clarté dans les idées et un ordre matériel indéniable; un enthousiasme qu'il savait freiner, une habileté incontestable, mais non exagérée — ce qu'il en faut, — une grande élégance, à laquelle la sensualité mêlait parfois quelque vulgarité; de la ténacité, une sorte de despotisme mitigé; et, le temps passant, la recherche de l'effet diminue, Rops devient moins matérialiste, moins artificiel. Il s'est affiné, perdant peut-être un peu de sa puissance. Il demeure un faible et cherche moins à jouer à l'autoritaire. L'orgueil de comparaison, apparent dans certaines de ses lettres, a disparu. Le goût du beau persiste, qui, devant la «Porte de l'Enfer» de Rodin, lui fera verser des larmes; par-dessus tout, une grande bonté.

«Je n'ai jamais pu aller au bout de sa bonté», disait

justement un de ses familiers. Armand Rassenfosse, son élève, son ami, qui arriva à temps de Belgique à la Demi-Lune pour lui fermer les yeux, me l'a répété. Ce sceptique, ce gouailleur d'apparence, comme Poulet-Malassis, et aussi comme Baudelaire, — car ce sont les trois volets d'un triptyque, — comme Tailhade également, était bon, essentiellement bon. Leurs railleries féroces n'ont jamais fait de mal à personne.

Ce jugement porté sur Félicien Rops, ce grand calomnié, par Camille Lemonnier, par Octave Uzanne, par Armand Rassenfosse, qui le connurent et l'aimèrent, par la graphologie, pour qui tous les déguisements sont vains, les lettres que les descendants du cher Fély veulent bien nous autoriser à publier le confirment en tout point.

Rops a dû connaître Poulet-Malassis dans un atelier d'artistes, lors d'un de ses précédents séjours à Paris. Né à Namur le 7 juillet 1833, Fély a trente et un ans: il est en pleine jeunesse et dans une intimité croissante, le côté un peu artificiel, destiné à étonner la galerie, fait place à une entière sincérité, révélant à la plupart un Rops tout à fait inconnu, artiste et enthousiaste, certes, homme d'esprit et de talent; mais aussi homme de cœur et d'intérieur, se préoccupant de la santé de son fils Paul, simple de goûts si ses aspirations sont élevées, partageant la passion de Poulet-Malassis pour la botanique — souvent ils herborisent ensemble — et, avant même de connaître Baudelaire, se sentant attiré vers lui par de secrètes et étranges affinités.

Quant à « Satan graveur », quant au compositeur d' « inutiles et nuisibles » ithyphallies pour jouvenceaux ou vieux messieurs, on en chercherait vainement la trace dans cette correspondance. Pas un instant le prétendu Faune, ne pensant qu'à « cela », suivant le mot maladroit et faux d'Armand Gouzien, ne montre le bout de l'oreille. Aucune allusion, dans ces lettres de l'artiste à son éditeur, n'est faite aux frontispices libres, mais charmants, qu'il composa et grava pour lui.

L'épistolier — et il en fut un remarquable, maniant aussi bien la plume que le burin — renonce dans cette correspondance à la comédie que, comme Baudelaire, il jouait aux autres et à lui-même. Il se montre au vrai, bien différent du

Rops de la légende, dont Camille Lemonnier, se gardant d'être dupe de ses attitudes, traçait ce joli portrait:

Ce créateur de farces et de drames, cet inépuisable inventeur de sensations, cet imaginatif qui s'amusait d'apparaître même à ses amis un personnages compliqué et déroutant, s'était fait à son usage personnel une psychie et une mentalité que l'originalité du langage rendait plus pittoresque encore. Presque toute sa correspondance atteste une verve comparable à celle qu'il dépensa dans ses crayons: il y demeure l'illustrateur à la plume d'une infinie et joyeuse comédie qu'il se joue à lui-même.

Comédie, en effet; plus tard, Félicien Rops en voulut même un peu à ceux qui l'avaient trop bien cru sur la foi des apparences, écrivant, en 1880, à Lemonnier:

« Les imbéciles m'ont pris pour un garçon « gai ». Je suis un sombre, au fond, « un mélancolique tintamaresque ». Gavarni, à qui je dois d'être peintre (je ne sais pas s'il y aura lieu de le remercier), m'avait dit au début: « Vous serez « comme moi un sinistre à travers tout. »

Les lettres, comme les planches joyeuses — ou sataniques, très peu nombreuses, ces dernières, — de Félicien Rops constituent bien « une fiction vivante, une étrange et déconcertante fiction d'art. Il sembla surtout possédé du besoin de dérouter ses contemporains » et, à dire vrai, de se débarrasser des importuns.

De ces diverses attitudes est née, comme pour Baudelaire, non moins comédien, et comédien de la même classe, la détestable légende dont le temps n'est pas encore parvenu à dépouiller leur souvenir. Rops érotomane et satanique: les plus fins s'y laissèrent prendre, les autres suivirent et firent chorus. C'était un peu, à l'instar du public benoît et benêt de 1857, juger les *Fleurs du Mal* et leur auteur d'après les « Femmes damnées » et les « Litanies de Satan ». Baudelaire et Rops, si bien faits pour se connaître, se comprendre et s'aimer, avaient joué une comédie identique, la plus dangereuse des comédies.

Les lecteurs sont moins compliqués encore. Dupes des apparences, ils acceptent le scénario comme parole d'Evangile. Quelques planches osées, quelques démons laissant imaginer des messes noires, ou roses, aussi illusoires que celle décrite

dans *Là-Bas,* suffirent à bien établir la réputation, fâcheuse peut-être et fausse à coup sûr, de Félicien Rops. Huysmans lui-même s'y trompa dans *Certains,* et plus encore dans l'atelier de l'artiste, ne demandant à voir de ses cartons que les *Sataniques.*

Au lendemain de la mort du grand Fély, Hugues Rebell avait protesté ici même contre la légende lui prêtant une « perversité » qui toujours lui fut étrangère.

Ses préoccupations furent autres et plus élevées. De la fille, des professionnelles de Mabille et du Casino Cadet, Rops a, comme Baudelaire, comme Constantin Guys, rapporté une impression sinistre. Ce peintre des amours est, lui aussi, un moraliste. Sinistre également est le souvenir qu'il conserva de la guerre de 1870 et du *charnier* de Sedan, rêvant de l'évoquer en un album digne de Goya, la *Hideuse Guerre.*

Félicien Rops, dont, suivant l'heureuse expression d'Octave Uzanne, la gloire fut « tardive et discrète », fut, avant tout, épris du beau, sous toutes ses formes. Comme tant d'autres, il fut l'objet, et la victime, d'un singulier malentendu, provoqué par ses gestes mêmes et propagé par le bêlant troupeau des moutons de Panurge. Ignorant son œuvre, ils n'en connurent que les côtés un peu scabreux, les glorifièrent ou les taxèrent d'infamie.

Sain moralement et vigoureux physiquement, après une maturité qui ressemblait encore au printemps, il eut une verte et déconcertante vieillesse. Ignorant les déchéances du cœur, de l'esprit et du corps, il resta — c'est à nouveau citer Octave Uzanne — « fleuri de jeunesse, ambitieux de produire, heureux de se dépenser en causeries, en paradoxes et de jouer avec la vie, comme Casanova, jusqu'au dernier instant ».

Puissent ces lettres, si primesautières, si vivantes, écrites sans prétention, hargne ni pose, contribuer à dissiper le malentendu qui, trop longtemps, a défiguré la physionomie de Félicien Rops et permettre à ceux qui les liront de saluer, après Jules Claretie, dans l'ami de Baudelaire et de Poulet-Malassis, le « Baudelaire du burin ».

Montmorency, 31 août 1933.

I

J'étais à Thozée, mon cher monsieur Malassis, lorsque votre lettre est arrivée à Namur, excusez-moi si j'ai mis trois jours à vous répondre. — Je comptais aller à Bruxelles vers la fin de la semaine, mais rien ne me presse, j'aurai le plaisir de vous voir à Namur avec Charles Baudelaire, et de vous revoir à Bruxelles, je double mon plaisir, voilà tout. Baudelaire est, je crois, l'homme dont je désire le plus vivement faire la connaissance, nous nous sommes rencontrés dans un amour étrange, l'amour de la forme cristallographique première : la passion du squelette. — Il m'a falllu des raisons ridiculement sérieuses pour m'empêcher d'assister à ses dernières séances : M. mon ex-tuteur avait posé sa candidature au Conseil Provincial! — Mon tuteur est une simple bête qui vit dans une espèce d'ivresse commerciale causée par l'abus du chiffre, il croit m'avoir sauvé de ce fameux échafaud sur lequel finissent fatalement les petits enfants qui font de la peinture, — cela vaut bien ma voix; ce qui me réjoui (*sic*) fort, c'est que dans cette « *lutte électorale* » mon tuteur « a été tombé » d'une voix : celle de *Dubois Louis, artiste peintre à Biez, près Namur*, cela m'a vengé un tantinet de cet échevin ponceau qui m'a empêché d'entendre Baudelaire.

Et je reviens de Paris! avec mes poches pleines de Parisiennes, des folles, des sombres, des étranges, des squelettables, — je les ai fait poser, mais comme j'enrage de ne pas avoir encore assez de talent pour bien les rendre, ces terribles filles; — comment diable cet esprit qui s'appelle Gavarni a-t-il fait pour les trouver drôles et pour leur mettre à la bouche des plaisanteries roses : à fleur de peau? il ne trouve funèbres que les vieilles? mais ce sont les jeunes qui sont formidables! En voilà qui ont laissé toute espérance; des fatiguées et des rassa-

siées, la vie leur a charrié de rudes émotions, tout cela a laissé sa trace sur les fronts et sur les bouches en rides et en maculatures sinistres, et ce splendide maquillage qui jette de chaudes lueurs sur tout cela, c'est réellement très beau à faire pour un peintre ou pour un poète, mais il faut savoir un outil — comme Baudelaire — il a saisi, lui. Baudelaire aura sans doute été en Flandre, il sort de Paris et il a beaucoup voyagé, je suis certain qu'il aura été frappé par ces grands paysages placides, à l'abri des climats extrêmes où la vie plus uniforme semble se conserver mieux, elle n'est pas morte comme sous les pôles mais elle n'est pas ivre comme sous l'équateur, elle respire d'un souffle égal et sain, en récompense de sa modération: elle circule doucement dans les horizons un peu voilés, dans les terres vertes et peu accidentées, dans les poitrines calmes des femmes, sans sortir de ses limites, sans se répandre avec éclat au dehors, en flammes, en cataractes, en volcans, en abcès, comme dans les régions où la terre violemment secouée imprime ses convulsions dans les choses et dans les âmes; ce serait une belle action que de réunir dans le même lit une Flamande conservée dans sa glace, une Parisienne brûlée par l'homme, et une négresse brûlée par le soleil; quand je serai un grand peintre, j'y songerai. Je suis au bout de ma page j'avais grand besoin de bavarder, mon cher éditeur, c'est un défaut parisien, vous vous êtes trouvé sous l'écluse et les prés n'avaient pas assez bu, je vous dirai qu'il y a huit jours que je suis au milieu des Ardennais — des charrues qui croient en Dieu, mais rien de plus.

Je vous attends Dimanche ou Lundi, comme vous voudrez, mais arrivez par un beau jour — écrivez-moi pour me prévenir : j'irai vous attendre.

« Extrait de Bracquemond: eau-forte(.) Dites à Malassis que son voyage des Ardennes me charmerait mais que cela m'est impossible; si je vais à Bruxelles, c'est tout le bout du monde pour moi cette année, seulement dites-

lui qu'il m'écrive lorsqu'il aura l'intention de s'absenter. »

Mes amitiés aux amis de Bruxelles, puisque le Dieu (Priapus) vous a fait des loisirs, j'espère que vous resterez quelques jours à Namur, invitez de ma part M. Charles Baudelaire à venir passer avec vous ces quelques jours à la bonne franquette — la Meuse est belle, savez-vous?

Bien à vous. FÉLICIEN ROPS.

J'ai écrit à Delvau une lettre d'injures à propos de son ridicule article de l'Autographe — nous avons failli nous brouiller — il l'avait fait pour « un bien!!! »

(*Cette lettre est écrite sur quatre pages, papier au filigrane quadrillé,* 210×132 mm.)

Les trois conférences de Baudelaire au « Cercle artistique et littéraire » ayant eu lieu les lundi 2 mai 1864 (Eugène Delacroix), mercredi 11 mai (Théophile Gautier) et mercredi 25 mai (Les Excitants : Opium et haschich), cette lettre de Rops est donc postérieure, et de peu, au 25 mai 1864. Ardent désir de l'artiste de connaître le poète : Poulet-Malassis opérera cette conjonction. Deux ans après, mû par leur commune passion du squelette, Fély réalisera en tête des *Epaves* ce squelette arborescent imaginé par Baudelaire, en vue de la seconde édition des *Fleurs du Mal,* dont Félix Bracquemond n'avait pu mener à bien la composition.

Ayant perdu son père à douze ans, Félicien Rops s'était vu nommer ce tuteur, que le peintre Louis Dubois (1830-1880) « tomba » d'une voix. Les deux artistes s'étaient connus à l'atelier Saint-Luc, rue aux Laines, à Bruxelles. Rops en suivit les cours par intermittences de 1854 à 1857. Fréquentaient également l'atelier Constantin Meunier, Léopold Speckaert, Charles de Groux, etc...

La troisième partie de l'admirable étude sur « Le peintre de la vie moderne » (Constantin Guys), où sont si joliment décrites les habituées du Casino Cadet, avait paru dans le *Figaro* du 3 décembre 1863, pour être jointe, en 1868, à *l'Art romantique.*

Publié dans la deuxième livraison de *l'Autographe au Salon de* 1864 *et dans les ateliers,* et accompagné d'un croquis de Rops, portant cette légende: *O Rus, quando te aspiciam!* l'article de Delvau était ainsi conçu :

FELICIEN ROPS

Dites à vos lecteurs de bien retenir ce nom: c'est celui d'un

artiste de grand talent. Félicien Rops illustrait et rédigeait en chef un vaillant et spirituel journal, *L'Uylenspiegel*, une façon — je ne dis pas contrefaçon — de *Figaro* bruxellois. J'imaginai d'écrire qu'il était le Gavarni de la Belgique, — un Gavarni mâtiné de Daumier, — et on l'a répété sur plusieurs notes et imprimé dans plusieurs journaux. Or, Félicien Rops n'est ni un Gavarni, ni un Daumier, mais tout simplement un Félicien Rops, c'est-à-dire un tempérament, une individualité, une véritable organisation artistique. « En littérature, a dit Lessing, — à moins pourtant que ce ne soit Locke, — en littérature, chaque homme a son style comme il a son nez. » C'est vrai, en art aussi, — et Rops a un fier nez.

Félicien Rops est né à Namur; mais, quoique né wallon, il est flamand comme Rubens, par son père, et espagnol comme Goya, par sa mère: deux bons et beaux sangs qui ne sauraient mentir. Il a trente ans et autant de mille livres de rente, qu'il dépense, années et livres, comme s'il ne devait jamais en voir la fin, voyageant beaucoup, vivant davantage, et dessinant quelquefois.

Je vous recommande son *Enterrement au pays wallon* et une vingtaine d'eaux-fortes semées par lui dans les *Cythères parisiennes*, un volume que vient de publier Dentu et qui est de votre bien dévoué,

ALFRED DELVAU.

La réclame était bien amenée, mais le frontispice et les dix-neuf eaux-fortes de Rops, dont quelques-unes sont de petites merveilles, qui font rechercher le volume, la rendaient inutile. Rops avait déjà dessiné et gravé, en 1862, un frontispice pour *l'Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris* et devait en 1866 en composer un autre, manquant à beaucoup d'exemplaires, pour *Le Grand et le petit trottoir*. Delvau, par cet article, si maladroit fût-il, payait donc une dette de reconnaissance à l'artiste, comme il en avait payé une autre, en 1863, en dédiant ses *Amours buissonnières* à Mme Félicien Rops, pour la remercier de son hospitalité

Des lettres de Delvau publiées ici-même (1[er] juillet 1905) révèlent qu'ils se connaissaient depuis 1858 et qu'ils n'avaient pas tardé à se tutoyer. Delvau demandait un frontispice à son cher « Fély », en 1866, pour son *Dictionnaire de la Langue verte*. Ce fut le *Dictionnaire érotique* qui en bénéficia.

Après avoir rendu compte des *Cythères parisiennes,* la *Petite Revue* du 4 juin 1864 ajoutait :

A M. Rops est échue la mission de représenter les types de ce monde pittoresque; ce n'est pas toujours très français, mais c'est remarquable de vigueur et d'originalité. Paris comptera un excellent artiste de plus le jour où M. Rops voudra bien quitter Namur.

II

J'autorise Monsieur Poulet-Malassis à retirer de l'Institut Vétérinaire de Cureghem ma chienne *Sara.*

FÉLICIEN ROPS.

Namur, 6 juin 1864.

(*Feuille simple, quadrillage rectangles filigranés,* 132+207 mm.)

III

De Malmüng — au pied des monts Dofrines — entre la Suède et la Norvège, cherchant une voie quelconque pour gagner Drontheim qui s'appelle ici Trondjem, sans savoir si cette lettre vous parviendra, mon cher Malassis, je vous écris aujourd'hui 16 août, le lendemain de la fête de votre Empereur.

Je vous expliquerai plus tard et longuement comment il a fait que j'ai roulé 600 lieues en steamer, en chemin de fer, en poste et en charette (*sic*) norvégienne pour venir ici échouer au pied des Dofrines, les Pyrénées de la Nordland, avec ma boîte à couleurs. Ce sont les mystères du hasard. Si j'arrive à Drontheim, je serai rapidement à Paris, car le commerce du bois attirent (*sic*) une foule de navires français dans ce port; mais j'en suis encore à 120 lieues : j'ai à traverser des montagnes hautes comme les Alpes, des glaciers, et, dans ce pays, le postmester vient prendre les lettres *une fois par mois!* Aussi cette lettre doit être portée soit à Gèfle, soit à Köping par un

voyageur de commerce qui descend le Dal, un fleuve grand deux fois comme la Seine et que je ne connaissais pas même de nom avant d'être venu en ces pays fous. Je suis content d'être venu parce que j'ai vu des choses admirables et que l'on ne voit pas — des costumes fantastiques et un pays de féerie. Je n'ai pas encore reçu la lettre que vous avez dû répondre à la mienne, mais elle doit m'attendre à Christiana, où je passerai.

Le « voyageur » attend, je n'ai que le temps de vous envoyer ma vaillante poignée de main, mon cher Malassis, et de vous prier de transmettre mes bonnes amitiés à Fanny — et à nos amis.

Bien votre FÉLY ROPS.

Et peu de plantes, mais on voit des élans bramer le soir dans les rochers — botaniquement pays peu curieux: des mytilliers (*sic*) bizarres, à fruits écarlates, des fougères étranges et des bruyères inconnues, le comarum palustre, la calla: une aroïdée aquatique, et le laurier de Saint Antoine (l'épilope à épis) y foisonnent — par exemple des sapins et des bouleaux inédits. Le fond de l'horticulture jardinière est le sorbier, mais des sorbiers comme il n'en existe pas chez nous et dont je rapporte des graines, un arbre touffu comme un tilleul superbe! puis un saule qui est l'arbre le plus pittoresque du Nord et qui affecte des formes méridionales.

Cela ressemble à un immense pommier avec un feuillage de saule. C'est fort beau et fort curieux.

A vous j'ai écrit cela pendant le temps que l'Allemand allumait sa pipe.

Vu deux Lapons avec un renne hier! qui allaient se montrer à Stockholm.

(*Trois pages au crayon enrichies d'un croquis, le saule en forme de pommier, papier uni,* 175×110 *mm. Fleurs jointes.*)

Félicien Rops était, suivant Camille Lemonnier, comme Poulet-Malassis, « botaniste de vocation ». La botanique tient une grande

place dans leur correspondance. Rops joint parfois à ses lettres soit un croquis, soit des fleurs séchées. Cet amour de la fleur se retrouve dans l'œuvre gravé de l'artiste. Une véritable amitié ne tarda pas à unir les deux hommes et c'était entre eux un lien de plus.

Poulet-Malassis ne fait pas moins de cas de l'artiste et en vante le talent toutes les fois que l'occasion s'en présente, écrivant, le 10 octobre 1865, à Champfleury (nouvelle publication, et des plus intéressantes, due à M. Jacques Crépet, — *Figaro*, 26 août 1933) :

C'est un garçon d'un très grand talent, mais qui ne travaille que par coups de tête. Il a une très belle fortune et un amour immodéré de la vie, qui le détournent du travail. Tel quel, il a plus de talent qu'aucun des gens de la nouvelle génération, mais il faudrait l'avoir dans la main, le tenir, à Namur ou ailleurs, pour obtenir de lui une besogne suivie.

Lui demander quoi que ce soit à l'essai est impossible, il se moque des commandes et de l'argent. Tout ce qui serait possible dans le cas serait qu'il se prît du goût d'illustrer M. Tringle, auquel cas il le ferait passionnément. Je lui présenterai la chose comme une idée qui me serait venue en lisant votre nouvelle, c'est le seul moyen.

IV

Mon cher Malassis, je suis au lit échoué sur le flanc comme un bachot avarié avec une grosse fièvre, suite « inévitable », dit le docteur, des festoyements, esbaudissements et godailleries pantagruéliques où m'ont entraîné les noces de deux cousines que je désespérais de placer dans le monde. Quels vins, mon ami! J'ai jugé en dix jours tous les grands crus de cette belle France, depuis le Château Margaux, propice aux débiles, jusqu'au Romané, rougisseur de trognes, et au Pomard, aimé du Caveau! Je ne crois pas un mot de ce que me dit le docteur, — ce n'est pas le vin, c'est l'eau qui me donne la fièvre, j'ai attrapé cela en pêchant, il y a huit jours, par une nuit un peu trop pluvieuse, et voilà comment le frontispice de Baudelaire n'est pas fait.

C'est-à-dire, si! il est fait, mais je ne l'ai pas mis sur

cuivre. J'ai fait avec le dessin de ce frontispice une grande lithographie-frontispice pour les *Fleurs du mal,* je ne sais par exemple ce que je vais faire de cette pierre; ne m'aviez-vous pas dit un jour qu'on allait faire une seconde édition des *Fleurs du mal?* Si je pouvais vendre cette pierre à l'éditeur pour une centaine de francs, cela ferait une superbe annonce pour mettre aux vitrines des libraires. Ce dessin me paraît très réussi (excusez les fautes de l'auteur) très réussi, il a un aspect très étrange.

Je vous attendrai à dîner Dimanche 4 février — vous prendrez avec vous la plaque des Epaves (qui est la reproduction de cette lithographie) et vous me direz ce que nous pourrions faire pour utiliser cette pierre (sur laquelle, du reste, je n'ai pas encore gravé le titre: *Fleurs du mal*) que je désirerais voir paraître parce qu'elle me paraît bien.

A propos de titre, vos lettres, mon cher Malassis, me jettent dans la perplexité :

Est-ce

Les Epaves
de
M. Charles Baudelaire

ou

Les Epaves
par
M. Charles Baudelaire

ou

Les Epaves de Charles Baudelaire?

La discussion Larchey-Delvau est curieuse, — notre ami se perd par les notes, il traite Larchey comme son tailleur, ceci passe toute mesure, et l'apparition de M. Loyal en cette affaire! Delvau invoquant la justice! pourquoi pas la Divinité? j'ai fort envie de lui expédier la robe de mon beau-père avec Scaron (?) dedans pour opiner du bonnet. — Mon cher Malassis, les sots sont ici-

bas pour nos menus plaisirs, et si nos ennemis nous en donnent à cœur joie, il ne faut pas que nos amis s'en mêlent.

A vous et à Dimanche 4 février ou à Dimanche prochain, si vous voulez; seulement, la plaque ne sera pas faite après-demain.

Si vous preniez Baudelaire sous votre manteau?

Namur. — Vendredi soir.

(Quatre pages, le premier verso blanc. Papier vergé, initiales F R, au timbre sec, dans le coin gauche, 231+134 mm.)

Par l'exemplaire d'épreuves conservé par Poulet-Malassis, on sait que loin d'être faite à l'insu de Baudelaire, la publication des *Epaves* était désirée — et préparée — par Baudelaire. Il l'accueillit même, à en croire M. Jacques Crépet, avec « une joie d'enfant ».

Dans ses lettres à Champfleury, Poulet-Malassis donne quelques détails ignorés jusqu'ici : quarante exemplaires avaient été remis à l'auteur qui eut à peine le temps de disposer de quelques-uns. A la suite de son attaque du 29 mars 1866, transporté le 3 avril à la maison de santé des Sœurs Hospitalières, rue des Cendres, il eut encore la présence d'esprit de remettre les autres à son « bien cher Coco », à qui il avait donné les instructions nécessaires :

Pour revenir à notre pauvre ami, on a imprimé ici ses *Epaves* (c'est le titre du volume), recueil de ses pièces condamnées et d'autres pièces qui ne devaient pas figurer dans l'édition définitive des *Fleurs du Mal*. Baudelaire en a eu quarante exemplaires dont il avait envoyé quelques-uns à Paris, il m'a fait emporter le reste le jour où on l'a mené à la maison de santé, et je sais qu'un exemplaire vous était destiné. Il en destinait un aussi à Sainte-Beuve, cela allait de soi, un à Mme Meurice, chez qui vous avez sans doute continué de fréquenter, et un à Manet, qui est le dernier homme pour qui il ait eu de l'amitié-passion. Comme je tiens à remplir toutes les volontés que Baudelaire m'a manifestées dans le temps qu'il avait son libre arbitre, voulez-vous prendre la peine de vous informer si aucun de ces exemplaires est parvenu? Si *non*, je vous le ferai tenir (*sic*).

Asselineau avait été chargé de la distribution des exemplaires, parvenu à Paris sous le manteau.

Le 23 mai, Malassis mandait également à Champfleury:

Les exemplaires des *Epaves* ont dû arriver à Paris, il y a deux ou trois jours au plus, car le passage en contrebande est fort long. Asselineau devra vous en remettre un exemplaire.

Félicien Rops commet une petite erreur bibliographique, inutile presque à signaler : il s'est agi d'une *troisième* et non d'une *seconde* édition des *Fleurs*. Quant à la lithographie du squelette, M. Jacques Crépet a eu la chance d'en découvrir une épreuve, passée depuis dans la collection Ronald Davis.

Pour la querelle Larchey-Delvau au sujet du *Dictionnaire de la Langue verte* et des *Excentricités du Langage*, se reporter à la *Petite Revue* des 13, 20, 27 janvier, 3 février et 7 juillet 1866. Un arbitrage de la Société des Gens de lettres mit fin aux poursuites et la mort de Delvau, en mai 1867, au différend.

V

Mon cher Malassis,

Je ne vous ai pas écrit « pour mes chemises » parce que je dois aller à Bruxelles un de ces jours et je rapporterai avec moi — ces lins purs — comme dit Madier.

A propos, la plante que, dans notre ignorance botanique, nous n'avons pas su déterminer est la célèbre Jusquiame (Hyoscyamus Niger), plante de la famille des Solanées (*sic*), sœur de la Belladone, du Tabac et de la Pomme Epineuse.

« Il est remarquable, m'écrit M. Devos, le botaniste, qu'une plante alimentaire, la pomme de terre, vienne se placer au milieu de ces végétaux néfastes. »

Mr Devos se propose de venir au mois d'août passer deux ou trois jours à Thozée pour déterminer la Flore de Mettet, je compte sur vous, mon cher Malassis, pour cette petite débauche scientifique, nous lèverons les jupons des mandragores pourprées et nous humilierons les

coquelicots en les appelant Papaver Rheas (*sic*) ! ce sera charmant.

Burty m'écrit pour me demander de collaborer à un livre qu'il tripote en ce moment et qui sera illustré de « vingt sonnets et de vingt eaux-fortes » — on partagera les bénéfices ! ! ! — Tout cela c'est pour avoir des épreuves rares et des tirages extra pour les fameuses ventes après décès.

Il m'a envoyé pour ma part un sonnet de Glatigny assez pâlot.

J'espère que vous reviendrez vite, vous savez bien que vous n'avez pas besoin d'invitation, et dès que vous avez des velléités champêtres, arrivez-nous.

J'ai un billet sur vous au 10 juillet, 320 francs. Vous recevrez 200 fr. de chez Parent et je vous enverrai 120 fr. d'ici.

A bientôt. — Burty me demande de vos nouvelles, — ??
Bien à vous, mes amitiés à Fanny.

FÉLY.

Dites-moi quand vous irez au Falkenstein et à Rochefort.

Un renseignement scientifique :

— La parabole du Semeur d'Ivraie se trouve-t-elle dans l'ancien ou le nouveau Testament ?

— Est-ce une parabole d'abord ?

— Ne pourriez-vous pas me donner le passage de la Bible qui y a trait ?

(*Deux pages, et second post-scriptum sur le 2e verso,* 207-133 mm.)

Voici le texte du sonnet :

ROMAN COMIQUE

La route est gaie. On est descendu. Les chevaux
Soufflent devant l'auberge. On voit sur la voiture
Des objets singuliers jetés à l'aventure,
Des loques, une pique avec de vieux chapeaux.

Une femme, riant, écoute les propos
Amoureux d'un grand drôle à la maigre structure.
Le père noble boit et le conducteur jure,
Le village s'émeut de ces profils nouveaux.

En route et l'on repart. L'un, sur l'impériale,
Laisse pendre une jambe exagérée. Au loin
Le soleil rit, et l'air est plein d'odeur de foin.

Destin rêve, à demi couché sur une malle.
Et le roman comique au coin de la forêt
Tourne un chemin rapide et creux, et disparaît.

« Il est de la plus belle eau. Du Glatigny 68 », spécifiait Philippe Burty dans sa lettre à Rops, du 28 juin 1868 (*Mercure de France*, 1er juillet 1905).

Cette pièce a, sous le titre de « Halte de comédiens », pris place, avec une variante insignifiante, dans *Gilles et Pasquins.*

Deux autres pièces portent celui de « Roman comique », l'une dans les *Flèches d'or,* l'autre dans *Gilles et Pasquins.*

La demande touchant la parabole prouve que Rops travaillait alors à son « Satan semant l'ivraie » ou avait tout au moins l'idée en tête. La parabole est empruntée au Saint Evangile de Jésus-Christ selon Saint Matthieu. Chapitre XIII.

24. Il leur proposa une autre parabole, disant: Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avoit semé du bon grain dans son champ.

25. Mais pendant que les hommes dormoient, son ennemi vint, et sema de l'ivraie parmi le blé, et se retira.

26. L'herbe ayant donc poussé, et étant montée en épi, l'ivraie parut aussi.

27. Alors les serviteurs du père de famille vinrent le trouver, et lui dirent: Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie?

28. Il leur répondit: L'homme ennemi a fait cela. Alors ses serviteurs lui dirent: Voulez-vous que nous allions l'arracher?

29. Et il leur répondit: Non; de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le bon grain.

30. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson; et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs: Arrachez

premièrement l'ivraie, et la liez en bottes pour la brûler, et puis amassez le blé dans mon grenier.

....

36. Après cela, Jésus ayant renvoyé le peuple, vint à la maison, et ses disciples s'approchant de lui, lui dirent: Expliquez-nous la parabole de l'ivraie semée dans le champ.

37. Et leur répondant, il dit: Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme.

38. Le champ, c'est le monde; le bon grain, ce sont les enfants du royaume; et l'ivraie, ce sont les enfants d'iniquité.

39. L'ennemi qui l'a semée, c'est le diable; la moisson, c'est la fin du monde; les moissonneurs, ce sont les anges.

40. Comme donc on ramasse l'ivraie, et qu'on la brûle dans le feu, il en arrivera de même à la fin du monde.

41. Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui arracheront de son royaume tous les scandales, et ceux qui commettent l'iniquité.

42. Et ils les jetteront dans la fournaise du feu; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

VI

30 mai 69.

J'allais chez vous, mon cher Malassis, lorsque j'ai rencontré le jeune Corneille Verd'hurt qui m'a dit que vous reveniez « Lundi ». Quand faisons-nous notre tournée à travers les fagnes et le long du « ris » de la Molignée? Le temps me semble bien incertain, la végétation est en retard de quinze jours, les fonds des vallées et les bords des ruisseaux sont inondés, je crois que nous ferons bien d'attendre une dizaine de jours.

Tous nos amis de Paris vous serrent la main, Burty est couvert de clous comme une porte du XVe siècle, Braquemond (*sic*) engraisse, et Monselet maigrit, on ne sait plus à qui se fier, pas même à Glatigny, « fils, neveu et victime de gendarmes », lequel présente des pièces à l'Odéon, avec des casques et des alexandrins.

Je suis une victime du gouvernement personnel, on m'a

flanqué à la porte du café Dreher comme un simple Parisien, — cela m'a dégoûté des révolutions.

Vu Bancel et vu Nazet chacun dans sa gloire.

A bientôt et à vous.

Bien votre

F. ROPS.

Mes amitiés à Fanny.

(*Une page, papier vergé,* 207×134 *mm.*)

« Glatigny, fils, neveu et victime de gendarmes » : c'est l'extraordinaire aventure du poète en Corse dont il a écrit avec humour le récit dans son *Jour de l'an d'un vagabond,* vouant au ridicule les noms du maréchal des logis Thessein et du brigadier Muchielli, les deux brutes qui, croyant se couvrir de gloire et assurer leur avancement en arrêtant l'introuvable assassin Jud, non contents d'arrêter et d'emprisonner « l'illustre Brizacier », lui mirent les fers aux pieds.

Rops avait eu occasion de connaître Désiré Bancel à Bruxelles où, proscrit de Décembre, il enseignait la littérature française. Aux scrutins des 23 et 24 mai, les électeurs de la Seine venaient de le nommer député, infligeant à Emile Ollivier une symptomatique défaite.

VII

Mon cher Malassis,

Ecrivez-moi l'heure de votre arrivée. — Je vous attends pour mettre en perce le premier tonneau de vin que l'on va boire au litre en Belgique.

A vous.

F. ROPS.

(*Billet au crayon* (*daté à l'encre par Poulet-Malassis:* « *Juin* 1869 *de Thozée* », *papier vergé,* 125×115 *mm. Pressé, l'artiste avait employé, la pliant en deux, une feuille de papier portant de curieux croquis à la plume, une tête de Méphistophélès et diverses scènes de* Faust (*souvenirs de son récent séjour à Paris*). *Représenté pour la première fois, le* 19 *mars* 1859 *au Théâtre Lyrique, l'opéra de Gounod avait été repris à l'Opéra, le* 4 *mars* 1869.)

VIII

Mon cher Malassis,

Où êtes-vous? Que devenez-vous? Ne voulez-vous pas venir passer un jour ou deux à Thozée avant la chasse? écrivez-moi vite tout cela? Moi, je me lève de mon lit de douleur; Dieu voulant une bonne fois confondre mes calomniateurs et, pour faire constater d'une façon probante mon extrême jeunesse « qui est l'excuse de mes fautes », m'a envoyé la rougeole. Seulement, cela m'a coûté gros; à un certain âge, la rougeole est, comme la petite vérole, une chose fort grave qui amène une foule de complications; mon médecin craignait surtout une fièvre cérébrale, le fait est que, pendant trois jours, j'ai souffert comme un enragé. Enfin me voilà à peu près sur pied et je désirerais fort vous voir et vous serrer la main.

A vous,

FÉLY ROPS.

(Une page au crayon, papier Bath, 204×133 mm.)

IX

Anvers. — 21 Janv. 1870.

Mon cher Malassis,

Je n'arriverai que Samedi soir — mais Samedi sans faute — à Bruxelles. Il me faut bien tout ce temps-là pour entraîner ces percherons et leur faire prendre l'amble et le mouvement aquafortiste.

Ils continuent à pleurer Leys, — lequel pleurait Breughel, lequel ne pleurait personne. La presse n'est pas à vendre — on la déposera à la bibliothèque de Bourgogne avec la palette de Rubens. Siret — Adolphe — rédacteur du Journal des Beaux-Arts, m'a fait des confidences : on me trouve un peu « léger » pour prendre la responsabilité d'une œuvre comme l'« Œuvre des Aquafortistes ». —

Que sera-ce, Grands Dieux! Dieux Immortels! lorsqu'ils apprendront que nous avons fait d'aimables plaisanteries sous le nom de « Henry de Vierves »! L'Académie de Belgique en sera tellement troublée, que De Coster en profitera pour entrer dans son sein.

Que les destins s'accomplissent!

Je vais de ce pas léger rendre visite à Swerts! Mais qu'est-ce que Swerts sans Guffens, et Guffens sans Swerts!!

J'ai trouvé le protococus viridis sur la bottine de Van Dyck.

A Dimanche matin et à vous.

FÉLY.

(*Deux pages, écrites seulement au recto, papier vergé,* 210×153 *mm.*)

Le peintre Jean-Auguste-Henri Leys, né à Anvers en 1815, y était mort en 1869. Adolphe Siret (1818-1888), auteur du *Dictionnaire historique des peintres de toutes les écoles.* Sur l'« Œuvre des Aquafortistes », devenue la « Société internationale des Aquafortistes », à laquelle Félicien Rops prodigua son dévouement et son enthousiasme demeuré juvénile, se reporter au beau livre de Camille Lemonnier, pp. 83-84, 94-95 et suivantes.

Le peintre Godefroid Guffens était l'aîné de Rops et lui survécut : né en 1823 à Hasselt, il mourut seulement en 1901 à Schaerbeek-Bruxelles.

X

Mon cher Editeur, je vous expédie un nouveau dessin, vous en recevrez encore un autre Dimanche. — A propos de Dimanche, j'ai l'ennui de vous annoncer que pour cause d'épidémie nous restons encore une semaine à Thozée, — je commence à en avoir trop de l'automne, la chute des fruits me préoccupe toujours plus que la chute des feuilles, et, dans « chaque feuille qui tombe, je ne vois pas un présage de mort ».

Pour moi, chaque fruit qui tombe
Est un obstacle à ma mort :

Sans remord
Je laisse bâiller ma tombe
En croquant le fruit qui tombe...

CHARLES BAUDELAIRE.
Pommes du Mal.

A propos : La Fistulière a fait dans l'*Union des Arts* de Cadart un article superbe: il dit que la gloire, « c'est la fleur étincelante et pure au sommet de la montagne, guidant par son éclat le voyageur qui gravit avec peine les sentiers arides, — mais hélas! combien peu l'atteignent! La route si rude, hérissée d'obstacles toujours renaissants est bordée de riantes prairies entrecoupées çà et là de bosquets d'orangers (!) et de lauriers-roses que rafraîchissent des ruisseaux limpides ». — C'est bien — la France de Mr de Fénelon n'est pas encore morte! — Qu'avez-vous fait boire à « cet aimable Aristarque » ? Moi qui croyais que la gloire était un météore » ou que

La gloire, c'est une couronne
Faite de roses et de lauriers.

Ce sont mes dessins qui auront ému cet homme établi et élevé dans de « saines doctrines » — Fatale Beauté!

A vous.

J'irai peut-être Lundi à Bruxelles.

(*Deux pages au crayon, écrites seulement au recto, papier uni* 212×135 mm.)

La Fistulière : Albert de la Fizelière, « brave garçon, dévoué, mais n'ayant « jamais eu, n'importe où, aucune note d'aucune sorte », déclare Poulet-Malassis dans une de ses lettres à Philippe Burty. Sans doute, mais par ses recherches dans les bibliothèques de Paris, la Fizelière avait rendu à Malassis, réfugié à Bruxelles, plus d'un service.

XI

C'est vrai, mon cher Editeur, que j'ai eu grand tort

de ne pas avoir été vous serrer la main en passant par Bruxelles, j'ai le courage des gens qui ont tort et qui l'avouent, aussi le fais-je avec la rougeur des jeunes filles qui écrivent en cachette à minuit à leur petit cousin; que voulez-vous? Blankenberghe m'attendait, — j'allais à la montagne comme Mahomet, une montagne qui n'accouche de rien, rara avis — dirait mon respectable professeur de rhétorique Pierre Bergeron, — lequel vient de mourir, probablement des suites d'un vers superbe que j'avais intercalé d'une façon aimable dans ma composition de : La Mort de Gilbert en 1852! — Gilbert disait:

Je meurs d'une fièvre excessivement muqueuse!

Ajoutez à cela que, la veille, j'avais écrit en composition latine : « *nudare crinibus* » pour *raser*, cela suffit pour mettre à mal un lauréat de la Sorbonne. Enfin je n'ai jamais pu réussir l'imitation libre du style de Tite-Live. C'est probablement pourquoi, mon cher Monsieur Malassis, vous recevrez demain un dessin de votre tout dévoué

FÉLY.

Je me suis trouvé à Blankenberghe avec les demoiselles Yates. — J'aime la perfide Albion — hurra for ever! — All Neyt! j'étais fier d'être gentleman « rower », — d'avoir une ceinture de Wegton! pas de sûreté!

Dites donc, nous allons le 28 aux régates d'Anvers, êtes-vous des nôtres? — nous irons ribaulder en les ruelles de la bonne ville de Pieter Rubens.

(*Deux pages au crayon, sur papier vergé, initiales F R au timbre sec, dans le coin gauche,* 208×134 mm.)

XII

Mon cher Malassis,

Depuis que je suis revenu de Paris je dois vous écrire,

mais je croyais que Gouzien vous avait porté de mes nouvelles ainsi que je l'en avait (*sic*) prié, et comme je devais retourner à Paris de jour en jour, je comptais aller moi-même compléter le Gouzien. — Je viens d'apprendre qu'il est à Brest et qu'il n'a pu passer chez vous avant de partir. L'état de siège continuant à florir en la bonne ville de Paris, force nous a été de remettre notre publication à des temps meilleurs, nous paraîtrons du 1er au 15 déc (embre) pour la rentrée. Gouzien, qui va revenir à Paris, ira du reste à Paris y réclamer de vous des conseils et votre concours dont nous aurons le plus grand besoin.

En attendant et pour me faire un peu de réclame afin que je ne sois pas tout à fait un inconnu pour les Parisiens, je travaille à mon *album de guerre*, douze grandes lithographies, les pierres sont arrivées de Paris et je bûche sérieusement et fortement, fortiter et severiter. — Le croirait-on? l'étude de l'eau-forte m'a donné de grandes facilités pour la lithographie. Je n'avais plus dessiné sur pierre depuis l'*Enterrement au pays wallon*, et je crois que ce que je fais maintenant sera très curieux et d'un esprit fort étrange, à cause de l'acuité à laquelle l'eau-forte m'a habitué et que je n'obtiens qu'après une lutte contre la mollesse de la pierre, — ce qui produit un résultat étrange.

Ah! le titre : Vous vous rappelez que nous en avions parlé de ce titre.

La Hideuse Guerre

cela n'irait-il pas? cela rappelle un peu les titres de Goya et de Callot, c'est ce qu'il faudrait, car le titre ne peut être trop violent, car ces lithographies sont très brutales et d'une intensité de caractère à épouvanter les Parisiens et les Pharisiens. — Tout cela est fait d'après mes croquis sur nature.

J'espère que vous êtes en bonne santé, mon cher ami. — Vous devez être déjà tout renationalisé et reparisianisé. Quant à Fanny, j'ai remarqué, avant son départ, que l'annexion la faisait diablement engraisser; faites-lui bien mes amitiés, je vous prie.

J'ai été à Bruxelles il y a trois jours, j'ai grimpé gaiement la chaussée d'Ixelles, et j'ai été avec étourderie et amitié me casser le nez au 37 de la rue de Mercelis. Je n'aimais pas beaucoup Bruxelles, mais vous concevez que votre départ va me faire un rude vide. — Où diable voulez-vous que j'aille parler maintenant de toutes les choses que nous aimons et que les Bruxellois n'aiment pas? Vous étiez de ceux que je ne voyais pas souvent pour avoir plus de plaisir à les revoir, — il en est ainsi de toutes les choses excellentes.

Ma femme se porte bien et vous fait des compliments, Paul vous embrasse avec grande affection, il était avec moi quand nous avons été pour vous faire visite rue d'Agoût et a été aussi consterné que moi de ne pas vous voir. Je veux toujours en faire un laboureur qui pourrait lire Horace et même Glatigny, tout en herborisant dans les sillons. — A propos de Glatigny, comment se porte ce pauvre garçon? Je n'ai pu le voir à mon dernier voyage, Gouzien ne sait pas marcher et m'a empêché deux ou trois fois d'aller jusque chez lui.

Je tiens à votre disposition une eau-forte faite pour Bordin, en échange de quelques « services maritimes ». C'est fort mauvais, d'ailleurs, mais c'est pour la collection.

Je vous en envoie une épreuve d'état — unique et tirée au brunissoir. Ah, c'est *bien mauvais!* Je vous serre bien la main.

A bientôt.

FÉLY.

Mes amitiés à nos amis. Que devient Burty?

(*Quatre pages papier anglais,* 127×98 *mm.*)

M. Léon Daudet, après Emile Bergerat, a consacré quelques pages

charmantes de son *Entre deux guerres* à l'inspecteur des Beaux-Arts Armand Gouzien, enlevé par une pneumonie à Guernesey, où il était l'hôte de Georges Hugo. Comme Félicien Rops, dilettante et musicien passionné, Armand Gouzien était plein de projets, et comme Rops également, ne les réalisait pas. *La Hideuse Guerre* ne fut jamais ni écrite, ni lithographiée. Pourtant, les croquis pris sur nature par l'artiste existaient, et l'idée de cette publication l'avait toujours hanté. Le surlendemain de Sedan, il déclarait à Camille Lemonnier, venu lui aussi visiter le *Charnier :*

— Quel livre on ferait là-dessus! Oui, toute cette plaine qui grouille de cervelle humaine, les morts à fleur de gazon et qui vont faire de l'engrais pour le blé de demain, la puanteur presque voluptueuse du vaste pourrissoir, jusqu'à donner l'idée de la terre en amour... Et illustrer ça, comme une vaste fresque de cimetière, avec les rictus funèbres et cocasses des macchabées... Voyez-vous, c'est l'effet de notre vieille sensiblerie de ne pas nous laisser voir ce qu'il y a de comique dans la mort, un comique froid, pincé, terrible. Tenez : j'en ai vu là-bas trois à la lisière d'un bois, tombés le nez en l'air, avec le trou noir des narines dans leur pâleur verte de pierrots faisandés et qui, tout disloqués, leurs jambes sous eux, la paume des mains retournée, ressemblaient à des clowns macabres bouffonnant dans une farce de cirque. Et tout de même, mes enfants, en vous le racontant, j'en ai la chair de poule... Ah, oui, faire un livre avec toute cette fantocherie prise sur le vif, au naturel!

Félicien Rops avait sans doute encore dans les yeux la vision du champ de bataille de Sedan lorsque, le 16 avril 1889, au cours du dîner offert par les amis du « Grenier » à l'auteur de *Germinie Lacerteux*, il entretenait tout à la fois Edmond de Goncourt, son voisin, du dramatique de la campagne de 1870 et de sa folie amoureuse pour les rosiers de son jardin de Corbeil :

En un croquis parlé de peintre, il me silhouette un de Moltke, faisant la campagne de France en pantoufles. Puis il m'introduit, au crépuscule, dans une chaumière où, au moment de prendre une pomme de terre dans un pot de fonte sur le feu, il est soudain arrêté par la vue d'une femme couchée à terre sur la figure, et les cheveux répandus ainsi qu'une queue de cheval dans une mare de sang, et comme il sort dans la cour, il se trouve en face d'un homme appuyé debout sur une herse, en train de mourir avec un restant de

vie dans les yeux, épouvantant. Un spectacle qui l'a rempli d'une terreur nerveuse comme il n'en a jamais éprouvé, et au milieu de laquelle il s'est trouvé dans l'obligation d'appeler un camarade, pour prendre la femme et la transporter dans la voiture d'ambulance.

Félicien Rops avait épousé la fille du vice-président du Tribunal de Namur, M. Théodore Polet, décédé à Namur le 17 avril 1866 à l'âge de soixante-cinq ans. Grand latiniste et grand chasseur de bécasse, Théodore Polet avait, sous le pseudonyme de Sylvain, publié un livre devenu introuvable en raison des croquis de Félicien Rops qui l'illustrent : ***Suarsuksiorpok ou le*** *Chasseur à la bécasse* (Bruxelles, Ernest Parent, 1862, in-12). Du mariage de Fély et de Mlle Polet était né un premier enfant, mort en bas âge (voir la lettre de Burty à Poulet-Malassis du 5 septembre 1865), on comprend donc les inquiétudes que donnèrent à ses parents la mauvaise toux de Paul Rops enfant.

Glatigny mourut à Sèvres en son domicile, 11, rue de Bellevue, où sa jeune femme, Emma Dennie, l'avait ramené, le 16 avril 1873. Il avait trente-quatre ans. Sa veuve lui survécut neuf mois à peine et s'éteignit à son tour, le 26 février 1874.

XIII

Thozée, 3 nov. 71.

Il y a bientôt un grand mois que je dois répondre à votre bonne lettre, mon cher ami, — j'espère que vous me pardonnerez ce long retard lorsque vous saurez que le nommé Guignon s'accroche de nouveau à mes chausses et que je ne sais ma foi trop quand il lui plaira de les lâcher: Paul tousse de nouveau, depuis un mois et demi, de cette toux fantastique et incompréhensible qui fait le désespoir des médecins et encore plus le nôtre. Je ne fais que trotter de Bruxelles à Uccle, d'Uccle à Namur, de Namur à Fleurgat, de Fleurgat à Thozée. Je vais partout pour essayer de toutes les zones et pour le faire changer d'air. Dès qu'il arrive dans une nouvelle localité, il ne tousse plus pendant deux ou trois jours, mais la toux recommence bientôt et il faut déloger. Ici, à Thozée,

il tousse positivement beaucoup moins que partout ailleurs, c'est pour cette raison que nous nous étions décidés, au commencement de l'année, à passer tout l'été ici. Nous étions à peine rentrés à Bruxelles de huit jours que la toux reprenait avec plus de violence que jamais.

Nous ne savons plus que faire, nous en sommes à l'oméopathie (*sic*) et, après, ma femme est décidée à partir pour le Midi, malgré l'avis de la Faculté qui prétend que Paul peut tousser aussi bien à Nice qu'à Bruxelles. — Crocy prétend que cette toux nerveuse finira avec la puberté, mais en attendant, c'est une affection bien pénible et bien démoralisante pour nous.

Vous concevez que mes pauvres pierres sont restées en plan au milieu de cette averse de tuiles. — Je retourne demain à Bruxelles et ma femme va me remplacer comme garde-malade. Il faut que je mène cela à bonne fin, puisque j'ai commencé, je veux finir. Il est probable que vers le 15 courant j'irai vous serrer la main et causer de tous ceux et de toutes les choses que nous aimons.

A bientôt, mon cher Malassis. Paul vous fait bien ses amitiés, ma femme aussi.

Dites bien des choses de ma part à Fanny et à nos amis, et à bientôt, j'espère.

Je vous serre la main bien affectueusement.

FÉLY ROPS.

Mon oncle de Faveaux, par-dessus le marché, me prie de le rappeler à votre souvenir. Il fait du cidre à la mode de Caen, maintenant, et espère que vous viendrez le goûter l'été prochain. Il porte toujours d'une façon aussi verdoyante ses 94 ans et continue à pincer le derrière des jeunes rosières qui passent à portée, comme au bon temps.

Soyons bien sage (*sic*), mon cher Malassis, pour pouvoir toujours en faire autant.

J'ai été très heureux d'apprendre que vous (vous) en étiez matériellement très bien tiré là-bas — chose dont

je n'ai du reste jamais douté un seul instant. — Avec la santé qui vous est revenue, vous êtes en plein flot et vous n'avez plus rien à demander aux Dieux de Banville. Dammartin se marie bientôt, il épouse une Liégeoise assez douce et assez gentille pour fixer ce volatile étrange. Pour l'instant, il ne retourne pas à Paris, il est à la Chronique de Victor Hallaux et y déverse des propos qui épouvantent les rues du bas de la ville et ébranlent le haut commerce.

A vous. F.

(*Trois pages papier anglais,* 205×125 *mm.*)

Léon Dammartin (en littérature Jean d'Ardenne) avait accompagné Rops, en 1870, en son pèlerinage au champ de bataille de Sedan. Après avoir, à Paris, collaboré au *Gaulois,* Léon Dammartin retourna dans son pays et, devenu un des doyens de la presse belge, y prit courageusement, en 1900, la défense de l'éditeur Henry Kistemaeckers, coupable d'avoir mis en vente deux compositions de Rops, des plus connues et aussi des plus anodines : « La Foire aux amours » et « Le Maillot ».

C'est alors que le Parquet de Bruges chargea télégraphiquement un commissaire de police « de vérifier l'identité et de s'enquérir du domicile actuel d'un nommé Rops, auteur du dessin incriminé: *La Foire aux amours...* ».

Il y avait près de vingt ans que le « nommé Rops » avait quitté la Belgique et dix-huit mois qu'il était mort.

Chef de file de Jean d'Ardenne à la *Chronique,* compatriote et contemporain de Rops, Victor Hallaux avait fondé le *Crocodile* et l'*Uylenspiegel* (7 février 1856), où l'artiste, cherchant encore sa voie, avait fait ses premières armes.

XIV

(20 août 72.)

Reçu les 320 francs et grand merci.

Mon cher Malassis,

J'étais si embêté de ne pas vous avoir écrit plus tôt que je ne savais plus m'y mettre. C'est toujours comme cela, mais: « Le temps n'ajoute rien à l'injustice, que la

durée », dit Lamennais, et je supprime la durée. Je suis ici occupé à peindre comme un Dubois ou un Aston quelconque. Il paraîtrait que je suis un peintre de grand avenir, comme disent les académiciens en parlant des prix de Rome; moi, je ne sais pas, mais cela me réjouit énormément de colorier mes dessins. — A propos: c'est le dernier Dimanche de septembre qu'a lieu cette fameuse fête de Saint-Feuillen-de-Fosses dont je vous ai parlé, et où l'on admire toute l'entre Sambre et Meuse en armes. Nous comptons sur vous — il y a sept ans que cela n'a eu lieu, et les capitaines s'exercent déjà à marcher avec des sous-pieds. — Si vous ne pouviez venir, ce qui serait bien regrettable, venez quand vous voudrez. — Je suis ici dans un café borgne de Gand, près de la gare, et je vous écris poussé par (le) remords en attendant le train qui va me conduire dans l'île de Schorenem, à seule fin de fixer sur la toile quelques belles taches de couleur. Ecrivez-moi poste restante à Blankenberghe où je repasserai dans cinq ou six jours et dites-moi, mon cher ami, quand cela vous sera le plus agréable de venir à Thozée.

Ma femme se porte assez bien, Paul très bien et tous trois nous vous aimons toujours comme de vrais amis, à travers tous ces kilomètres du diable qui nous séparent.

J'embrasse Fanny et vous par-dessus le marché.

Bien à vous. FÉLICIEN ROPS.

Et nos amis?

Et cet hiver: à Paris où nous allons faire des choses superbes pour l'esbattement des Pantagruélistes et non aultres.

(*Deux pages, écrites au recto seulement, papier uni,* 211×136 *mm.*)

XV

Mon cher Malassis,

Je sors de chez cet animal de banquier qui se refuse

complètement à escompter le billet que je me vois forcé de vous retourner, — à mon grand regret. Mon crédit est dépassé de beaucoup et je ne trouverais pas cent francs chez un autre; — vous connaissez du reste comme moi la défiance des banquiers belges qui n'a d'égale que leur rapacité.

Je sais bien, mon cher ami, que vous ne douterez pas de ma parole ni de mon désir de vous rendre service, mais pour vous prouver que ce n'est pas faute de démarches, mais parce que ce billet à escompter est arrivé dans de mauvaises circonstances, qu'il m'a été de toute impossibilité de le faire passer, je vous envoie les deux malheureux billets que j'ai dû payer le 1er juillet et qui ont été la cause de cet échec.

Si vous voyez un autre moyen de m'utiliser en cette circonstance, je suis tout à vous. — J'ai bien regretté de ne pas vous avoir vu à Paris, je ne vous avais pas écrit, parce que je n'étais pas certain, à une semaine près, de la date de mon départ. — Je travaille — « effectivement » — aux dessins de Goncourt. Dans une huitaine de jours, je vous adresserai même ces dessins, pour le(s) faire transporter sur cuivre par le procédé Durand. — Je compte graver ces trois cuivres en faisant usage de ce procédé afin de bien m'en rendre compte.

J'ai été bien ennuyé depuis trois mois que je ne vous ai vu, mon cher Malassis; — mon fils, en rentrant en classe, a été repris, au bout de quelques jours de travail, de maux de tête et d'insomnies tellement violents, que nous avons dû le retirer du collège et lui faire reprendre des leçons particulières. On craignait une méningite. Inutile de vous dire quels ennuis et quelles inquiétudes cette reprise de la maladie sous une forme nouvelle nous a donnés, — heureusement cela n'a duré qu'une quinzaine de jours, et dès que le travail a été moins considérable la santé est revenue et le mauvais pas était franchi. N'importe, c'était une rude fondrière à passer.

J'ai loué pour le mois d'octobre un petit appartement à Paris pour y séjourner tous les mois du 1er au 15. — Du 15 au 30, je travaillerai ici. — La *Vie moderne* — toujours! — est décidément fondée et payée! La gestation a été longue, espérons que l'enfant sera viable et que les pères ne s'en porteront que mieux. — Le mariage de Gouzien a été dans cette parturition difficile le dernier coup de forceps. Car, vous le savez déjà probablement: notre ami Gouzien se marie (les nymphes au tombeau d'Adonis!). Il épouse, ma foi, une charmante et grassouillette créole: Mlle Regnier. Le père vend je ne sais plus quoi à Paris et à Porto-Rico. C'est la famille des Hugo, Mme Charles et François, qui ont fait le coup, — ou du moins qui y ont mis la main, et ils tiendront le bougeoir jusqu'à la consommation des choses! — Une bonne aventure pour Gouzien qui était absolument trop aimé par les exécutantes d'Offenbach, malgré la discrétion et la tiédeur qu'il apportait dans la réciproque. — Cela lui mettra de l'eau froide dans son eau tiède et la glace s'en suivra, — c'est la vraie température d'un monsieur qui veut être directeur d'un bon journal.

Que pensez-vous de « Paris à l'eau-forte » de Richard Lesclide? — Cela fait-il quelque argent? Le petit Régamey ne manque pas d'une certaine habileté, sans pourtant troubler Romyn de Hooghe dans sa tombe. — Et le Salon? — Nous causerons de tout cela à coudes reposés bientôt, car nous nous verrons sans tarder, j'espère aller au mois d'août à Paris.

Ici, pas grand'chose, — la maison s'achève, comme toutes choses que l'on presse, très lentement. Liesse Henri, poète français, publie un volume de poésies châtaines sous ce titre:

Fariboles et Bagatelles
avec 40 amourettes de
Félicien Rops.

Ces quarante amourettes sont quarante petits amours gilliotypés (*sic*) en manière d'en-tête à chaque sonnet. Il procède par voie de souscription et je crois que, quand il en aura réuni un tas respectable, il a l'idée ambitieuse de présenter la chose à un éditeur parisien.

Hallaux chroniquifie toujours, Léonie Naza est enceinte du Saint-Esprit, Fréderickx de l'Indépendance jette le trouble au sein des familles comme feu Adonis; — Dubois s'est marié avec une dame qui le condamne à la cravate riche et à la frisure quotidienne. Il est encore loin de Brummel mais il se rapproche de Barbey; et « cependant », comme dit Toppfer, Leclercq continue à sauver la société, qui rechigne.

Ne viendrez-vous pas du tout, du tout, quelques jours en Belgique? Il y a longtemps que vous nous promettez de revenir à Thozée et les saules de l'étang se joignent à nous pour vous montrer combien ils ont grandi et quel plaisir vous leur feriez en venant comme autrefois pêcher à leur ombre. — Rien des chevaliers, malheureusement, pour nos fritures. — Il y a ici une exposition hollandaise de chefs-d'œuvre. Franz Hals en est le roi, c'est très beau.

A bientôt, mon cher Malassis. Mes bonnes amitiés à Fanny. — J'espère que vous avez trouvé toute votre famille en bonne santé. Rappelez-nous au bon souvenir de madame votre mère et de M. et Mme de Broise. Ma femme et Paul vous envoient leurs compliments affectueux.

Je vous serre bien la main.

FÉLY ROPS.

Rond-Point, avenue Louise — 3 juillet 73.

(*Quatre pages, papier vergé, cadre deuil,* 210×129 *mm.*)

Dès le 5 décembre 1866, il est question de Rops dans le *Journal des Goncourt.* Il vient, ce jour-là, faire visite aux deux frères. Il s'agit de l'illustration de *la Lorette,* de Jules de Goncourt, annoncée en effet dans la seconde édition de *Manette Salomon* comme devant contenir « quatorze illustrations par Félicien Rops ». Elles

demeurèrent à l'état de projet; par contre, avec sa « parole vive, ardente, précipitée, où l'accent flamand (wallon, plutôt) a mis un *ra* vibrant », leur visiteur les étonna et les séduisit.

Il est encore sous l'impression, décrite dans sa première lettre à Poulet-Malassis, que lui produisirent les habituées du Casino Cadet.

Il nous parle de cet ahurissement que produisit sur lui, sortant de son pays, le harnachement, le travestissement, l'habillement presque fantastique de la Parisienne, qui lui apparut comme une femme d'une autre planète. Il nous parle longuement du moderne qu'il veut faire d'après nature, du caractère sinistre qu'il y trouve, de l'aspect presque macabre qu'il a rencontré chez une cocotte, du nom de Clara Blume, à un lever de jour, à la suite d'une nuit de pelotage et de jeu: — un tableau qu'il veut peindre, et pour lequel il a fait quatre-vingts études d'après des filles.

Le 6 mars 1868, après leur avoir envoyé « le dessin d'une fille du plus artistique style macabre », l'artiste vient à nouveau voir les deux frères et leur « parle spirituellement de l'aveuglement des peintres à ce qui est devant leurs yeux, qui ne voient absolument que les choses qu'on les a habitués à voir : une opposition de couleur par exemple, mais rien du *moral de la chair moderne.*

Et Rops est vraiment éloquent, en peignant la cruauté d'aspect de la femme contemporaine, son regard d'acier, et son mauvais vouloir contre l'homme, non caché, non dissimulé, mais montré ostensiblement sur toute sa personne.

Nouvelle visite le dimanche 6 juin 1873 à Edmond de Goncourt, qu'il entraîne chez François Hugo. Cette fois — ce que tait le *Journal,* — mais que révèlent trois lettres d'Edmond de Goncourt, publiées dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1905, — il s'agissait de l'illustration de l'édition préparée par Dentu de *L'Amour au XVIIIe siècle.*

Si « effectivement » que Fély ait écrit avoir travaillé à ces dessins, ceux-ci restèrent sans doute à l'état de très vagues esquisses, car après deux lettres écrites dans le courant de l'été et demeurées sans réponse, Edmond de Goncourt se décida à lui demander, le 1er novembre, s'il se sentait la volonté de faire les illustrations demandées « et dans ce mois-ci ». Un projet de traité suivit et

l'affaire n'aboutit pas. Finalement, E. Boilvin grava le frontispice, l'en-tête et le cul-de-lampe destinés à Rops.

Non découragé par ces insuccès, Edmond de Goncourt demanda, d'accord avec l'éditeur Quantin, six eaux-fortes à Félicien Rops, pour une nouvelle édition de *Germinie Lacerteux*. Rops admirait la sincérité, l'honnêteté, la droiture de l'œuvre des Goncourt, mais était trop fantaisiste et aimait trop à suivre l'inspiration du moment pour ne pas renâcler devant un travail commandé. Le projet en resta là.

Il ne s'agissait encore que d'un pied-à-terre où descendre, quand l'artiste venait à Paris, quelque chose comme le tourne-bride de sous-lieutenant de Barbey d'Aurevilly. Plus tard, vint l'installation définitive lui faisant successivement fixer ses pénates 76, rue de Richelieu, rue de Grammont, place Boïeldieu, Marché des Blancs-Manteaux, puis à Corbeil et dans la belle propriété de la Demi-Lune, près Essones, où il est mort, le 23 août 1898, y laissant un souvenir impérissable.

Pour la fondation de la *Vie Moderne* et la venue de Rops, amené par Armand Gouzien dans le cabinet d'Emile Bergerat, se reporter aux *Souvenirs d'un enfant de Paris*, tome II, pp. 228-233.

Il ne semble pas que *Fariboles et Bagatelles* aient réuni le nombre de souscriptions nécessaire pour voir le jour; par contre, Rops composa un frontispice pour son roman de *La Dame en noir*.

XVI

Mon cher Malassis,

Du 25 au 27 décembre, sans aucune faute, je serai installé à Paris et nous signerons notre contrat à partir du *1er janvier 1875*. Je suis resté pour lancer (enfin!) la machine des aqua-fortistes. Je vous envoie quelques épreuves et je vous porte pour votre collection une série d'états des planches que j'ai faites.

J'ai plusieurs choses à vous demander.

D'abord *aucun retard* n'aura plus lieu, tout cela est la faute de cet animal d'expéditeur à qui je ne parviens pas à faire comprendre qu'à Paris ce n'est pas comme en Belgique où on reste huit jours avant de vous signifier un protêt!

Je vous prie d'abord de vouloir bien m'accepter ces

deux billets, vous trouverez ci-joint le petit papier par lequel je vous décharge en cas d'accident; ensuite je vous prie de vouloir bien trouver une marque et une devise pour notre imprimeur, M. Callewaert, qui est un très aimable homme et qui n'ose pas vous faire directement cette demande. Il voudrait quelque chose dans le genre du *Fac et spera* de Lemerre ou de votre ancien *Concordiæ fructus.* — Je ferais les croquis et cela le comblerait de joie.

Il faudrait quelque chose glorifiant le travail, par ex(emple): un semeur avec la devise:

Avec le temps, la moisson viendra

ou

Le temps et la patience amèneront la moisson,

en latin.

Un laboureur:

Chaque sillon sera fécondé

ou

Le sillon sera fécondé.

Enfin, mon cher Malassis, vous connaissez mieux cela que moi. Les trois demoiselles Callewaert, qui sont de grosses commères flamandes, mais qui ont l'amour de leur métier, vous adressent leurs remerciements d'avance et me prient également de vous soumettre leurs épreuves. Si vous y voyez quelque chose à reprendre, dites-le moi, cela sera changé.

Notre papier est beau, n'est-ce pas?

Donc, mon cher Malassis, à bientôt. — Paul et ma femme se rappellent à votre bon souvenir, tout ce petit monde tranquille se porte bien et l'on espère vous voir enfin cet été à Bruxelles.

Je prends avec moi tout mon outillage d'eau-forte et j'espère mener à bonne fin les belles choses que nous allons entreprendre de concert.

Bonnes amitiés à Fanny.

Je vous serre la main de vieille amitié.

FÉLY ROPS.

Rue Lefrancq, 68.
Schaerbeeck, *Bruxelles*.

Réexpédiez le plus possible, je vous prie. J'attends après ces effets.

(*Trois pages et croquis de deux marques à la plume, papier vergé,* 210×136 *mm.*)

Le soussigné déclare que M. A. Poulet-Malassis a accepté par complaisance deux effets à écheoir (*sic*) en mars 1875 et se montant à la somme de 1.892 francs.

FÉLICIEN ROPS.

Bruxelles, le 10 décembre 1874.

(*Une page, même papier.*)

Le texte de la lettre contient deux croquis de Félicien Rops, qui ne sont pas sans rappeler la marque d'Alphonse Lemerre, qui fut, à l'époque, fort imitée. D'ailleurs, comme l'a très justement remarqué Octave Uzanne, ex-libris ou marques d'éditeurs, « Rops avait le génie de ces menues compositions, qui réclament tant d'esprit de synthèse, tant de proportion et de bon goût » (*Mercure de France*, 16 juin 1911). Kistemaeckers devait à Rops les trois marques et leurs devises par quoi se distinguèrent ses éditions : In naturalibus veritas; Péché caché est pardonné et le Diable appuyé contre un livre.

Quant aux belles choses que de concert allaient entreprendre Rops et Poulet-Malassis, elles aussi restèrent à l'état de projets. Par contre, leur amitié semblait se resserrer. A Monte-Carlo, où il avait accepté l'hospitalité de Mme Camille Blanc, Félicien Rops s'inquiétait de la santé de son ami et, en herborisant, songeait à lui.

XVII

Mon cher Malassis,

Je suis inquiet de ne pas recevoir de vos nouvelles parce que Gouzien m'a écrit qu'il vous avait trouvé au lit.

J'ai eu bien des ennuis ici, ma presse égarée avec mes bagages « à la petite vitesse ». J'intente une action à la compagnie; mes couleurs, panneaux, etc., tout mon matériel est perdu ou introuvable. Maintenant me voilà au travail et pleinement.

Il fait bon maintenant ici. On ne se plaint — je parle des habitants — que du manque de pluie. Sur les montagnes commencent à fleurir les muscaris et de fort jolies anémones roses et violettes dont j'ignore le nom et dont je vous envoie les fleurs. Sous les oliviers, l'ail blanc et des tussilages jaunes à feuilles marbrées de noir; sur les rochers, au bord de la Méditerranée, on trouve une plante ressemblant à un petit myrthe (*sic*) à feuilles persistantes, le *globularia alypum* qui donne ses dernières fleurs d'automne. Sa floraison commence en novembre et se prolonge un mois. — La plante est jolie et a presque toujours comme compagnes la coronille glauque que mon père cultivait en serre à Namur et un petit Thymus rose fort élégant. — Sur le bord des torrents, les arums arrivent maintenant à des dimensions remarquables avec les grandes pervenches. Vous voyez que pour les « pays du soleil » cela n'est pas encore très éblouissant. — En revanche, les jardins sont remarquables et pleins de roses.

J'espère avoir bientôt de vos nouvelles, et de vos bonnes nouvelles, nous irons botaniquer à Orry au printemps ensemble, remettez-vous vite sur pied. Mes bonnes amitiés à Fanny et bien à vous.

FÉLY ROPS.

Mes compliments à M. Christophe, je vous prie, quand vous le verrez, et excusez-moi auprès de lui de ma visite promise et non faite.

(*Deux pages*, 204×136, *sur papier vergé, plié en deux de la* « *Société internationale des Aquafortistes* ». Fleur jointe.)

Poulet-Malassis était resté lié avec le sculpteur Ernest Chris-

tophe (1827-1892), à qui sont dédiées deux pièces des *Fleurs du Mal,* « Le Masque » et « Danse macabre ». Quand il pouvait s'échapper de Paris, l'ancien éditeur allait volontiers passer quelques jours chez l'artiste, dans sa propriété de la Cigogne, près de Loches.

XVIII

Mon cher Malassis,

Donnez-moi de vos nouvelles, je vous prie, comment vous portez-vous et quel temps fait-il à Paris? Je vous écris du coin du feu et par un joli mistral (on dit « mistrao », ici), qui me fait regretter le climat de la rue du Bac. Je travaille, je suis bien installé et il va falloir « tomber cette canaille de Musset », comme l'intitulait Silvestre. J'ai herborisé un peu sur le mont Agel qui domine Monte-Carlo, rien de nouveau, la saison n'est pas avancée, il n'y a pas encore de fleurs, hormis une petite sauge violette qui croît dans toutes les fentes de rochers, le bel arum italicum, partout où il fait un peu plus frais et, surtout, sous les oliviers (du reste, notre arum maculatum doit fleurir à peu près en même temps que lui, dans nos bois), et un petit réséda, très odorant et fort joli, qui doit être le réséda vrai, que l'on cultive dans les jardins aux environs de Paris. — Dans les jardins, abondance de fleurs, presque toutes les plantes de serre froide à l'air libre. Il a gelé en janvier et un très beau lycas, un palmier d'Australie, je crois, n'a pas résisté. Mon opinion sur Monaco et sur les côtes liguriennes n'a pas varié. C'est du faux Orient. On gèle à l'ombre et l'on a quelquefois trop chaud au soleil. — C'est une température extrêmement variable et lorsque le mistral souffle, on ne sait où se fourrer, on gèle dans les maisons. Il ne fait franchement bon ici qu'au mois de mars. Cela n'empêche pas d'avoir des journées merveilleuses, mais à l'ombre il y a toujours un fond de froid. Banville a célébré la mer de Nice, et il a eu raison, mais évidemment la chaleur de l'inspiration avait élevé la température. J'ai ici

son livre; quand j'ai froid, j'ouvre et je commence: « C'est ici que je vois distinctement flotter les robes bleues des Sirènes, etc., etc., etc. » Au bout de dix lignes, je n'ai plus besoin de me souffler dans les doigts. Il n'y a que cela de véritablement chaud ici, je vous l'assure.

A propos de Banville, Gouzien me dit qu'il a écrit quelques lignes charmantes à mon endroit, relativement à la publication des aqua-fortistes de Cadart; j'en suis fort touché et charmé, d'autant plus que j'ai à son égard une foule de reproches graves à me faire. Envoyez-moi s'il voûs plait son adresse, afin que je lui envoie quelques mots de remerciement.

J'espère que le printemps qui s'avance va voús apporter meilleure santé et que l'été complétera la cure. J'attends de vos bonnes nouvelles.

A bientôt, mon cher ami.

Je vous serre bien la main et j'envoie mes bonnes amitiés à Fanny.

FÉLICIEN ROPS.

chez Mme Camille Blanc,
Villa Bella,
Monte-Carlo,
Monaco.

Le 5 février 1876.

(Croquis à la plume en marge de la première page.)
(Post-scriptum sur le second verso):

Si vous avez une idée à propos du Frontispice Musset — envoyez s. v. p.

(Deux pages, écrites au recto, papier quadrillé, 209×133 mm.)

Poulet-Malassis répondit de Paris à ces deux lettres, le 7 février, donnant à son ami, en dehors de l'adresse de Banville, maints détails botaniques. « Le premier volume de Musset a paru chez Lemerre au jour dit, ajoutait-il, (annoncé seulement sous le numéro 5.310 du *Journal de la Librairie* du 3 juin 1876), bon exemple pour l'illustrateur! C'est bien fabriqué à l'ordinaire. Lemerre attend que votre traité soit définitif pour annoncer l'illustration. »

C'était de la prudence et il n'eut pas à l'annoncer. Félicien Rops qui, plus que jamais, n'aimait pas les besognes commandées, se borna à composer et à graver un frontispice, dont il existe douze états et une planche (Don Paez), six états.

Tandis que la lettre du 3 février 1876 est la dernière de Félicien Rops à Poulet-Malassis qui nous soit parvenue, le *Mercure de France* du 1er janvier 1905 contient en plus deux autres lettres de Poulet-Malassis (9 mars et 16 juin 1876). Il y est à nouveau question du Musset de Lemerre :

Vous vous êtes donné de la peine pour le frontispice. On n'en aurait pas fait davantage pour Dante, vieux Gibelin, et je crois que vous avez bien fait. Comme vous aurez assez d'eaux-fortes dans l'ensemble de l'illustration qui pourrait *vous partir de la main*, cette composition sérieuse et d'un style spirituel et raffiné est un beau portique. Poussez vigoureusement votre besogne puisque vous voilà attelé. Il me semble que vous gagneriez une grande aisance à faire le tout d'une traite sans avoir égard à la division par deux mois.

Lemerre se montra très content. Cependant, Félicien Rops, fantaisiste à son ordinaire, ne poussa pas plus loin l'illustration du Musset. Plus tard, Fély compensa ce manque de parole en composant et en gravant pour la librairie Lemerre les sept planches des *Diaboliques*, dont la postface en double. Encore du « satanisme », dira-t-on: sans doute... dans le titre tout au plus.

Théodore de Banville n'a pas seulement « célébré la *Mer de Nice* » dans le volume, devenu rare, publié en 1861 par Poulet-Malassis: il avait été, en mars et en avril 1860, avec son amie Marie Daubrun, inspiratrice de cinq pièces des *Fleurs du Mal* : *L'Irréparable, Causerie, Chant d'Automne, A une Madone, Sonnet d'Automne*, un des bons serviteurs de la France à Nice, lors de l'annexion. Nice devenue française a élevé une statue à Banville, et ce fut justice. On se reportera avec intérêt à l'article publié dans le *Mercure*, le 1er mai 1932, par M. Marcel Provence : *Poète et comédienne au service de la France. Théodore de Banville et Marie Daubrun à Nice, l'année de l'annexion.*

PIERRE DUFAY.

EN GRÈCE
PENDANT LA DERNIÈRE GUERRE

—

En France, nous connaissons mal, en général, les événements qui se sont déroulés en Grèce de 1914 à 1918. Une littérature abondante, tant française que grecque, s'est cependant donné pour tâche d'éclaircir ces faits. Le volume de Sir Basil Thomson, l'ancien chef de l' « Intelligence Service » : *The allied secret service in Greece*, paru il y a quelques années à Londres, mais dont la traduction française vient à peine de sortir, nous renseigne sur les intrigues qui se sont déroulées pendant ces années de guerre, tant à Paris qu'à Athènes.

§

Les renseignements que nous possédions sur la Grèce en France, avant le conflit mondial, se réduisaient à peu de choses; ils se résumaient dans ces deux notions :

1° Le roi Constantin, le beau-frère du Kaiser, n'est qu'un jouet entre les mains de sa femme; il doit être considéré comme l'homme-lige de son puissant beau-frère; il n'hésitera pas à mettre toutes les ressources dont il pourra disposer au service de l'Allemagne.

2° La masse du pays, toutefois, ne le suivra pas; elle est ardemment républicaine. Le chef de ce parti, Vénizelos, est notre ami; nous devons le soutenir, le pousser au pouvoir et, si possible, détrôner la monarchie actuelle. La République serait facile à établir en Grèce; elle élirait comme président Vénizelos; ce jour-là, ce pays entrerait dans notre orbite; nous serions sûrs de son appui.

Les événements ne purent jamais nous faire revenir sur cette conception, qui cependant, dès le début, se montra erronée.

Sir Basil Thomson, dans son ouvrage, confirme presque toujours la version des événements, telle qu'elle nous a été donnée, il y a quelques années déjà, par M. Frangulis, aujourd'hui secrétaire général de l'Académie diplomatique internationale. Dès le 31 juillet 1914, Guillaume II aurait voulu que la Grèce prît position en faveur des Empires centraux. Sur son ordre, ce jour-là, son représentant à Athènes communique oralement au roi Constantin un télégramme dans lequel il est dit :

Si, des conflits actuels, il résulte une conflagration générale européenne, tous les Etats balkaniques auront à opter. Je présume, tout naturellement, que le souvenir de ton père, tombé sous les coups d'un assassin, t'empêchera de prendre parti contre ma personne et la Triplice, en faveur des assassins serbes. N'envisageant même que les intérêts de la Grèce, il me semble que la place à mes côtés est tout indiquée pour ton pays et pour ta dynastie... Si, contrairement à mon attente, tu te rangeais du côté opposé, alors la Grèce serait exposée à l'attaque simultanée de l'Italie, de la Bulgarie et de la Turquie; de même, nos relations personnelles s'en ressentiraient pour toujours.

Constantin télégraphie le 2 août que l'intérêt de la Grèce exige qu'elle garde une neutralité absolue. Le Kaiser essaye d'ébranler la conviction de son beau-frère. Le 4 août, il convoque le Ministre de Grèce à Berlin, le chapitre. Celui-ci, au sortir de cette audience, télégraphie à son souverain :

L'Empereur fait savoir à Sa Majesté qu'une alliance a été conclue aujourd'hui entre l'Allemagne et la Turquie; la Bulgarie et la Roumanie se rangent également du côté de l'Allemagne; les navires allemands qui se trouvent en Méditerranée vont s'unir à la flotte turque pour agir ensemble. Par ce qui précède, Sa Majesté constatera que tous les Etats balkaniques

se sont rangés du côté de l'Allemagne dans la lutte entreprise contre le slavisme. Sa Majesté l'Empereur, en portant ces renseignements à la connaissance de Votre Majesté, fait appel au camarade, au maréchal allemand dont s'est enorgueillie son armée au moment où ce titre lui a été conféré; elle fait appel aussi à son beau-frère; elle lui rappelle que c'est grâce à son soutien que la Grèce a gardé définitivement Cavalla. Elle la prie, en conséquence, d'ordonner la mobilisation de son armée, pour se placer à ses côtés et marcher ensemble, la main dans la main, contre le slavisme, l'ennemi commun. L'Empereur a ajouté qu'il adresse ce dernier et pressant appel à Votre Majesté en ce moment des plus critiques, et qu'il est convaincu que Votre Majesté se rendra à cet appel.

Malgré les liens du sang qui l'attachent à l'Allemagne, le roi Constantin refuse. Il sait que son pays dépend de l'Angleterre et de la France. Leurs flottes peuvent le ruiner .Et puis, ne l'ont-elles pas réellement mis au monde il y a un demi-siècle à peine? N'est-ce pas leur enfant? Le 8 août, malgré les pressions exercées sur lui par une partie de son entourage, il repousse définitivement les propositions de l'Allemagne. Son pays restera neutre « tant que la Bulgarie n'attaquera pas la Serbie, ce qui mettrait en jeu le Traité de Bucarest ».

Deux jours avant, le 6, Vénizelos, sur qui nous comptions tant, avait au contraire pris une mesure dont les répercussions, durant toute la guerre, nous furent extrêmement nuisibles. Le *Gœben* et le *Breslau*, les deux croiseurs allemands en Méditerranée, avaient pu, grâce à leur supériorité de marche, échapper les 3, 4 et 5 août à la poursuite de notre escadre et à celle d'une division anglaise. Leurs soutes étaient presque vides. Qu'ils ne soient pas ravitaillés immédiatement et les escadres alliées les découvriront et les bloqueront. Ils devront désarmer, ils ne pourront plus rallier les forces turques comme le prévoyait le Kaiser. La Triple Entente dominera en Méditerranée. S'ils peuvent charbonner, ils risquent d'atteindre un port turc. Grâce à leur grande vitesse, ils pourront

inquiéter les communications de la France et de l'Angleterre en direction du Canal de Suez. Ils constitueront une gêne pour leur ravitaillement.

Vénizelos, le révolutionnaire, l'ami, dit-il, de la France et de l'Angleterre, n'hésite pas; il exerce le pouvoir comme premier Ministre; il peut agir comme il l'entend. Sa décision est cependant l'inverse de celle qu'on eût pu attendre. En toute hâte, au milieu de la nuit, à la première demande allemande, il griffonne sur une de ses cartes de visite au commandant du port du Pirée d'avoir à livrer 800 tonnes de charbon à un navire allemand. Il aurait dû cependant se méfier d'une démarche faite à 2 heures du matin près de lui, qui n'était pas ministre de la Marine. Elle était, pour le moins, insolite. Il aurait dû se montrer d'autant plus prudent qu'il n'ignorait pas que le charbon qu'il ordonnait de céder avait été jusqu'au 2 août détenu par une firme allemande au Pirée dont on se méfiait et qu'il n'avait été réquisitionné que pour empêcher toute livraison de combustible contraire aux intentions du gouvernement. Il ne pouvait pas ne pas savoir enfin que l'administrateur délégué de cette firme et le consul allemand qui lui réclamait cette faveur ne constituaient qu'une seule et même personne. Les 800 tonnes ainsi fournies dans la nuit permirent aux croiseurs allemands de gagner le Bosphore (1). Leurs canons défendront désormais les approches de Constantinople, leurs cadres galvaniseront la marine turque. L'acte de Vénizelos a contribué pour une large part à ce que la guerre dure si longtemps. Il est responsable en effet de ce que nous n'avons pas pu mettre la main sur les détroits,

(1) Le ravitaillement du *Gœben* et du *Breslau* s'opéra ainsi : Le charbon qui leur était nécessaire fut chargé à bord du vapeur *Bogados*, de la Deutsche Levante Linie, qui quitta Le Pirée le 7 août à 1 heure pour rallier à 13 h. 45, au premier point qui lui avait été indiqué, la baie de Vatika, au nord de l'île de Cythère. Le *Breslau* vint l'y chercher le 8 et le convoya jusqu'à l'île de Danusa (E. de l'île de Naxos), où les deux navires de guerre allemands charbonnèrent en baie de Rousa, dans la nuit du 9 au 10 août. Le *Gœben* embarqua 1.000 tonnes de charbon, le *Breslau* 200.

pas pu utiliser cette route commode et sûre vers la Russie pour la ravitailler abondamment et sans difficulté tant en armes qu'en munitions. Ce fut pour les Alliés un des gestes les plus malheureux de cette longue lutte. Nous ne parûmes pas y attacher grande importance lorsqu'il se produisit; en tout cas, nous avons agi comme si nous n'en avions pas compris les répercussions lointaines.

§

Notre diplomatie aurait dû cependant s'inquiéter de ces incidents. Ils auraient dû la convaincre que le roi Constantin ne demandait qu'à garder la neutralité et l'avertir que nous ne pouvions pas compter sur le dévouement absolu de Vénizelos. Pour atteindre facilement la Serbie et la ravitailler, nous avions intérêt à ce que la Grèce reste neutre, tout en annonçant qu'elle se conformerait aux clauses du traité de Bucarest, c'est-à-dire qu'elle irait au secours de la Serbie, si celle-ci était attaquée par la Bulgarie. Elle aidait ainsi indirectement au maximum notre Allié. Nous pouvions le ravitailler et retenir la Bulgarie hors du conflit.

Pour tirer toutefois le meilleur parti de cette neutralité bienveillante, il eût fallu que la Grèce tout entière fût notre amie, qu'elle constituât une force homogène, ayant mêmes pensées, en un mot que les dissensions qui existaient depuis longtemps entre monarchistes et vénizélistes disparussent au moins momentanément. Cela revenait à faire confiance au roi. Pour atteindre ce résultat, il eût fallu que notre diplomatie prit une autre attitude.

Une première occasion de modifier notre politique s'offrit à elle au printemps de 1915. Le 14 avril, Gounaris remplace Vénizelos à la présidence du Conseil; son premier geste est d'offrir officiellement à l'Entente de se ranger à ses côtés à condition que les Alliés garantissent à son pays, durant la guerre et pendant une certaine période ensuite, l'intégrité de son territoire continental

et insulaire, y compris l'Epire du Nord que la Bulgarie revendique. Le représentant de la Grèce à Paris, en même temps qu'il effectue cette démarche, avertit notre ministre des Affaires étrangères, M. Delcassé, que la Bulgarie active ses préparatifs militaires et qu'elle se rangera bientôt du côté des Empires centraux.

J'ai eu ce matin — 25 avril 1915 — télégraphie-t-il à son gouvernement, une entrevue avec le ministre des Affaires Etrangères. Je lui ai donné lecture d'une partie de vos communications, notamment des notifications d'ordre militaire et des informations sur la probabilité d'une entente turco-bulgare. M. Delcassé se refuse à croire à cette nouvelle.

Notre ministre se croit bien renseigné par ses services: « Si la Bulgarie renonce à sa neutralité, ce sera en notre faveur, a-t-il déclaré à plusieurs reprises. » Dans la dépêche du ministre de Grèce à son souverain, que nous venons de citer, nous retrouvons cette même assertion :

La Bulgarie ne peut avoir, m'a dit M. Delcassé, aucun intérêt à attaquer un pays allié de la Triple-Entente; il considère que le gouvernement bulgare envisage plutôt une politique d'intervention en faveur de la Triple-Entente.

D'après notre ministre, déclarer à priori que la question de l'Epire ne pouvait plus être remise en discussion empêcherait la Bulgarie de se déclarer, de même que parler de concessions territoriales à réserver en Asie-Mineure en faveur de la Grèce retarderait l'entrée en jeu de l'Italie qui se préparait. Pour ces raisons, notre diplomatie évite de se prononcer. Elle attend, elle temporise. Le roi Constantin, ému de cette situation, revient à la charge près de notre gouvernement quelques jours plus tard. Le 10 mai, il fait remettre par son frère au président Poincaré un télégramme où il signale le danger bulgare, où il demande que la France et l'Angleterre agréent les propositions de Gounaris.

L'essentiel est que les puissances de l'Entente nous donnent

la promesse solennelle qu'elles respecteront et feront respecter jusqu'au rétablissement de la paix notre intégrité territoriale et qu'elles ne permettront pas qu'une atteinte quelconque y soit portée par le futur traité de paix.

Pour les motifs énumérés précédemment, et aussi parce que l'Angleterre qui a toute confiance en Vénizelos, regrette de ne plus le voir à Athènes, nous répondons à ce télégramme par une fin de non recevoir : « Que la Grèce fasse confiance aux Alliés et elle n'aura pas à s'en repentir. »

Le prince Georges télégraphie immédiatement à son frère le résultat de son entretien. Il le met en garde contre sa politique trop prudente.

Je sors de l'entrevue que m'a accordée ce soir même le Président de la République française. Les puissances ne désirent pas formuler en toutes lettres cette garantie, d'abord parce que cela n'a pas été fait pour les autres Etats qui se sont joints à la Triple-Entente, et puis pour ne pas se compromettre vis-à-vis de la Bulgarie, qui, d'après leurs conventions, pourrait nous tomber dessus, justement parce que cette garantie prouvera aux Bulgares que la possession de Cavalla leur serait perdue pour toujours. L'idée qu'une atteinte quelconque pourrait être éventuellement portée à notre intégrité territoriale par le futur traité de paix est une crainte complètement sans fondement.

Le gouvernement grec, malgré les appels répétés et chaleureux du prince Georges, s'émeut du bruit d'après lequel des compensations territoriales à effectuer au détriment de son propre pays et de la Serbie, auraient été promises à la Bulgarie pour l'attirer dans notre alliance; il se refuse à prendre parti sans une garantie formelle.

Ainsi, s'évanouit une première occasion pour nous, de disposer en une période singulièrement critique de la puissance grecque et des admirables ports qu'elle offrait à nos flottes.

§

Un an et demi plus tard, une occasion encore plus belle s'offre à nous. Nous la laisserons échapper. A la demande même du gouvernement grec, nous avions été amenés à débarquer en fin septembre 1915 des contingents français et anglais à Salonique pour « secourir la Serbie, ainsi que pour maintenir nos communications avec elle (1) ». Cela entraînait, à la vérité, une violation de la neutralité grecque, contre laquelle Vénizelos, redevenu président du Conseil, n'avait protesté que pour la forme, ainsi qu'il l'a déclaré dans sa dépêche du 2 octobre aux représentants de la Grèce accrédités auprès des puissances de l'Entente.

Quoi qu'il en soit, la situation de nos armées à Salonique, sans un appui net et accordé sans la moindre réticence de la Grèce, inquiétait à juste titre notre commandement et notre gouvernement. M. Briand, alors ministre des Affaires étrangères, eût voulu que la Grèce tout entière fît bloc avec l'Entente. Il eût souhaité rallier à cette idée le roi Constantin. Ainsi qu'il l'écrivait en septembre 1915 à notre ambassadeur à Londres :

Il semble que, sans faire une confiance absolue aux nouvelles dispositions du roi de Grèce, nous puissions accueillir franchement ses ouvertures, quitte à exiger que la politique grecque soit modifiée de suite et que le nouveau ministère nous donne, dès maintenant, sur tous les points déjà visés, toutes les garanties qui nous sont indispensables.

En octobre 1916, M. Paul Bénazet, alors rapporteur général du Budget de la guerre à la Chambre des députés, qui s'était déjà occupé à maintes reprises de la situation en Grèce, se rend à Salonique, chargé d'une mission officielle de contrôle par la Commission de l'Armée. Le ministre des Affaires étrangères, qui a l'im-

(1) Note du 2 octobre 1915, remise par notre ministre à Athènes à Vénizelos.

pression que son représentant à Athènes a trop nettement pris position contre le roi, et qui craint que cette attitude ne soit contraire à nos intérêts, confie à M. Bénazet la mission de reprendre les conversations avec Constantin et d'amorcer un accord avec la Grèce.

Nous avons un impérieux besoin de disposer de son territoire et de ses ressources, il faut arriver à s'entendre avec elle.

M. Paul Bénazet s'acquitte admirablement de sa mission. Le 21 octobre, dans une première audience, il met en confiance Constantin. A une deuxième entrevue, le surlendemain 23, celui-ci acquiesce à nos demandes. Il nous remet Salonique et retire ses troupes dans le Péloponèse, il réduit leurs effectifs, nous « cède le matériel de guerre de l'armée et de la flotte, canons, munitions et torpilles compris ». Toute la zone d'action que réclament nos armées d'Orient nous est ainsi concédée. Nos troupes élargissent leur base et peuvent désormais opérer en toute sécurité. Elles n'ont plus qu'à se ruer en avant. Comme contre-partie, le roi Constantin exige seulement que la France garantisse l'intégrité de la Grèce menacée par la sédition vénizeliste, dont les bandes se rassemblent dans la région même de Salonique, sous la protection de nos troupes, semble-t-il. La demande n'est que trop juste. M. Paul Bénazet le promet. Notre ministre des Affaires étrangères, informé télégraphiquement, donne son accord à la convention conclue en félicitant M. Paul Bénazet.

Toutes mes félicitations, mon cher ami, pour l'habileté de vos conversations et l'heureux résultat qu'elles ont amené.

Tout semble désormais devoir se bien passer. Cet accord est inespéré. D'après Sir Basil Thomson lui-même, « il aurait pu épargner aux Alliés des pertes immenses en hommes et en prestige, si les représentants français dans les Balkans l'avaient respecté ». Nous entrions ainsi

en possession sans difficultés de tous les services du port de Salonique, de toutes les voies ferrées, de tout le matériel de guerre de l'armée et de la marine hellénique qui nous était indispensable, nous aurions joui dans ce pays d'un prestige sans égal. Tout eût été parfait, si nous n'avions pas continué à vivre avec notre mentalité d'avant 1914. « Il faut abolir la royauté en Grèce, pour s'attacher ce pays et y installer la République avec Vénizelos. »

Le général Sarrail, surtout, le chef de nos armées d'Orient, chez qui le sectarisme politique prime toute autre considération, ne veut pas admettre que cette convention soit exécutable. Il ne se rend point compte qu'elle nous donne toute la Grèce, avec la totalité de ses ressources. Il favorise en sous-main le mouvement vénizeliste.

Vénizelos, malgré l'avis de Briand, qui n'aurait pas voulu qu'il désertât la partie à Athènes, s'était réfugié depuis quelques mois à Salonique, sous la protection des troupes du général Sarrail. Il y avait instauré un gouvernement insurrectionnel et s'efforçait de lever des troupes pour combattre les Bulgares à nos côtés. De l'aveu du général Sarrail lui-même, cette armée s'organisait lentement.

Péniblement, a-t-il écrit dans la *Revue de Paris,* arrivaient à se former les unités vénizélistes, auxquelles nous fournissions d'ailleurs habillement, équipement, nourriture.

Rien n'empêchait cette armée vénizéliste de combattre librement à nos côtés. Dans une lettre à M. Paul Bénazet (23 octobre), le roi Constantin, en visant ce cas particulier, avait déclaré : « Je n'aurai aucune objection et ne ferai aucune difficulté à ce que des hommes libres aillent combattre en Macédoine, s'ils le désirent. » Mais Vénizelos, malgré les engagements qu'il prend vis-à-vis de M. Paul Bénazet à Salonique les 26 et 27 octobre, agit

différemment. Il abandonne la Bulgarie pour s'occuper de luttes intérieures.

Brusquement, le 2 novembre, alors que l'armée officielle grecque se concentre, pour se retirer le 4 dans le Péloponèse, ainsi que cela avait été convenu, des unités vénizelistes entrent en Thessalie. Elles se heurtent le lendemain, 3, aux troupes royales. La guerre civile éclate. Immédiatement, le gouvernement grec annule ses ordres précédents, concentration de ses troupes dans le Péloponèse, livraison de son matériel de guerre.

M. Paul Bénazet, qui s'était rendu à Salonique le 26 octobre, revient en hâte à Athènes, dès qu'il apprend la marche des unités vénizelistes sur la Thessalie. Il y arrive le 3. Il veut à nouveau gagner le roi et ramener la Grèce à l'Entente. Après quatre entrevues avec Constantin, il arrive à un nouvel accord avec lui, dans le but, comme il l'explique nettement dans son télégramme au président du Conseil, de consolider la position de notre armée de Salonique:

Il ne faut pas perdre de vue que, s'il est facile à nos forces navales de s'emparer de la flotte grecque et de son arsenal, il est à peu près impossible, sans un accord préalable, de prendre possession d'un matériel de guerre considérable, disséminé dans un pays dont plusieurs parties sont difficilement accessibles. Si on ne veut pas, et nous ne le pourrons pas, envoyer dans ces contrées hérissées de montagnes un véritable corps d'occupation détourné de sa mission principale, il est absolument nécessaire, et il me semble que ce devra être la pensée directrice, d'entretenir des rapports amiables avec le possesseur du matériel militaire que nous voulons utiliser. C'est dans ce but supérieur et uniquement dans l'intention de donner à notre pays un supplément de matériel de guerre très précieux pour le succès de nos armes en Orient, qu'il paraît nécessaire d'agir avec modération et d'amener les autorités grecques à nous prêter un concours loyal.

Un autre objectif était à envisager : ouvrir la porte à

un rapprochement entre les deux fractions du peuple grec actuellement divisées et « réduire ainsi au minimum le danger d'une guerre civile sur les derrières de nos troupes engagées contre les Bulgares ».

Le 7 novembre, M. Paul Bénazet obtient l'adhésion définitive du roi à toutes les demandes qui lui ont été faites, à condition que ses propres armes ne soient pas remises à des Grecs qui s'en serviraient ensuite pour marcher sur Athènes et renverser sa dynastie. Le 8, notre envoyé part en hâte pour Paris pour obtenir que l'accord soit exécuté; c'est le seul moyen de calmer les passions et d'éviter les incidents.

Malheureusement, ces conventions ne devaient comporter aucune suite. A la suite d'une série d'intrigues, dont la plupart sont imputables à la conception erronée que nous nous faisions de la situation en Grèce, elles ne seront pas observées. Les rapports entre nos représentants à Athènes poussés par les éléments vénizelistes, et le gouvernement du roi Constantin qui est déçu, s'aigrissent rapidement. Peu après, se produit la catastrophe du 1er décembre 1916, qui nous coûtera 57 tués et 154 blessés.

N'épiloguons pas sur ces tristes événements. Les responsabilités en sont maintenant établies. Constatons seulement que, au lieu d'avoir la Grèce entière avec nous, nous ne disposerons plus, après la réaction qui suivra l'attentat du 1er décembre, que d'un seul des deux partis entre lesquels se répartissait sa population, et cela parce que nos représentants locaux n'ont pas su comprendre la situation telle qu'elle était.

LIEUTENANT-COLONEL REBOUL.

L'ESPRIT FRANÇAIS ET L'ESPRIT DE VOLTAIRE

Les Français ont bien de l'esprit, dit-on; et nous n'aurions garde d'y contredire. Nous ne commençons à protester que si, pour leur assurer une réputation de légèreté (1), on ajoute : ils n'ont que de l'esprit. Les Français ont donc, entre autres qualités, de l'esprit et du meilleur. Mais cet esprit, quel est-il? La question est peut-être imprudente; car elle reste le plus souvent sans réponse. A nos risques et périls nous voudrions tâcher de définir ici l'esprit français.

Le dictionnaire de Littré nous offre l'explication suivante :

Vivacité d'esprit qui fait trouver des saillies piquantes, des mots spirituels, des aperçus ingénieux.

Autant Littré a de bonheur pour choisir ses substantifs, « vivacité, saillies, mots, aperçus », qui, tous, témoignent de ce que l'esprit a de rapide, de bref, de primesautier; autant ses épithètes sont faibles. *Piquant* n'ajoute presque rien à l'idée de *saillie*; *ingénieux* est synonyme de *spirituel*; et déclarer que l'esprit trouve des mots spirituels, c'est un peu découvrir que l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive. Cependant, le propre de l'épithète serait d'être caractéristique.

Mais Littré fait mieux que de définir l'esprit, il cite la définition que propose Voltaire dans son *Dictionnaire*

(1) Cf. *Figaro* du 30 nov., 1er, 2 et 3 déc. 1932. *La légende de la légèreté française*.

philosophique; la seule que nous ayons rencontrée qui soit vraiment instructive. La voici :

Ce qu'on appelle esprit est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine; ici, c'est l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre; là, un rapport délicat entre deux idées peu communes: c'est une métaphore singulière; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui; c'est l'art ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage.

Notre premier soin sera d'éclairer cette définition abstraite par des exemples. Nous les emprunterons d'abord à Voltaire; car, évidemment, il songe à son esprit et l'avoue dans la dernière phrase : « Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage. » Nous les emprunterons ensuite à d'autres écrivains français, afin de prouver que Voltaire, tout en visant son propre esprit, atteint l'esprit français même, dont il représente un des types les plus achevés.

Comparaison nouvelle. Voltaire compare l'*Encyclopédie* à un dîner royal; il veut insinuer que les mauvais articles ne font nul tort aux excellents :

Sire... il y avait à votre souper deux ragoûts manqués; nous n'en avons pas mangé, et nous avons fait très bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le souper par la fenêtre, à cause de ces deux ragoûts? (*Mélanges littéraires sur l'Encyclopédie.* Ed. Fain, tome VIII, p. 653.)

D'ailleurs ce n'est pas là une forme fréquente de l'esprit de Voltaire, qui manque un peu d'imagination. Voici une comparaison de La Rochefoucauld :

L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu. (*Maximes.*)

On pourrait citer la kyrielle de comparaisons que la fantaisie d'Edmond Rostand suspend au nez fameux de Cyrano de Bergerac.

Allusion fine. Faisant allusion au supplice du chevalier de La Barre et du chevalier d'Etallonde, Voltaire écrit, dans l'*Homme aux quarante écus* :

Il y a quelques années que l'on condamna dans la Tartarie deux jeunes gens à être empalés pour avoir regardé, leur bonnet sur la tête, passer une procession de lamas. L'empereur de Chine [le roi de Prusse, Frédéric II], qui est un homme de beaucoup d'esprit, dit qu'il les aurait condamnés à marcher nu-tête à la procession pendant trois mois.

La transposition donne à la fois plus de discrétion et de délicatesse à l'éloge de Frédéric II (on sait quelle illusion nourrissait le XVIIIe siècle sur la sagesse chinoise); et elle permet aussi d'aiguiser la satire. Où pareille horreur se rencontre-t-elle? En France? — Non, en Tartarie. — Chez des chrétiens? — Non, chez des bouddhistes.

Abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre. Voltaire y excelle : « L'Esprit des lois, c'est de l'esprit sur les lois. » Ayant pris un accordeur de clavecin pour son cordonnier, et s'apercevant de sa méprise, Voltaire emploie au sens propre une expression qu'il laisse entendre ensuite au sens figuré:

Ah! mon Dieu, monsieur! un homme à talents. Je vous mettais à mes pieds, c'est moi qui suis aux vôtres. (Prince de Ligne. *Pensées et Lettres;* dans Bibliothèque des Mémoires pendant le XVIIIe siècle, publiée par F. Barrière, tome XX, 2e partie, p. 43.)

La préciosité affectionne ce genre d'esprit. Voiture, ayant un furoncle mal placé, écrivait qu'il avait une

raison *fondamentale* de ne pas s'asseoir. Hypsipyle dit à Médée (Corneille, *La Toison d'or,* III, 4), en faisant allusion à ses sortilèges :

Je n'ai que des attraits et vous avez des *charmes.*

Ce jeu de mots est cité par Voltaire lui-même à l'article *Esprit* de son *Dictionnaire.* Amoureux d'Andromaque, Pyrrhus prononce le vers fameux :

Brûlé de plus de *feux* que je n'en allumai. (RACINE.)

Cyrano de Bergerac voudrait

Tomber la *pointe* au cœur en même temps qu'aux lèvres (ROSTAND.)

Rapport délicat entre deux idées peu communes. — 1° *Métaphore singulière.* « Nous ne sommes que des violons de village », dira Voltaire. — « A l'heure de l'affût », La Fontaine grimpe sur un arbre :

Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe
Je foudroie, à discrétion,
Un lapin qui n'y pensait guère. (*Les Lapins.*)

2° *Recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui.* Harassé de soif et de fatigue, Candide s'écrie : « Dieu soit loué, voilà une potence ! » En effet, la potence annonce une ville, avec des auberges, des magasins, tout ce que souhaitent des voyageurs. — « Le refus des louanges est le désir d'être loué deux fois. » (La Rochefoucauld.) — « Frappez, j'ai quatre enfants à nourrir. » (Courteline.)

3° *Réunir deux choses éloignées.* « On me croit *intolérant* parce que je prêche la *tolérance* », confie Voltaire au prince de Ligne (*Ouv. cité*). Louis XI donne-t-il par contrat le comté de Boulogne à la Sainte Vierge, aussitôt Voltaire de conclure : « La piété ne consiste pas à faire la Vierge comtesse. » (*Essai sur les Mœurs,* chap. XCIV.)

C'est peut-être la manière la plus fréquente de l'es-

prit français : filles pas assez riches pour faire vœu de pauvreté. — Théodas, enfant en cheveux gris. — « Onuphre... vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche; on lui parle d'Eudoxe, il sourit ou il soupire; on l'interroge, on insiste : *il ne répond rien*, et il a raison : *il en a assez dit.* » (La Bruyère.) — Louanges qui médisent et reproches qui louent. (La Rochefoucauld.) — « Suivant la mode, les femmes ont le visage ou les pieds au milieu d'elles-mêmes. » (Montesquieu, *Lettres persanes.*) — « Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets? (Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, I, 2.) — Voltaire, chaos d'idées claires. — Le dimanche, c'est le samedi soir. (Emile Faguet.)

4° *Diviser deux choses qui paraissent se joindre.* Voltaire, dans la préface de *l'Enfant prodigue,* raconte qu'une dame, au chevet de sa fille malade, s'écriait : « Mon Dieu, rendez-la-moi et prenez tous mes autres enfants. » Son gendre lui demanda gravement: « Madame, les gendres en sont-ils? »

Le même Voltaire disait au prince de Ligne, de l'*Histoire de l'Eglise* par l'abbé Fleury : « Ce n'est pas une histoire, ce sont des histoires. » (*Ouv. cité.*)

« Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons. » (La Rochefoucauld.)

Anne d'Autriche « avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur... plus d'inapplication à l'argent que de libéralité... plus de dureté que de fierté... plus d'opiniâtreté que de fermeté... » (Cardinal de Retz, *Mémoires*, 2e partie.)

« Un homme dit : Je ne suis pas riche, — et il est pauvre. » (La Bruyère.)

Le chat ne nous caresse pas, il se caresse à nous. (Rivarol.)

5° *Les opposer l'une à l'autre.* A la fin de l'article de l'*Esprit,* Voltaire fera cette sage opposition : « L'art dans tous les grands ouvrages est de bien raisonner sans trop faire d'arguments. »

« Les vieillards donnent de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples. » (La Rochefoucauld.)

« Le savoir-faire vaut mieux que le savoir. » (Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro,* v, 3.)

Emile Augier dira, d'une laide :

Ton accent est plus doux que ta voix; ton sourire
Plus joli que ta bouche, et ton regard plus beau
Que tes yeux...

(*Philiberte.*)

Ne dire qu'à moitié sa pensée. D'un mot dépouillé de tout argument et de tout exemple, Voltaire réfute la morale du bonheur: « Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits. » (*La princesse de Babylone.*)

La Prière à Dieu sur la tolérance est une satire du catholicisme qui s'exprime à demi, si ce n'est aux trois quarts :

Ce n'est plus aux hommes que je m'adresse; c'est à toi, *Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps* [satire du Dieu des Juifs et des Chrétiens, de l'ère chrétienne], s'il est permis à de faibles créatures... d'*oser te demander quelque chose* [satire de la prière], à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont *immuables* comme éternels [satire du miracle]... Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger [satire des guerres de religion]... Que ceux qui *allument des cierges en plein midi* [satire de la messe] pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil; que ceux qui couvrent leur robe d'une *toile blanche* [les prêtres catho-

liques en surplis] pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire [les pasteurs protestants]; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue [le latin d'Eglise], ou dans un jargon plus nouveau; que ceux dont l'habit est teint en *rouge* ou en *violet* [les cardinaux et les évêques]... jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse... (*Traité de la tolérance*, ch. XXIII.)

La dauphine était laide; un courtisan dit à Louis XIV, avant la première entrevue : « Sire, sauvez le premier coup d'œil et vous serez content. »

Un diplomate répondit à une jolie femme qui lui demandait si telle autre femme était la plus jolie du royaume : « Je le croyais, hier. »

Vigny, après un échec à l'Académie française, écrivait : « Il m'arrive, dans le dénombrement des huit académiciens qui m'ont donné leur voix, de ne pouvoir jamais en trouver moins de quatorze. » On remarquera que dans l'allusion la pensée est transposée, tandis que la pensée dite à moitié s'exprime d'une manière directe, mais interrompue. On s'arrête en route, tout simplement. Quelques personnes n'ont d'autre esprit que de ne jamais terminer leurs phrases.

Voltaire ne va pas plus loin; et nous avons vu qu'il songeait surtout à son esprit. Cependant, tirés de Voltaire, mais aussi de La Rochefoucauld, Retz, Voiture, Corneille, Racine, La Bruyère, Montesqüieu, Rivarol, Beaumarchais, Vigny, Courteline, Faguet, les exemples que nous avons groupés, et que nous aurions pu multiplier, laissent à penser que la définition du *Dictionnaire philosophique*, loin d'être spéciale à son auteur, convient aussi à la plupart de nos écrivains. Certes, nous n'ignorons pas qu'un écrivain, quel que fût son génie, ne pourrait, à lui seul, représenter tout le génie d'une nation, et, partant, que l'esprit de Voltaire, si varié qu'il semblât, ne saurait réaliser toutes les possibilités

de l'esprit français. D'ailleurs, Voltaire a trop de bon sens pour prétendre énumérer « toutes les différentes façons de montrer de l'esprit ». Et en effet il ne dit rien, par exemple, de l'esprit de mots, dont la forme la plus vulgaire est le calembour, lequel peut nous divertir un instant. On souriait quand Tristan Bernard, après le vol de la Joconde, disait qu'elle était, ce jour-là, vêtue en « tussor du Louvre », ou encore que les ecclésiastiques n'ont pas besoin de voiture à cause de leurs habits *sacerdotaux* (ça sert d'auto). Néanmoins, résigné à donner une définition incomplète, nous acceptons que Voltaire, dans la proportion où un homme peut être la mesure des autres hommes, ait eu l'heur, en décrivant son esprit, de nous révéler — imparfaitement sans doute — celui du Français.

§

Nous avons illustré d'exemples la définition de Voltaire; mais notre tâche n'est pas terminée. D'une part, Voltaire s'est dispensé de ramener la multiplicité à l'unité. Il a le goût de l'analyse plutôt que de la synthèse. Et c'est à peine si nous avons rencontré, glissée et perdue au milieu des autres, une seule phrase d'allure générale et qui annonçait cinq des phrases suivantes : « Là, un rapport délicat entre deux idées peu communes. » D'autre part, après avoir noté les diverses manifestations de l'esprit, il s'abstient de remonter des effets aux causes et de déterminer les principes. Aussi, la boutade que nous citions d'Emile Faguet, non seulement est spirituelle ; elle est juste : Voltaire est un chaos d'idées claires. Essayons d'ordonner et de dominer le chaos de l'esprit.

Toutes ces « façons de montrer de l'esprit semblent se ramener à deux, soit à des *propos incomplets*; allusions fines, « ne dire qu'à moitié sa pensée », soit à des *rapports imprévus* : contrastes ou rapprochements peu

communs, comparaisons nouvelles ou métaphores singulières.

Si nous passons maintenant des effets aux causes, les *propos incomplets* semblent dépendre de l'esprit de finesse; et les *rapports imprévus* de l'esprit de vivacité. L'esprit de finesse a horreur de tout démontrer par $a + b$, et de mettre des points sur tous les *i*. Il comprend les choses à demi-mots et il devine les allusions. L'esprit de vivacité, saisissant tôt les concordances, rapprochant soudain les extrêmes et divisant net les entre-deux, réunit tout et ne confond rien. Les sources de l'esprit sont multiples. Sans prétendre « aux énumérations complètes » de Descartes, après la finesse et la vivacité, signalons encore la gaieté et l'ironie. Il s'agit de la gaieté française, si habile à démêler le côté plaisant des objets ou des gens, et qui n'a rien de vulgaire, comme La Fontaine l'a fort bien remarqué :

Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux. (Préface des *Fables*.)

Cette gaieté se complaît aux comparaisons délicates, aux insinuations subtiles, à la recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord. L'ironie consiste à dire le contraire de sa pensée, tout en la laissant deviner. Tantôt elle contient l'émotion forte d'une âme vigoureuse qui, pour être maîtresse d'elle-même et des autres, affecte le détachement d'un Nicomède, et c'est la raillerie cornélienne; tantôt elle dissimule la satire sous le voile du respect et de la naïveté, et c'est le persiflage voltairien. Comme la gaieté, elle se jouera avec la fantaisie des allusions et le caprice des contrastes. Il serait vain de démontrer, car personne ne le conteste, que l'ironie, la gaieté, la vivacité, la finesse sont des qualités voltairiennes et aussi très françaises.

Mais il n'est peut-être pas inutile d'insister sur ce

point qu'elles sont des qualités mondaines. Dans son *Ancien Régime,* Taine écrivait :

Le monde ne souffre pas la passion, et en cela il est dans son droit. On n'est pas en compagnie pour se montrer véhément ou sombre; l'air concentré ou tendu y ferait disparate. La maîtresse de maison a toujours droit de dire à un homme que son émotion contenue réduit au silence: Monsieur un tel, vous n'êtes pas aimable aujourd'hui. (Ch. III.)

Précisément, l'ironie saura prêter aux sentiments profonds indignation ou enthousiasme, violence ou attendrissement, la légèreté élégante du badinage; et la gaieté, même dans les occasions graves, maintiendra l'aisance et le sourire de la bonne compagnie. La vivacité est non moins indispensable à l'homme du monde. Dans le monde, dit Mme de Staël, il faut avoir « le talent de vivre vite, d'abréger les longs discours, de faire place aux successeurs avides de parler à leur tour ». (*De l'Allemagne,* I, XI.)

La conversation est une improvisation qui supprime les préambules, conduit rapidement au but l'auditeur, s'arrête à temps et n'épuise jamais l'amusement. C'est assez dire le prix de la vivacité. Mais quel ne sera pas celui de la finesse? Honte au pédantisme qui s'avance pesamment avec tout un cortège de preuves et de considérations. Conversant avec le chevalier de Méré, Pascal comprit que l'esprit de géométrie n'était pas à sa place dans les salons. Dans les salons fleurissent les allusions, les propos interrompus dont parle Voltaire ; c'est là qu'il faut dire le moins pour faire entendre le plus, et fuir les mots plus grands que les choses. Quelques-uns même exagèrent un peu, tant ils ont l'air de penser menu, de parler par fragment ou par énigme.

Si la finesse, la vivacité, la gaieté, l'ironie sont des qualités mondaines, comme elles sont déjà des qualités françaises, ne serait-ce pas que le Français est éminem-

ment mondain? Montesquieu, dans les *Lettres Persanes*, prétendait que le Français semblait « être fait uniquement pour la société ». (*Lettre,* LXXXVIII.) Mme de Staël, si favorable à l'Allemand, reconnaît son infériorité mondaine. Il ne sait pas conter :

Les auditeurs sont trop complaisants; ils ne s'ennuient pas assez vite, et les conteurs, se fiant à la patience des auditeurs, s'établissent trop à leur aise dans leurs récits... [Les Allemands] ont plutôt la gaieté du caractère que celle de l'esprit... et rient de ce qu'ils disent, longtemps avant même d'avoir songé à en faire rire les autres. (*De l'Allemagne,* t. XI.)

Nous acceptons bien volontiers la supériorité sociale du Français, mais à condition que ce ne soit pas au détriment de ses qualités sérieuses. Certes, le Français est brillant dans un salon, mais il aime rentrer chez lui et fermer aux indifférents l'intimité de son foyer. Nul n'ignore que la famille française est, entre toutes, la plus jalousement fermée et défendue. Ce n'est pas le Français qui, pour augmenter son confort et le nombre de ses domestiques, brûle d'ériger sa famille en pension de famille et de transformer sa maison en hôtellerie! Dans le monde, on admire l'allure dégagée du Français. Mais il la prend vite, et, après une longue absence, la reprend, comme s'il ne l'avait pas perdue. Nous avons connu un fils d'ouvrier, naturellement distingué, qui, à la mort de son père, souffrit de la misère et peut-être de la faim, et qui cependant, au sortir du lycée, avait dans les salons une douceur de la voix et une liberté des manières que lui eût enviées quelque snob. Le Français est sans doute celui qui, tout en ayant le plus de succès dans le monde, y va le moins. Certes, il va dans le monde, mais il sait en sortir. Beaucoup, comme Cendrillon, quittent le bal avant minuit. Chaque année, au moment des grands bals officiels, sur les lèvres françaises voltige un mot, toujours le même : *J'y ferai une apparition.*

Assistez à un banquet de camarades. Vers la fin du repas, l'animation paraît à son comble; cigares et cigarettes s'allument; on se lève et on prend le café par petits groupes joyeux. Une demi-heure ne s'est pas écoulée, que tout le monde est parti!

Il serait donc faux de croire que le Français est uniquement mondain et n'a que de l'esprit; mais il est mondain, il a de l'esprit, et même son esprit est essentiellement mondain, fleur exquise de l'urbanité.

MARC CITOLEUX.

L'ASSAUT DE PARIS

CHRONIQUE DE FRANCE EN QUATRE ACTES

—

ACTE II

Même décor.

Assise en la cathèdre, les mains pendantes et les yeux clos, la vieille reine Ysabeau, dodelinant de la tête, montre au public son grand visage empreint d'un sourire béat. Elle ronfle profondément. Tous les comparses de l'acte I, couchés sur le parquet, sont restés à peu près dans la même position. Entre les ronflements d'Ysabeau un lourd silence règne sur eux. Seuls debout avec le Sire de l'Isle-Adam, Mourad et Hafiz, ressentant quelque lassitude, ont incliné le front sur l'immense gaule de leur éventail, qu'ils tiennent comme une hampe de drapeau, fichée au sol.

SCENE PREMIERE

La reine YSABEAU, L'ISLE-ADAM, les DAMES, les ASTROLOGIENS, les BOUFFONS, les MENETRIERS, les EGYPTIAQUES, les deux NOIRS.

L'ISLE-ADAM, *le front collé au vitrail d'une fenêtre.* — Viendront-elles? ne viendront-elles pas? Je m'ennuie à mourir. Et peut-être suis-je mort?... Quel sépulcre!... Tout le monde est mort, bien mort, de plus en plus mort, sauf la reine, là-bas, qui dort ou fait semblant. (*Il passe entre les groupes étendus et soudain se penche.*) Rentrez la bosse, maître le Bossu, et vous la tête, astrologue. Surtout, ne bougez plus, vous êtes morts. — Et nous, descendons. (*Quelques mains s'agitent au-dessus des têtes.*) Ne bougez point, cadavres! (*Il tressaute à un plus énorme

ronflement de la reine.) Fait-elle semblant?... N'importe, avant l'arrivée de Mesdames Ysabelle et Yolande, ils ne monteront pas, et je suis fatigué de veiller des morts. (*Enjambant un des bouffons.*) Veux-tu bien remourir, toi! — Descendons. Je ferai hâter la fin de cette sotie par monseigneur Gilles de Retz qui, dans la cour, lui-même, a tout l'air de s'endormir.

UNE VOIX, *montant de la cour.* — Sur mon ordre, compagnons, vous abaisserez le pont-levis.

L'ISLE-ADAM. — Ah! ah! inutile... restons... c'est bientôt le moment.

LA VOIX, *d'un ton plus aigu.* — Sur mon ordre, oui! tout à l'heure! devant messire La Hire et Mesdames.

Ysabeau tressaute à son tour, puis elle bâille.

L'ISLE-ADAM, *dressant les bras.* — Allons, debout, debout, les cadavres!... Le Seigneur Dieu vous attend sur son trône! (*Aux deux nègres.*) Rangez les éventails. (*Aux autres.*) Debout! Voici l'aurore du grand jugement. Pour vous récompenser d'être si bien morts, ressuscitez! — hors le Radclif, n'est-ce pas, derrière sa porte.

Il rit aux éclats, cependant que se lève un prudent bouquet de têtes.

YSABEAU, *à part, dans un nouveau bâillement.* — Hâoum! Vais-je enfin savoir?... (*Haut.*) Où êtes-vous, l'Isle-Adam?

L'ISLE-ADAM, *saluant.* — Ici, madame la reine.

YSABEAU. — Aurais-je dormi?

L'ISLE-ADAM, *saluant derechef.* — Je ne sais, madame la reine.

YSABEAU, *toute câline.* — Si vous avez dormi vous-même, et si les songes portent conseil, me direz-vous enfin, beau doux ami...

L'ISLE-ADAM, *courant d'un pas leste vers Ysabeau et s'inclinant avec un respect enjoué.* — Ecoutez-moi, très douce, très aimable reine... Voilà chose bien faite pour

vous réjouir... (*Puis, d'un ton rude, martelant les mots.*) Secrètement, à l'écart des Anglais, ce matin même, une trêve de quinze jours a été conclue entre le duc de Bourgogne, mon maître, et votre fils, le dauphin de France.

Un grand soupir de soulagement parmi les assistants, qui se mettent à croupetons comme des grenouilles, et ces mots entrecoupés de cris de joie: « Une trêve! une trêve! une trêve! »

YSABEAU, *froidement.* — Eh bien! continuez!

L'ISLE-ADAM. — Vous n'avez plus que des amis dans votre cour.

YSABEAU. — Moi? des amis?

L'ISLE-ADAM. — Enfin plus d'ennemis.

LES BOUFFONS, LES ASTROLOGIENS, LES DAMES. — Plus d'ennemis!

Tout le monde saute sur pied et bat des mains. Aussitôt une ronde se forme entre bouffons et dames, où l'on entraîne bon gré mal gré Hafiz et Mourad dont les éventails aux plumes d'autruche balaient avec grâce les poutres du plafond.

YSABEAU. — Vont-ils monter? Allons-nous les voir?

L'ISLE-ADAM. — Ce ne saurait tarder, — mais pas encore.

YSABEAU. — Et pourquoi?

L'ISLE-ADAM. — Ce n'est mon secret.

YSABEAU. — Oh! si j'avais des jambes!

BOUFFONS et DAMES, *chantant.* — Dansons *la Cassignèle*! puceaux, pucelles!

YSABEAU. — Taisez-vous! (*Dédaigneusement.*) Une trêve?

L'ISLE-ADAM. — Oui, madame, et conclue depuis ce matin.

YSABEAU. — Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt?

L'ISLE-ADAM. — Le pouvais-je devant un Anglais?

YSABEAU, *désignant du pouce renversé la porte de*

gauche. — Et depuis que... cet homme nous a quittés?

L'ISLE-ADAM. — Depuis? vous étiez une reine furibonde.

YSABEAU. — Orgueilleux raillard! (*lui donnant une pichenette sur la joue*) et mauvais seigneur qui se venge des plaisanteries d'une femme.

L'ISLE-ADAM. — Des outrages!

YSABEAU, *se dressant à la force des poignets.* — Il n'y a plus au monde qu'une âme outragée!...

L'ISLE-ADAM, *à part.* — Vieille égoïste!

YSABEAU, *à ses dames et bouffons.* — Je vous ai dit de vous taire.

Ordre inutile, la ronde tourne de plus belle.

DAME PERRENELLE, *tout en tournant.* — Ah! madame, c'est que nous ne passerons plus derrière vous.

DAME REGNAUDE, *de même.* — Là! dans le souterrain.

LA RONDE, *soutenue maintenant des tambourins et des rebecs.* — Dansons *la Cassignèle...*

L'ISLE-ADAM. — Silence! Vous incommodez la reine.

Hafiz et Mourad font la police en flagellant les épaules avec les manches des éventails. Le calme se rétablit enfin. — Regroupement des comparses comme au début de l'acte précédent, les bouffons à leurs dés, les astrologiens à leurs cartes et les dames à leurs miroirs.

YSABEAU. — Au fait, l'Isle-Adam, je suis hors de toute cette politique. Une trêve, que m'importe!

L'ISLE-ADAM. — Cela vous importe si bien qu'elle fait de vous un royal otage, dont je prends possession au nom de mon maître.

YSABEAU. — Vraiment!

L'ISLE-ADAM. — Oui, madame et reine.

YSABEAU. — L'otage de qui? livré aux mains de qui?

L'ISLE-ADAM. — L'otage du dauphin Charles, remis

en garantie de sa bonne foi aux mains très gentes et douces de monseigneur de Bourgogne.

YSABEAU. — C'est le monde renversé! Moi, servir d'otage à mon fils?

L'ISLE-ADAM. — Voyez-y grande preuve de son affection et de son respect.

YSABEAU. — Allons donc! que suis-je à ses yeux? Bourguignonne, Anglaise, tout ce qu'il put inventer, une traîtresse, une félonne — oui, voilà de ses mots! — le plus grand obstacle au royaume des lys, mais enfin, à coup sûr, le rempart et la lance de mon petit-fils Henry, roi légitime des Gaules et de l'Angleterre.

L'ISLE-ADAM. — Eh! non, madame, il vous tient désormais pour le plus rare, le plus aimé fleuron de sa couronne.

YSABEAU. — Qu'a-t-il à me demander?

L'ISLE-ADAM. — Je viens de vous le dire.

YSABEAU. — Et le duc Philippe est tombé dans ce godant? Heureusement je suis libre.

L'ISLE-ADAM. — Non, vous ne l'êtes plus.

YSABEAU, *quasi dressée.* — Je suis...

L'ISLE-ADAM. — Un otage, madame, un otage en nos mains bourguignonnes.

YSABEAU. — Sans mon aveu l'on me fait changer de camp?

L'ISLE-ADAM. — Ce sont les jeux de la guerre. Votre fils triomphe après tout. Et vous êtes à cette heure la mère d'un conquérant. Sa mère! que peut-il donner de plus précieux?

YSABEAU, *menaçante.* — L'Isle-Adam!

L'ISLE-ADAM, *se penchant à l'oreille d'Ysabeau.* — Hé! ne comprenez-vous pas que le moyen s'est trouvé bon, pour monseigneur de Bourgogne qui vous aime, de vous tenir à Paris sous sa sauvegarde?

YSABEAU. — Oui... Que voilà donc une trêve fleurie de bonhomie!

L'ISLE-ADAM. — Toute gaie, toute spirituelle, toute preud'homme en effet.

YSABEAU. — Mais enfin, s'ils s'entendent, que parle-t-on d'un assaut?

L'ISLE-ADAM. — Une démonstration tout au plus, pour satisfaire un clan de batailleurs ameutés par la Pucelle.

YSABEAU. — Les Armagnacs abandonnent Paris!

L'ISLE-ADAM. — Je crois surtout qu'ils n'y entreront parce qu'ils n'y veulent pas entrer. (*Se penchant de nouveau sur Ysabeau.*) Ecoutez, madame... En secret, toujours bien en secret, messire le Dauphin dépêche aux Flandres son chancelier. On veut traiter avec la Bourgogne.

YSABEAU. — Traiter maintenant! Après toutes leurs victoires!... Et les Anglais dans tout cela?

L'ISLE-ADAM. — Seront bien forcés de replier le Léopard. Je vous le dis, un assaut pour rire. Et Dieu aidant et la sagesse des hommes, on traitera.

YSABEAU. — La sagesse des lâches!

L'ISLE-ADAM. — Tout le monde est fourbu.

YSABEAU. — Et cette Jeanne? ses visions? sa séquelle de saints?

L'ISLE-ADAM. — Autant en emporte le vent!

YSABEAU. — Sa bannière que suivent tous les vilains de France?

L'ISLE-ADAM. — Autant en emporte le vent!

YSABEAU. — Sa mission céleste? (*L'Isle-Adam se tait.*) Autant en emporte?... Je reconnais là mon La Trémoïlle. Ou je me trompe ou c'est ouvrage de lui.

L'ISLE-ADAM. — Votre école, madame. N'êtes-vous pas bien joyeuse?

YSABEAU. — Plus que vous ne pensez. Voilà d'hypocrites appointements prometteurs de furieux massacres. Les corbeaux seront gras cette année. Ma haine voltige sur tous les camps.

L'ISLE-ADAM. — Oh! même sur le duc Philippe?...

YSABEAU, *coquetant.* — Nous verrons cela.

L'ISLE-ADAM. — En considération de son père, madame, qui fut votre ami, pour le souvenir de Jean-sans-Peur...

YSABEAU. — Ah! cette fois, vous, prenez garde!

On entend au dehors cet ordre donné à voix puissante et deux fois renouvelé: « Au pont-levis! »

L'ISLE-ADAM. — Enfin!

YSABEAU, *ironiquement.* — Mais ce La Hire dont j'entends la belle voix, ce La Hire qui détrousse les châteaux de femme, semble n'écouter, lui, que sa valeur. O quel gueuloir!

L'ISLE-ADAM, *allant regarder à la fenêtre.* — Gilles de Retz ou La Hire? Gilles de Retz. (*Tapotant sur les vitraux.*) Tous deux sont encoqueluchés de la Pucelle, qui veut Paris comme elle voulut Orléans.

YSABEAU. — Comme elle voulut Reims, la démone!

L'ISLE-ADAM. — N'ayez de crainte. Le roi de Bourges, votre fils, est en ceci le maître et leur maître.

YSABEAU. — Mon fils, un maître!

L'ISLE-ADAM. — Oui, La Trémoïlle aidant.

YSABEAU. — Ah! très bien.

L'ISLE-ADAM. — Je vous en réponds. Le cheval de Jeanne tenu au licol et Jeanne sous sa bannière ne verront pas les tours de Notre-Dame.

YSABEAU, *riant aux éclats.* — Un peu hautes pour l'œil du cheval.

L'ISLE-ADAM, *gravement.* — Non point trop pour les yeux de la belle. (*Sonnerie de trompettes. L'Isle-Adam, tout entouré des bouffons, des dames et des astrologiens, se hausse sur les pointes.*) Voici chose nouvelle et surprenante. Aux ordres de monseigneur Gilles, que je vois dominant cette foule, le pont-levis s'est abaissé...

YSABEAU. — Quoi de surprenant? je l'eusse deviné. J'ai vu cela dans mon rêve tout à l'heure.

L'ISLE-ADAM. — Et messire La Hire, à cheval, entre dans votre cour, suivi de trois dames sur des haquenées blanches.

LES COMMÈRES PHILIBERTE, RADEGONDE, PERRENELLE et REGNAUDE. — Oui, oui, une vieille! Deux jeunes et jolies!

L'ASTROLOGIEN *aux besicles.* — Cela est vrai.

YSABEAU. — Comment! trois dames?... Etes-vous tous des fols ou des visionnaires?

Elle fait un signe à ses nègres qui courent vers la fenêtre. Mourad lève trois doigts.

HAFIZ. — Trois dames.

L'ISLE-ADAM. — Un page — et n'est-ce pas messire de Brézé? (comme il a grandi, le fils de mon vieux sénéchal!) — les aide courtoisement à descendre.

YSABEAU, *songeuse.* — Trois dames...

L'ISLE-ADAM. — Ce n'est tout, on vient devers vous, madame. Apprêtez-vous à la visite du jeune seigneur Guy de Laval.

YSABEAU. — Compagnon de La Hire?

L'ISLE-ADAM. — Nenni, compagnon de la Pucelle.

YSABEAU, *sursautant.* — Hé?...

L'ISLE-ADAM, *se mettant à rire.* — Bien vrai qu'ils sont tous mêlés dans cette cour non moins que poireaux, navets et carottes dans le pot au feu.

YSABEAU. — Et comment est-il?

L'ISLE-ADAM. — Messire de Laval? très jeune, un peu pâlot.

YSABEAU. — Hafiz, Mourad! vous recevrez avec honneur, saluerez et me présenterez le navet. (*Rires des dames et des bouffons. Aux deux nègres :*) Guy de Laval, n'oubliez pas. (*Hafiz et Mourad vont se tenir chacun d'un côté de la porte du fond. A l'Isle-Adam.*) Mais attendez donc, ce petit seigneur de Laval, n'est-il point le trouvère auteur de la *Cassignèle?* Toutes mes guenuches raffolent de cette chanson.

Elle désigne ses dames.

L'ISLE-ADAM. — Lui, chanter en couplets burlesques la sotte maîtresse du soi-disant dauphin? Non pas! non pas! messire de Laval, écuyer du maréchal de Retz, cousin du connétable, barde et ménestrel par surcroît, comme tout franc breton, ne clame que la victoire des lys et les hauts faits de la Pucelle. Il n'est routiers en France qui ne chantent son Dittié de Jeanne. Vous confondez avec ce gros messire La Valette, notre fol jongleur bourguignon.

YSABEAU. — Tant pis, je l'eusse félicité. J'aime beaucoup *la Cassignèle* — j'entends, la chanson — que je fredonne moi-même, hélas! pour m'agaillardir un peu en mes jours de désolation.

HAFIZ, *se grattant l'oreille, bas à plusieurs des assistants.* — Navet ou Laval?

ASTROLOGIENS, DAMES, BOUFFONS et BALADINS *ensemble, dans un chuchotement.* — Laval. — Guy. — Poireau. — Navet.

YSABEAU, *soupirant comme une chatte.* — Oui, vous avez raison, je confonds tout à présent. Modes nouvelles, hommes nouveaux se heurtent, se brouillent dans ma pauvre tête. On ne m'apprend plus rien. Je suis si délaissée. Aïe! aïe! mes jambes. Et je sors si peu.

L'ISLE-ADAM. — Très aimable reine, vous sortirez tout à l'heure.

Entre Guy de Laval, que Mourad et Hafiz, la main au front, saluent à l'orientale.

SCENE II

LES MEMES, GUY DE LAVAL.

GUY DE LAVAL, *étonné.* — Madame...

HAFIZ, *cherchant et annonçant.* — Messire... messire Guy...

LAVAL, *à part.* — Tiens, on m'attendait? Familier, cet homme noir!

HAFIZ. — Guy de Navet.

LAVAL. — Que dit ce fou?

LES ASSISTANTS, *soufflant le mot.* — Laval! Laval! Laval!

MOURAD, *grave et péremptoire.* — Messire Poireau de Laval.

LES ASSISTANTS. — Guy! Guy! Guy!

LAVAL. — Mais qu'ont-ils, ceux-là!

Rire général.

YSABEAU, *à ses nègres.* — Vous n'entendez pas? — Guy!

HAFIZ. — Oui, madame la reine. Messire Guy de Navet.

LES ASSISTANTS. — Mais non, Laval!

MOURAD, *excédé, embrochant les mots et faisant claquer son fouet.* — Messire Guy de Navet du Poireau de... Je ne sais pas le dire.

Explosion de gaieté.

LAVAL, *fièrement.* — Veut-on outrager ici l'ambassadeur du roi?

YSABEAU, *dédaigneuse.* — Ou l'envoyé de monsieur de La Hire?... Mais non! rien de cela! Vous avez interrompu des jeux, messire, qui trottent encore dans la cervelle de mes chambellans. Vous les excuserez. (*A l'Isle-Adam.*) Oui-dà, que c'est jeunet...

LAVAL, *avançant de quelques pas.* — Voici bien des fous autour d'une reine.

YSABEAU. — L'insolent!... un petit Radclif!

LAVAL, *saluant.* — Madame, vous ayant présenté l'hommage...

HAFIZ. — Dites : madame la reine!

LAVAL, *frappant du pied.* — Assez, maintenant!

YSABEAU. — Toutes façons d'écorcheur. (*A l'Isle-Adam.*) Et c'est poète, cela? Et cela joue de la musique?

LAVAL. — Vous ayant présenté l'hommage de messire

de La Hire et du maréchal, je dois accomplir un ordre. — Sir Thomas Radclif, vous êtes mon prisonnier!

Il le cherche des yeux dans l'assemblée.

YSABEAU. — Trop tard, mon petit seigneur, il nous a quittés.

LAVAL. — Que dites-vous, madame?

YSABEAU. — Parti en Irlande chercher l'entrée du Purgatoire.

LAVAL. — Voyons, ses Irlandais m'ont juré qu'il était là... Oh! bon messire de l'Isle-Adam, je ne vous vis point tout d'abord, au milieu de ces... Où donc est le Radclif? où se dérobe-t-il? (*L'Isle-Adam lui parle à l'oreille en désignant la porte de gauche. Laval se met à rire.*) Ah! très bien. Mais enfin êtes-vous sûr...

L'ISLE-ADAM, *à voix basse.* — Il achève de mourir s'il n'est mort. Vous plaît-il regarder?

LAVAL, *courtoisement.* — Non point, je vous crois. Messire, vous êtes libre; vous pouvez rentrer dans Paris, et puisque vous commandez encore à des Anglais, défendre qui qu'en grogne cette ville contre nous.

YSABEAU. — Nenni! Messire de l'Isle-Adam est mon bon ami. Je tiens à ce qu'il reste!

LAVAL. — Cependant, messire rentrera dans Paris, et nous aussi, madame.

YSABEAU. — Vous, et par quel moyen?

LAVAL. — Après un assaut!

L'ISLE-ADAM, *se penchant vers Ysabeau.* — L'assaut pour rire.

YSABEAU, *toisant Guy de Laval.* — Seigneur écuyer, depuis que vous êtes entré, je vous admire. Je vous vois là, devant moi, planté comme un pieu. Etes-vous encore à l'âge où l'on ne s'agenouille que devant sa maîtresse?

LAVAL, *dressant la tête.* — Je ne m'agenouille, hors devant Dieu et mon roi, que devant Madame la Vierge et une autre dame.

YSABEAU. — Votre mission!

LAVAL, *hésitant, après un regard sur l'assemblée.* — Par ordre du roi Charles...

YSABEAU. — Me venez-vous arrêter aussi?

LAVAL. — Qui dit cela?

YSABEAU. — Dites autre chose, mais parlez net.

LAVAL. — Ordre est de messire le roi...

YSABEAU, *à l'Isle-Adam.* — Le roi! toujours!

LAVAL. — ...que trois Dames, venues d'Angers, soient auprès de vous introduites.

YSABEAU. — Trois dames? quelles dames? Venues d'Angers, je n'en connais que deux.

L'ISLE-ADAM, *à part.* — Elle les a devinées.

YSABEAU. — Mais votre La Hire? votre Gilles de Retz?

LAVAL. — Eux ont l'ordre du roi...

YSABEAU. — Encore! (*A l'Isle-Adam.*) Faudra-t-il que je m'y habitue?

L'ISLE-ADAM. — Ça me paraîtrait plus sage.

YSABEAU. — L'ordre du soi-disant dauphin?

LAVAL. — ...du roi, de ne pas se présenter devant vous.

YSABEAU. — Et pourquoi?

LAVAL. — Monseigneur Charles, dans sa bénévolence, désire en agissant ainsi vous bien faire goûter cette marque de son respect...

L'ISLE-ADAM. — De son respect, que vous disais-je!

LAVAL, *saluant.* — Et de son amour.

YSABEAU. — Il se moque, je crois!

LAVAL. — Non point, madame. L'intrusion auprès de vous d'aucuns hommes de guerre, fussent-ils des chefs, vous pourrait inciter à croire que notre sire, vous tenant rigueur de ce que nous ne savons pas, vous cherche noise ou maléfices.

YSABEAU, *ironique.* — On m'assassinerait?

LAVAL. — Ce que ne veut pas monseigneur Charles.

YSABEAU, *l'examinant.* — Vous n'êtes donc pas un

homme de guerre, vous! (*A l'Isle-Adam.*) Oh! oh! serait-ce une femme déguisée? (*Et tout bas.*) Cette Jeanne...

LAVAL, *estomaqué.* — Moi? une femme?

L'ISLE-ADAM. — En tout cas, il a bonne voix d'homme. Non, madame, messire de Laval, comte breton, est bien messire de Laval. Il appartint à monsieur de Richemond, je le connus alors. Et maintenant il est, je pense, à monseigneur Gilles.

LAVAL. — Et maintenant à Jeanne!

YSABEAU, *entre ses dents.* — Puceau!

Entre tout courant le jeune Pierre de Brézé, page-écuyer de madame Ysabelle de Lorraine, duchesse d'Anjou. Il est suivi d'une dame qui restera dans l'ombre du corridor, inaperçue de la reine Ysabeau.

SCENE III

LES MEMES, PIERRE DE BREZE, puis une DAME.

PIERRE DE BRÉZÉ, *le nez en l'air.* — Messires et Mesdames... Où saluerai-je madame la reine?

YSABEAU. — Encore un! Que nous veut ce pageret? Oh! un fil de la vierge!

BRÉZÉ, *interloqué.* — Comment?

YSABEAU. — Un bout de fil du moins. Est-il grêle!...

BRÉZÉ, *se redressant.* — Un fil de la vierge, moi!

YSABEAU. — Sans doute un autre compagnon de la Pucelle?

L'ISLE-ADAM. — Non, point celui-ci, je ne crois pas.

BRÉZÉ, *fièrement.* — Je le voudrais être! et le serai!

YSABEAU. — Plus insolent encore.

BRÉZÉ. — Que dit cette vieille dame?

L'ISLE-ADAM, *à Brézé.* — Madame la reine.

BRÉZÉ, *s'étant frappé la cuisse, va pour se dérober.* — Oh!...

Les dames et les bouffons se mettent à rire.

YSABEAU. — Restez! — Et vous, là-bas, qui vous fait rire? Si vous riez, riez pour quelque chose! (*A l'Isle-Adam.*) M'est avis que dans une heure, si ça continue, j'aurai chez moi toutes les bandes de La Hire, et pour peu que la taille décroisse à chaque survenant, une armée de nains. (*Rires adulateurs des bouffons et des dames.*) C'est cela, vous pouvez rire maintenant. Et quel sera le troisième? un poupard à la mamelle? puisqu'aussi bien on m'annonce des femmes (*se tournant vers les astrologiens*) une conjonction de femmes! (*Rire général, même des noirs. Ysabeau savoure son triomphe. Seuls les astrologiens demeurent funèbres. A Pierre de Brézé une jambe en l'air, attendant l'événement, prêt à déguerpir en vitesse.*) Parlerez-vous, gobelin!

BRÉZÉ, *venant cérémonieusement saluer Ysabeau.* — Madame et reine...

YSABEAU. — Vous me saluerez dans la lune! (*Rire des astrologiens.*) Je ne dis point cela pour vous, messires. (*Nouvelle hilarité. Le page rit comme un enfant et même il se tord.*) Le voilà qui serpente à présent? Mais parlez donc!

BRÉZÉ. — Ah! tiens, moi, je croyais qu'on pouvait rire.

YSABEAU. — Et d'abord qui êtes-vous?

BRÉZÉ. — Pierre de Brézé, madame. Ecuyer-page de haute et noble dame Ysabelle de Lorraine, duchesse d'Anjou.

YSABEAU. — Ma pécore de nièce. — Que faites-vous céans? (*Se penchant vers l'Isle-Adam.*) Pauvre duc René! De tels souriquets sont vite dans le lit conjugal.

L'ISLE-ADAM, *un doigt aux lèvres.* — Chut!

YSABEAU. — Eh! bien, avez-vous entendu? que faites-vous ici?

Brézé, *attirant galamment l'attention de la reine.* — Messire vous dit : chut!

Ysabeau, *furieuse.* — Punissez-le, Mourad!

Le fouet siffle dans l'air.

L'Isle-Adam. — Oh! madame... Non, non, seigneur Mourad.

Brézé *qui, pour éviter le fouet, s'est jeté dans un saut de carpe, se rapproche à petits pas d'Ysabeau.* — Voilà, madame — hum! — et reine. Messire Gilles de Retz, tout autant que messire de La Hire, trouve que monsieur de Laval ici présent... Bonjour, Laval!

Laval. — Pourquoi me dis-tu bonjour? je viens de te quitter.

Il lui serre la main.

Brézé. — J'aurais parié qu'il y avait trois cents ans. (*Ysabeau devenue écarlate lève le poing.*) Voilà, je reprends. Ne me coupe plus. Messire de La Hire, tout autant que messire Gilles de Retz, trouve que monsieur de Laval ici présent lambine trop à vous expliquer le... la... la chose et que déjà (*il s'incline*) madame et reine, vous devriez savoir si vous restez, si vous partez, si vous partez ou si vous restez.

Ysabeau suffoque.

Laval. — Erreur! Je n'étais chargé de cette ambassade qui revient à mesdames.

Ysabeau. — Enfin, de quoi étiez-vous chargés tous les deux?

Laval. — Moi? seulement d'annoncer mesdames et d'arrêter le...

Ysabeau. — Quelles dames?

Brézé, *à Laval.* — Eh! bien, mon fils, en trois cents ans tu n'as pas dit grand'chose.

Laval. — Crois-tu donc avoir été plus vite? (*Froidement, à Ysabeau.*) Dame Yolande d'Aragon et dame Ysabelle de Lorraine, la mère et l'épouse de notre bon duc René d'Anjou.

BRÉZÉ. — Tu vois, ce n'était pas si long.

YSABEAU. — Suivent-elles les troupes du soi-disant dauphin? Mais c'est une armée de jupons! (*Vers l'Isle-Adam qui à son tour rit dans sa main.*) Eh oui, elles jouent à la Pucelle! (*se gargarisant d'un rire formidable.*) Madame Yolande! pucelle!

LAVAL. — Nenni, madame, elles sont arrivées à l'instant. C'est moi qui les fus chercher, d'ordre du roi, avec partie des troupes de monsieur de La Hire en leur château d'Angers.

YSABEAU. — Et sous votre conduite, elles sont venues toutes chaudes en mon Ile de France?

LAVAL, *fermement.* — Pour vous parler!

BRÉZÉ, *à Laval.* — Bravo! très bien!

YSABEAU. — Que me veulent ces gaupes? Mais vous disiez trois dames?

LAVAL. — L'autre n'importe pas.

BRÉZÉ. — Comment, n'importe pas! (*Amoureusement.*) Oh! mais si!

YSABEAU, *à l'Isle-Adam.* — Pour le coup, cette Jeanne déguisée! (*A ses nègres.*) Qu'on s'en assure!

L'ISLE-ADAM, *après avoir fait un signe négatif aux deux noirs.* — Voilà, madame, supposition bien improbable.

YSABEAU. — Je ne veux être en proie à la curiosité de cette sorcière qui, depuis un an et plus, tant en son vilainage qu'à la cour de mon fils, au milieu de ses troupes, déclame contre moi cette abominable prophétie (*au premier astrologien*) que vous connaissez.

PREMIER ASTROLOGIEN, *interrogeant de l'œil ses compères.* — Nous ne la connaissons pas.

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Si fait! Elle est de Merlin : « Le royaume de France perdu par une femme sera sauvé par une vierge. »

TROISIÈME ASTROLOGIEN. — Il manque un mot : dissolue; une femme dissolue.

YSABEAU, *leur jetant les cartes astrologiques à la tête.* — Qui vous parle, à vous? Pour cette donzelle, qu'on me sache son nom!

LAVAL. — Eh! mais, je le sais, madame. Agnès Soret ou... Sorel...

BRÉZÉ. — Sorel.

YSABEAU. — Celle-ci n'entrera pas!

AGNÈS SOREL, *survenant.* — Trop tard, elle est entrée.

SCENE IV

LES MEMES, AGNES SOREL, assez grande, élancée, mais encore toute jeunette.

AGNÈS, *dans une révérence.* — Madame la reine...

YSABEAU, *à l'Isle-Adam.* — Et maintenant, une fille! C'est le comble!... (*Agnès vient lentement, respectueusement, s'agenouiller aux pieds d'Ysabeau. Celle-ci tout étonnée, quasi charmée :*) Qu'est cette personne?

AGNÈS. — Une humble suivante de madame Ysabelle de Lorraine...

YSABEAU. — J'ai, dans l'instant, refusé...

AGNÈS, *d'une voix très douce.* — ...qui vient vous demander, par ordre du roi Charles VII...

YSABEAU. — Encore! Mais je sais cela! — Cependant, retenez-le, damoiselle, il n'est roi de France en France que le roi Henry VI.

AGNÈS. — ...qui vient vous demander, par ordre du dauphin Charles...

YSABEAU, *tout à fait gagnée.* — Tiens, celle-ci est obéissante.

AGNÈS. — ...audience pour madame Ysabelle et madame Yolande sa mère.

YSABEAU, *à l'Isle-Adam.* — Heu, ma vieille ennemie. (*A la suivante.*) Eh! bien, je refuse.

L'ISLE-ADAM. — Réfléchissez, madame.

Elle consulte des yeux L'Isle-Adam qui baisse affirmativement la tête.

YSABEAU. — Oui, sachons ce qu'elles nous veulent, qui ne peut être, inspiré de cette dame Yolande, qu'un marché infâme, et vite, débarrassons-nous de cette harpie et de cette oiselle. (*A Mourad.*) Priez-les d'entrer en notre moulin (*Haussant les épaules.*) N'en est-ce pas un aujourd'hui?

BRÉZÉ, *poussant du coude Laval, et désignant l'énorme reine.* — La petite girouette est à l'intérieur.

Agnès, relevée, court à la porte du fond et, tendant les bras, interdit le passage à Mourad.

L'ISLE-ADAM. — Laissez-le passer, damoiselle.

MAITRE LE BORGNE, *à la reine.* — Nous allons vous la bouter hors!

YSABEAU. — Qu'elle reste au contraire, puisqu'elle est obéissante. (*A l'Isle-Adam.*) Elle ne me déplaît point trop, cette gazelle. — Faites-les entrer, Mourad!

AGNÈS. — C'est que... mesdames seraient bien aises et désirantes de vous parler seules à seule.

YSABEAU. — Non! (*Et solennellement.*) Devant l'irrespect de tous, l'ignominie où l'on tient mon âme royale, ce dédain universel pour « madame Ysabeau », je me suis choisi mes compagnons. Voilà mes amis, charlatans, nègres, histrions et maquerelles.

DAME PHILIBERTE, *au milieu des cris de ses compagnons outragés.* — Oh! madame! nous vous fûmes données par monsieur de Bedford!

YSABEAU. — Justement. Taisez-vous! — Ils resteront, tous! — Qu'elles entrent!

AGNÈS. — Mais il faut les aller chercher... Et j'irai, moi!

YSABEAU. — Comment? Elles ne sont point là, contre ma porte, à nous écouter? Je ne reconnais plus dame Yolande. Où sont-elles donc?

AGNÈS. — Fatiguées par le voyage (elles n'ont coutume de chevaucher) mesdames reposent dans une salle en bas.

YSABEAU. — Dans mes écuries?

AGNÈS. — Dans la salle de garde.

YSABEAU, *se frottant les mains.* — Encore mieux! Hé quoi! tout à l'heure on était si pressé?

AGNÈS. — Oh! le maréchal et monsieur de La Hire trépignent beaucoup. Mais enfin, madame la reine, elles ne veulent se présenter devant vous sans quelque apparat, surtout notre dame Ysabelle qui vous respecte...

YSABEAU. — Foin de son respect!

AGNÈS. — ...qui vous aime tant.

YSABEAU. — Ça, j'en doute.

AGNÈS. — Et moi je cours les chercher!

YSABEAU. — Non pas vous, damoiselle. Je suis sûre que messire de Laval, en courtois gentilhomme, se chargera très bien de cette nouvelle mission.

LAVAL. — Oui, madame, très bien!

Il va pour sortir.

YSABEAU. — Et dites-leur qu'il ne faut si grand temps pour se torcher le museau.

AGNÈS. — Oh! mais je ne puis accepter. Que diraient nos dames?

YSABEAU. — Je le veux!

LAVAL, *à Brézé.* — Tu me suis, l'homme-éclair?

BRÉZÉ. — Ma foi non, je ne m'ennuie pas ici.

LAVAL, *désignant les nègres.* — Toi, tu es jaloux de ces beaux galants!

SCENE V

LES MEMES, hors GUY DE LAVAL.

YSABEAU. — Damoiselle, veuillez nous approcher un peu. (*Agnès vient de nouveau s'agenouiller aux pieds de*

la reine.) Non, levez-vous. Et répondez-moi librement. Connaissez-vous cette Jeanne?

AGNÈS. — Cette Jeanne?

YSABEAU. — Oui! leur... votre Jeanne...

AGNÈS. — Celle de la France?

YSABEAU. — La vîtes-vous jamais?

AGNÈS. — Non, madame. Hélas!

YSABEAU. — Pourquoi donc hélas?

AGNÈS. — Je veux dire...

YSABEAU. — Allons?

AGNÈS. — Rien ne me plairait plus au monde que de la voir, que de contempler son petit front têtu, ses grands yeux, larges comme le ciel d'aube, son fier, son pur, son doux visage à l'ombre de sa bannière blanche où trône l'Eternel.

YSABEAU. — Quel enthousiasme! (*Saisissant un miroir d'étain sur la table.*) Regardez-vous, n'êtes-vous pas plus belle?

AGNÈS. — Désormais, nulle fille en France ne sera plus belle que Jeanne.

YSABEAU, *agacée.* — Que savez-vous de sa beauté? vous ne l'avez point vue.

AGNÈS. — Mon âme la contemple à défaut de mes yeux.

YSABEAU. — D'où votre âme la contemple-t-elle?

AGNÈS. — Je vis en Anjou, près de mesdames.

YSABEAU. — Jamais elle ne fut en Anjou.

AGNÈS. — Ai-je dit qu'elle y fût jamais?

YSABEAU. — Enfin, de cette chambre, ici, près de moi, la voyez-vous?

AGNÈS. — Non.

YSABEAU. — Fermez les yeux. Regardez. Que voit votre âme?

AGNÈS, *troublée.* — Rien.

YSABEAU. — Vous mentez!

AGNÈS *pousse un cri strident, et après un silence.* — Je ne voyais que vous, madame.

YSABEAU. — Qu'avez-vous à trembler?... (*A Pierre de Brézé.*) Maître écuyer, cessez de rôder auprès de nous. Occupez cette fenêtre et nous avisez de tous événements dans la cour.

BRÉZÉ, *d'un bond à la fenêtre, et déroulant aussitôt une phrase majestueuse.* — Messire de La Hire a fait sauter son casque, il éponge à son front une sueur abondante, et le maréchal, entr'ouvrant ses braies, écarte les jambes et soulève sa cotte de mailles pour pisser.

L'ASTROLOGIEN *à lunettes.* — Tout cela est vrai.

YSABEAU. — Contentez-vous de nous prévenir dès que vous apercevrez mesdames (*à l'Isle-Adam*) si tant est qu'elles nous visitent aujourd'hui.

L'ISLE-ADAM. — N'en doutez point.

Commères, danseurs et ménestrels font des groupes animés au dernier plan, à droite de la salle, les égyptiaques indiquant un pas que les dames essaient d'imiter, les ménestrels osant parfois égrener quelques notes. L'Isle-Adam s'entretient, non loin d'Ysabeau, avec les trois astrologiens. Les bouffons se sont remis à leur partie de dés. Mourad et Hafiz restent silencieux, l'un à droite ,l'autre à gauche de la porte du fond.

YSABEAU, *vers Agnès.* — C'est grande et belle ville, Angers, damoiselle?

AGNÈS. — Oui, madame.

YSABEAU. — Où vous retournerez, n'est-ce pas, sitôt après cette folle entrevue?

AGNÈS. — Folle?

YSABEAU. — Plus que folle.

AGNÈS. — Oui, madame.

HAFIZ, *somnolent.* — Dites : madame la reine.

AGNÈS. — Oui, madame la reine.

YSABEAU. — Vos père et mère sont de ce pays d'Anjou? Ils y vivent sans doute?

AGNÈS. — Non, madame, ils naquirent au pays de Brenne.

YSABEAU. — On les nomme?

AGNÈS. — Seigneur de Coudun, Dame de Fromenteau. Mais tous deux sont morts.

YSABEAU. — Qui vous confia aux mains bénignes de notre petite nièce de Lorraine?

AGNÈS. — Mon oncle et parrain, chanoine et confesseur de madame d'Aragon; ce fut dès mon plus jeune âge.

YSABEAU. — Chère belle orpheline, vous plaisez à mon cœur. Vous aurez en moi une amie.

AGNÈS. — Madame Ysabelle aussi m'aime beaucoup.

YSABEAU. — Comme elle a bien dit cela! (*Imitant la douce voix d'Agnès.*) Madame Ysabelle *aussi* m'aime beaucoup... aussi!... Et madame Yolande?

AGNÈS. — Ça, je ne sais.

YSABEAU. — Elle n'aime personne. (*Se faisant caressante.*) Du moins, chère belle, vous n'ignorez pas ce qu'elles me veulent. Eh! bien, dites-le moi. Je vous en récompenserai un jour... un prochain jour... quand mon petit-fils Henry les aura tous battus! (*Agnès recule.*) Est-ce affaire de Bourgogne ou d'Anjou?

AGNÈS. — Ça... je ne sais.

YSABEAU. — Fidèle et prudente. (*A l'Isle-Adam.*) Elle est parfaite. Et me sauriez-vous conter un peu de la vie du roi mon fils?

AGNÈS, *joyeuse.* — Vous avez dit le roi, madame!

YSABEAU, *dans la jubilation.* — Et rusée! Elle est rusée! Nenni, damoiselle. J'ai parlé du soi-disant dauphin. Vous a-t-il remarquée?

AGNÈS. — Jamais je ne vis, madame, le pauvre roi.

YSABEAU. — Le pauvre!... Décidément vous me plaisez beaucoup! Eh! oui, toute belle, à moi *aussi.*

Elle va pour l'étreindre de ses bras.

Brézé, *le front sur la vitre.* — Ah! les filous! Madame la reine, vite, accourez! nos angevins lampent tout le vin de la cave!

Ysabeau. — Pour ce qu'il vaut!

L'Isle-Adam, *fort amusé.* — Angevin, sac à vin!

Ysabeau, *à celui-ci.* — Du côt de Suresnes. Encore une munificence de Monsieur de Bedford. J'en eus trois tonneaux pour mon anniversaire.

Brézé. — Les trois tonneaux sont là.

Ysabeau. — Du silence, pageret!

Brézé. — Je fais mon devoir.

Ysabeau. — Eh! bien, maintenant, regardez par l'autre fenêtre. (*Examinant Agnès avec complaisance.*) La perfection dans la grâce. Il me vient à votre sujet les plus jolies idées. Etes-vous de petite ou marquante noblesse?

Agnès. — Un de mes aïeux, du surgeon maternel, a sauvé la vie à Philippe-Auguste aux champs de Bouvines.

Ysabeau. — Voilà qui grandit. Une telle ascendance et votre beauté, vos vertus, damoiselle, me font augurer pour vous une bien haute destinée.

Agnès, *gravement.* — Non, madame, il n'en est plus de haute pour aucune damoiselle en France, depuis Jeanne.

Ysabeau. — Qui sait? Donnez-moi votre main.

Agnès. — Je ne suis pas digne...

Ysabeau. — Allons, n'ayez point peur. Votre main... Voici la mienne. Osez donc! Je n'ai pas de griffes!

Agnès. — Oh! madame.

Ysabeau. — Vite! je tiens cette main! (*Se tournant vers les astrologiens.*) Docteurs, à l'instant, dévoilez-nous l'avenir de cette damoiselle! (*Agnès résiste.*) Eh! mon Dieu, ils ne vous feront point de mal. (*Le premier et le deuxième astrologien sont venus à l'appel de la reine.*)

Laissez-vous tenter. Non? Vous ne voulez pas?... Hafiz, tenez ce poignet délicat et ne le lâchez plus.

Hafiz, accouru, s'empare brusquement du léger poignet d'Agnès. Lutte écartant de deux pas le nègre et la suivante.

AGNÈS, *affolée, au page et à l'Isle-Adam.* — Au secours! Brézé! Messire!

L'ISLE-ADAM. — Je ne puis souffrir, madame...

YSABEAU. — Mais elle non plus ne souffrira pas. Eloignez-vous, messire de Brézé! Pas de malignes influences. Laissez étudier les docteurs. (*Mourad, d'un sifflement de son fouet, éloigne Brézé. Ysabeau, au troisième astrologien rôdant sous une fenêtre.*) Hé! vous, là-bas, l'escargot de muraille, vous êtes de la consultation.

TROISIÈME ASTROLOGIEN. — Ce n'est pas dans les mains que je vois l'avenir.

YSABEAU. — Imbécile!

TROISIÈME ASTROLOGIEN, *levant son bonnet à cornes.* — C'est là-haut, dans les planètes!

YSABEAU. — Triple buse! (*Au premier astrologien, à voix basse et rapide.*) Vous, parlez! Trouvez-lui un roi pour le moins et qui l'aime.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Un roi vivant?

YSABEAU. — Plus bête encore!... Tenez, Charles VII par exemple.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Votre fils?

YSABEAU. — Dieu! qu'ai-je dit là? Non... enfin, oui... Arrangez-vous. (*Haut, à la suivante.*) Approchez maintenant. Encore un peu, damoiselle. Un peu plus, voyons! (*Hafiz, à chaque ordre, tire sur la main aux doigts frêles qui, tout à coup, est saisie par le premier astrologien sous le nez même de la reine.*) Là! je vous dis qu'ils ne vous feront point de mal. (*Agnès résiste encore.*) Oh! la têtue. Je le jure sur mon honneur royal.

L'ISLE-ADAM, *inquiet.* — Madame...

YSABEAU, *à celui-ci.* — Et sur votre honneur, si vous

y croyez! L'Isle-Adam, vous voilà de partie avec moi dans cette affaire. (*Bas.*) Que mon fils ait une concubine de ma main, nous délogeant cette Cassignèle, tout serait mieux.

L'Isle-Adam. — Voire.

Ysabeau. — N'importe, veuillez être sage. Vous aussi, pageret! (*Aux astrologiens.*) Commencez votre étude.

Un grand silence. Les têtes se sont penchées vers la main d'Agnès qui se résigne.

Premier astrologien, *comme une trombe.* — Oh! oh! oh! (*Vif mouvement d'attention.*) Oh! oh! petite main.

Deuxième astrologien, *celui aux lunettes.* — Cela est vrai.

Premier astrologien. — Et douce et frétillante.

Deuxième astrologien. — On ne peut plus.

Premier astrologien. — Bon signe de vie!

Deuxième astrologien. — Très bon.

Brézé *remonte près de la porte de gauche en se tenant le ventre.* — Pff!... (*A part, faisant claquer ses doigts.*) Si Laval était là, ce qu'on se rigolerait! Tiens, au fait, je ris tout seul.

Premier astrologien. — Oh! oh! oh! ligne de cœur nette, profonde, largement tranchée.

Brézé, *même jeu.* — Comme une tranche de melon. (*Se ravisant.*) Oh! pardon, Agnès!

Deuxième astrologien. — Et longue, longue...

Premier astrologien. — Longue... (*Tous deux retournent la main pour voir si la ligne ne passe pas de l'autre côté.*) Autre bon signe.

Deuxième astrologien. — Cela est toujours vrai (*il perd ses lunettes et les rattrape*), très vrai!

Ysabeau. — Bon, pour quoi?

Premier et deuxième astrologiens, *ensemble et doctoralement.* — Pour l'amour.

Brézé, *la main sur le cœur.* — Est-il besoin d'être sorcier?

PREMIER ASTROLOGIEN. — Et la mensale toute rubiconde!

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Honneur!

PREMIER ASTROLOGIEN. — Gloire!

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Richesse!

YSABEAU. — Conclusion?

PREMIER ASTROLOGIEN. — Madame, laissez-nous étudier. (*Aux bouffons et aux dames qui ne se tiennent plus de joie.*) Silence! (*A Ysabeau.*) Il y a tant de lignes, voyez-vous, qui se contredisent...

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Et qui s'embrouillent.

PREMIER ASTROLOGIEN. — C'est cela, qui s'embrouillent, tout ainsi qu'une pelote de laine sous la main d'un chat.

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — La patte.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Comment, la patte?

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — La patte d'un chat.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Oui, oui. (*Aux bouffons et aux dames.*) Silence!

DEUXIÈME ASTROLOGIEN, *d'une voix de crécelle.* — Silence!...

BRÉZÉ, *pouffant de rire, le dos appuyé contre la porte de gauche.* — Je n'en peux plus.

TROISIÈME ASTROLOGIEN, *s'approchant de Brézé, à voix basse et d'un ton lugubre.* — Eloignez-vous, sire de Brézé. Derrière cette porte il y a un mort.

BRÉZÉ *saute en l'air.* — Diable! un fou!...

MAITRE LE BOSSU, *même jeu.* — Un mort qui peut-être n'est pas tout à fait mort.

BRÉZÉ. — Encore un fou!

MAITRE LE BORGNE, *même jeu.* — Et si cela peut vous faire plaisir, c'est un Anglais.

BRÉZÉ. — Rien que des fous! (*Au Borgne.*) Non, aucun plaisir. Je n'aime les Anglais que morts et bien morts. Ils ne sont pas gais par ici, je vais de l'autre côté.

Il passe à droite, où se trouvent L'Isle-Adam et les Dames.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Que vois-je!... Oh! oh! triple étoile sur le mont de Vénus!

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Quadruple!

PREMIER ASTROLOGIEN. — Quintuple!

DEUXIÈME ASTROLOGIEN, *rajustant ses lunettes.* — Non, vous avez raison, triple.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Attendez, je n'en vois plus que deux...

YSABEAU, *regardant.* — Une.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Cela suffit. Magnifique destinée!

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Vrai. Toujours vrai.

YSABEAU. — Ça! dépêchons!

Nouvel et profond examen.

L'ISLE-ADAM, *venant à Brézé, gracieusement.* — Messire de Brézé, que vous avez grandi! Ne vous ai-je pas connu tout mignard?

BRÉZÉ, *se redressant.* — Vous dites?

L'ISLE-ADAM. — Haut comme trois pommes.

BRÉZÉ. — Et moi, ne vous ai-je pas connu tout Français, vilain Bourguignon?

Ils se mettent à rire.

LES DEUX ASTROLOGIENS. — Silence!

L'ISLE-ADAM. — Et comment va le digne sénéchal, votre père?

BRÉZÉ, *lugubre à son tour.* — Il est mort.

L'ISLE-ADAM. — Mort?... oh! pardon.

BRÉZÉ. — Ce n'est pas plus gai de ce côté-ci. (*S'entraînant lui-même, en tirant sa main gauche avec sa main droite.*) Eloignez-vous, messire de Brézé!... Tâtons du milieu. (*Soudain il regarde Agnès Sorel.*) Mais elle pleure! (*Il va pour courir à elle.*) Mais non, elle rit. (*Il s'approche en hésitant.*) Elle fait des grimaces.

AGNÈS. — Vous me chatouillez.

YSABEAU. — Quand aurez-vous fini?

PREMIER ASTROLOGIEN. — Oh! oh! oh! cette fois, plus

le moindre doute! un grain de beauté sous l'ongle du majeur.

DEUXIÈME ASTROLOGIEN, *le ventre sur la table pour mieux examiner.* — Cela est toujours bien vrai.

YSABEAU. — Où donc?

PREMIER ASTROLOGIEN. — Là.

AGNÈS, *intéressée.* — Mais je ne vois rien.

PREMIER ASTROLOGIEN. — Damoiselle (*il salue profondément*), vous serez aimée d'un grand roi.

AGNÈS, *bouleversée.* — D'un grand roi?...

YSABEAU, *dans son impatience.* — Charles VII!

DEUXIÈME ASTROLOGIEN. — Et vous l'épouserez.

YSABEAU. — Mais non, que chante-t-il, celui-là?

AGNÈS. — Charles VII?... (*à Ysabeau.*) Comment le savez-vous, madame? et vous dites... un grand roi.

YSABEAU. — Est-ce moi qui l'ai dit? Apprenez, damoiselle, que toujours les sorciers exagèrent.

PREMIER ET DEUXIÈME ASTROLOGIENS, *laissant tomber comme charogne la divine petite main.* — Sorciers!

YSABEAU, *à la suivante.* — Il n'importe, mes compliments.

AGNÈS, *rêveuse et joyeuse en même temps.* — Un grand roi...

BRÉZÉ, *courant vers Agnès.* — Je ne veux pas que vous épousiez un roi!

YSABEAU. — Oh! mais, c'est un vrai tyran, ce petit page.

Brézé entraîne Agnès vers le fond gauche de la salle.

LES DAMES, *la goule vers lui.* — Tyran! Tyran! Tyran!

MAITRE LE BOITEUX, *au troisième astrologien.* — Il sera cocu.

TROISIÈME ASTROLOGIEN. — Lisez-vous dans les planètes?

AGNÈS, *à Brézé.* — Non! laissez-moi, je souffre!

YSABEAU. — Ah ça! que vous est-il, ce coquebin?

AGNÈS, *prête à pleurer.* — Mais rien, rien, madame, je vous jure.

YSABEAU. — Vous voici toute chagrine à présent. Nos dames se font beaucoup attendre. S'habillent-elles de rosée et de rayon de soleil? Eh bien! pour vous réjouir et faire passer le temps, comme en l'honneur de ce grand roi (*vers Agnès*) que vous épouserez, n'est-ce pas, damoiselle? (*à ses bouffons et à ses dames*), vous, mes follets et follettes, chantez-nous la chanson du soi-disant dauphin...

DAME PHILIBERTE. — Et de sa maîtresse.

DAME REGNAUDE. — Madame la Cassignèle!

AGNÈS. — Horreur!

YSABEAU. — Oui, dansez, chantez *la Cassignèle!*

Les ménétriers préludent. Le ballet s'organise. Et l'on danse: égyptiaques, bouffons et dames, les rebecs et tambourins s'animant de plus en plus. Tout de suite, dame Philiberte chante en s'écartant du ballet, où elle ne rentrera qu'ayant fini son couplet. Il en sera de même pour les autres chanteurs.

DAME PHILIBERTE.

Il est, dit-on, un roi petit,
Petit roi, petit roi de Bourges,
D'un sceptre de poireau nanti
Et le chef mitré d'une courge.

DAME REGNAUDE.

Il règne sur vingt damoiseaux,
Damoiselles, puceaux, pucelles,
Et quand le malheur grêle à seaux,
Règne sur eux la Cassignèle.

TOUT LE BALLET.

Dansons la Cassignèle,
Puceaux, pucelles!

MAITRE LE BOITEUX

C'est peu qu'on die : ils fuient l'amour
Aux jardins de Bourges en France,
Puceaux, pucelles, chaque jour
N'y ont de plaies que l'on ne panse.

MAITRE LE BORGNE

Et trop souvent, las d'être aimés
Ou de jouer au doigt qui mouille...

YSABEAU, *une main sur le visage.* — Oh! l'horreur...
AGNÈS. — Horreur!
BRÉZÉ. — Oui, pas beau.

MAITRE LE BORGNE.

Sous motte ils cherchent les armées
Du bon Monsieur de la Trémoïlle!

Rire général.

TOUT LE BALLET.

Dansons la Cassignèle,
Puceaux! pucelles!

DAME RADEGONDE.

Sur eux l'Amour tirant de l'aile
Abandonne, emmi les roseaux,
Damoiselles à damoiselles
Et damoiseaux à damoiseaux.

YSABEAU. — Gentil, ça.

DAME PERRENELLE.

Chercher Vénus! — Où donc est-elle?
Trouver la lune! — Il se fait tard...
Grands jeux d'amour, sous les ételles,
Où l'on ne craint aucun bâtard.

TOUT LE BALLET.

Dansons la Cassignèle,
Puceaux! pucelles!

MAITRE LE BOSSU

Mais, tendre agnelle, Cassignèle
Au rebours donne son museau

A l'Amour qui ne se révèle
Que bas la cotte et les houseaux.

Grand hurtibilis de rires. Ysabeau lève une main.

DAME PHILIBERTE. — Chut! Taisez-vous! Madame la reine va chanter!

DAME YSABEAU, *dans un silence.*

Or une pucelle ayant dit :
« Aux plaies du roi je serai baume »,
Vit-on jamais roi plus petit
Plus gaîment perdre son royaume?

Après une fureur d'applaudissements, la danse en forme de ronde, toujours soutenue par les tambourins et les rebecs, s'éploie au milieu des cris entre dames, bouffons et baladins; et par à coups seulement, et plus doucement, le refrain est chanté. La ronde, jusqu'au baisser du rideau, sera entrecoupée de pauses au cours desquelles tout le monde s'assiéra sur le parquet, halètera, soufflera, pour repartir de plus belle.

AGNÈS. — Horreur! horreur! horreur!

BRÉZÉ. — Eh bien! damoiselle Agnès, bouchez-vous les oreilles... Non! vous ne m'entendriez pas.

AGNÈS. — Qu'avez-vous encore à me raconter? Je vous dis que je souffre...

YSABEAU, *désignant le jeune couple, à l'Isle-Adam.* — Ecoutez leur complot. Et revenez vite me narrer ce que vous en aurez surpris. (*Gloussante.*) Les histoires d'amour me ravissent.

L'ISLE-ADAM. — Ce tapage empêcherait d'ouïr le canon, s'il tonnait sur vos toits.

YSABEAU. — De grâce, l'Isle-Adam. — Plus doux, la musique.

L'ISLE-ADAM. — Et je ne suis pas un espion.

YSABEAU. — Tout de suite les mots superbes! De grâce, bon messire, allez! allez!... Une histoire d'amour...

L'Isle-Adam se dirige à contre-cœur vers Agnès Sorel et Pierre de Brézé. Mais il s'en tient à distance.

BRÉZÉ, *pendant une accalmie.* — Promettez-moi de ne pas épouser un roi, et je vous apprendrai la fin des couplets sur Jeanne.

AGNÈS. — Les couplets sur Jeanne, mais je les sais tous!

BRÉZÉ. — Comment?

AGNÈS, *excédée, jouant la coquetterie.* — Ceux que notre joli barde, messire de Laval, composa pour madame de Lorraine et que chantent toutes les armées du roi?

BRÉZÉ. — Bien sûr, la futée!

AGNÈS. — Il me les apprit lui-même en fin de voyage, sous les étoiles de Montlhéry, tandis que vous cherchiez un logis pour mesdames.

BRÉZÉ. — Oh! la coquine et le coquin!

AGNÈS. — Oui, terrible jaloux! Mais je n'en sus retenir la musique.

BRÉZÉ. — Je la connais, moi.

AGNÈS. — A vous de me l'apprendre.

LE BALLET. — Dansons *la Cassignèle!*

BRÉZÉ. — Vous ne l'entendriez pas. D'ailleurs je chante comme un chat empaillé.

AGNÈS. — Alors, laissez-moi tranquille.

La querelle se poursuit à voix basse.

YSABEAU, *l'ouïe aux écoutes.* — Oh! oh! c'est bien long. Serait-ce plus grave que je ne pensais? On se débarrassera de vous, monsieur le petit page.

BRÉZÉ. — Vraiment, vous savez tous les couplets? Dites-les pour voir.

AGNÈS. — Saint Thomas!

BRÉZÉ. — Commencez par le commencement.

AGNÈS. — En voilà une fantaisie!

BRÉZÉ. — Une fantaisie?... Agnès! Agnès! répondez « Jeanne » à « Cassignèle »!

AGNÈS, *soudain tentée.* — Oh! vous croyez?...

Elle désigne la meute hurlante et la reine qui l'écoute, en rythmant de la dextre et de ses mentons l'air fougueux et les pas endiablés.

BRÉZÉ. — Tant mieux! Nous seuls vous écouterons. (*Appelant l'Isle-Adam.*) Psst!... venez entendre cela, méchant Bourguignon!

L'ISLE-ADAM, *souriant.* — Aux ordres de votre Grandeur.

Agnès lui fait la révérence.

LE BALLET, *développé en une ronde frénétique.* — Dansons *la Cassignèle!*

BRÉZÉ. — A vous, à vous maintenant!

AGNÈS, *gagnée par l'enthousiasme, dans le tapage, et haussant de plus en plus la voix, cependant que la ronde, surprise, se tait peu à peu :*

Ni les hauts faits du Temps passé,
Ni ceux des Anges au ciel même,
Ni de l'Amour n'ont surpassé
Les tiens, ô Jeanne de Lorraine!
Clamons : la belle vie, ma foi,
Toute à la France et toute au roi!

BRÉZÉ, *jetant en l'air son chaperon.* — Toute à la France et toute au roi!

YSABEAU, *tournée vers eux.* — Mais que hurlent-ils, ceux-là?... L'Isle-Adam!

L'ISLE-ADAM. — Madame, écoutez vous-même.

BRÉZÉ, *gambadant les bras au ciel.* — Toute à la France et toute au roi!

YSABEAU, *à Mourad et Hafiz.* — Courez-leur sus, à ces deux bandits!

Pierre de Brézé tire sa petite épée. Mais le sire de l'Isle-Adam s'interpose. Agnès, effrayée, court jusqu'à la porte de gauche.

HAFIZ. — Point là! — Un mort.

BRÉZÉ, *vers Agnès.* — Continuez !

AGNÈS, *tremblante.* — Non !... je meurs...

BRÉZÉ, *vivement.* — Ne les écoutez pas, c'est une farce. Vous ne voulez plus?... A mon tour, donc !

Voici femme suave et tendre
Qui, bergerette à ses moutons,
Devint homme sans plus attendre,
Le plus fier lancier de renom.
Quel honneur pour le Féminin,
Dites, coëffes et hennins!

YSABEAU, *gagnée par le rire.* — Bon, il s'entête ! Eh bien, alors, vous aussi, continuez *la Cassignèle!* J'ai toujours aimé la justice et l'équilibre. (*Ce disant, la reine Ysabeau, pour mieux rire à grand'goulée, s'appuie, tête à la renverse et de tout son poids, sur le dos de la cathèdre qui vacille et choit au parquet avec son contenu. Au milieu d'exclamations poussées par les bouffons et les commères, astrologiens, nègres, baladins, voire aussi l'Isle-Adam et Brézé, remettent sur pieds l'immense fauteuil, vraie cathédrale, et dedans, comme en une châsse, la monumentale souveraine.*) Mes jambes ! aïe ! mes jambes ! ce sont mes jambes !

AGNÈS, *accourant, et redevenue pitoyable.* — Quoi ! seriez-vous blessée, madame Ysabeau?

HAFIZ, *terrible, dressant le sabre.* — Dites...

AGNÈS, *tombée à genoux.* — Madame la r...

Mais YSABEAU, *de sa fine main l'aidant à se relever, avec une grâce légère, vraiment royale.* — Non, beauté, non ! désormais, c'est à moi de vous dire : Madame la Reine...

Accompagnée de la musique burlesque, reprise de *la Cassignèle.*

RIDEAU

PAUL FORT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

André Thérive: *Chantiers européens*, Editions Excelsior. — Jules Romains: *Problèmes européens*, Flammarion. — Maurice Bedel: *Zigzags*, Flammarion. — Jean Grenier: *Les Iles*, Gallimard. — Paul Chauveau: *Caractères*, Editions des Cahiers libres.

L'Europe, a dit M. Valéry, n'est qu'une petite péninsule du continent asiatique. Elle est aussi, en ce XXe siècle qui fait figure de siècle catastrophique, une forêt de problèmes, copieusement bourrée d'explosifs qui attendent l'étincelle. S'il était permis d'user d'une vieille et cocasse métaphore à propos d'un sujet qui n'éveille point d'idées folâtres, on pourrait dire que le char de l'Europe navigue sur quelques douzaines de volcans. En foule se lèvent des questions de plus en plus obsédantes! On s'en voudrait de les ignorer, mais à l'esprit qui s'y applique avec bonne foi, elles laissent déception et irritation. De toute évidence, l'Europe est travaillée jusqu'en ses dernières profondeurs par des forces décisives! Nous traversons sans doute une période de transformation, « une période de mutation », a dit fort justement M. Georges Duhamel. Le cycle d'années où nous vivons a l'air de correspondre dans le temps à ce que les géologues nomment une ligne de fracture ou une zone de dislocation dans l'espace; mais qu'il est difficile de répondre à ces trois mots: Où va l'Europe?

M. Thérive croit plus à la volonté des hommes qu'aux forces obscures du monde! Il est cependant des périodes où il est à peu près impossible de prendre une conscience claire des choses, ce qui aiderait à les subjuguer. Il est aussi des temps où les forces déchaînées sont plus puissantes que les calculs et les vouloirs des hommes! Bon gré mal gré, dans l'Europe d'aujourd'hui, l'homme semble emporté vers je ne

sais quoi par un vertige qui le dépasse et dont il ne peut se rendre maître! Sommes-nous dans une époque où le fait de voir clair et de discerner les remèdes risque de n'avoir qu'une valeur d'ironie? J'ai médité parfois sur telle ou telle époque catastrophique du passé. On les examine avec étonnement et avec angoisse. On le voit avec évidence: il suffisait de ceci ou de cela pour modifier le cours des choses; de bons esprits s'en rendaient compte et la plupart des hommes auraient pu et auraient dû les comprendre. Pourquoi la réalité humaine repoussait-elle avec obstination ce qui eût pu être son salut? Y aurait-il des phases dans l'histoire où le réel est rigoureusement imperméable aux idées qui paraissent justes et salvatrices? Nous touchons à l'un des éléments les plus mystérieux de l'histoire humaine : pourquoi, dans certains moments capitaux, ce qui serait conforme à l'intérêt majeur des hommes est-il dénué de tout pouvoir de mordre sur le réel? Vivons-nous l'un de ces instants critiques?

Dès qu'on parle du malaise européen, je voudrais qu'on n'omît point un élément qui passe inaperçu et qui m'apparaît capital. Durant les années de guerre et dans tous les pays, on s'est acharné en vue d'obtenir un bon moral à détraquer l'esprit humain. On a fait perdre le goût et l'habitude de voir clair, on a fait vivre les hommes dans des systèmes de fictions qu'on leur nommait des vérités! Etonnez-vous après cela que l'Europe ne puisse trouver un quelconque aplomb et que la majorité des hommes ne veuille plus faire de distinction entre délirer et penser?

M. André Thérive ne limite pas sa curiosité à la littérature française. L'état présent et à venir de l'Europe et de la civilisation européenne sollicite vivement son esprit, et il étudie dans son livre, **Chantiers d'Europe,** une suite de questions qui ne peuvent laisser indifférent un homme d'aujourd'hui. Esprit prudent, ami du détail précis, assez peu porté à construire des systèmes ni même de grandes vues d'ensemble, soucieux de toujours sentir un sol ferme sous ses pas, M. André Thérive se plaît parmi le foisonnement des renseignements concrets. Il a soin de nous dire qu'il est deux sortes de chantiers: des chantiers de démolition et des chantiers de construction. De fait, on peut se demander qui l'emporte en

Europe des chantiers de démolition ou des chantiers de construction.

Il est vrai que destruction et construction sont deux opérations inextricablement mêlées. M. Thérive a bien vu que tous les faits humains sont dominés par les rythmes contraires de l'Un et du Divers. « Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité », avait dit Lamartine. « L'Europe veut être une », avait affirmé Nietzsche .M. Thérive constate que la tendance à se diversifier l'emporte aujourd'hui en Europe sur la tendance à s'unifier! Il ne s'en réjouit pas à l'extrême et il s'occupe à chercher des traits d'union entre les élites des diverses nations qui, de plus en plus, se replient jalousement et haineusement sur elles-mêmes. C'est même une des idées directrices de son livre, qui proclame au-dessus des cultures particulières « la nécessité d'une culture communicable, sinon universelle ».

Tout se passe, dit-il encore avec quelque tristesse, comme si, las d'évoluer vers une civilisation unique, les hommes tentaient de reconstituer des tribus, des clans, des hordes.

On méditerait à perte de vue sur le jeu de l'un et du divers dans le développement moderne de l'Europe. Jadis, il existait en Europe une diversité prodigieuse de mœurs et de coutumes, mais la religion chrétienne était une liaison spirituelle; la même culture à base gréco-romaine et à caractère universel rapprochait les élites des diverses nations; le latin, au-dessus des idiomes particuliers, était la langue seconde des esprits éclairés; il y eut même un moment, au XVIII[e] siècle, où le français et les lettres françaises s'imposèrent aux classes cultivées de toute l'Europe. De nos jours, nous assistons à la poussée vigoureuse de cultures locales qui toutes revendiquent leur originalité, le droit de se distinguer, alors qu'une sorte de civilisation-standard étend au monde entier, sans crier gare, une étrange uniformité de vie. L'unité spirituelle s'est émiettée, mais l'uniformité de la civilisation technique s'étend à vitesse accélérée. Curieux renversement! Peut-être l'avenir verra-t-il se poser cette singulière question: les cultures particulières qui se sont détachées de l'ancienne culture universelle résisteront-elles à la civilisation-standard qui

sans programme et sans propagande broie à plaisir toutes les différences?

M. Thérive souhaite que le français retrouve sa vogue du XVIIIe siècle! Evidemment, nous désirons qu'il joue dans le monde le rôle qu'y jouait le latin comme langue seconde! En cet ordre de choses, la qualité de notre littérature est un élément capital. M. Thérive a raison d'affirmer que notre rayonnement littéraire fait partie des grands intérêts français, mais devons-nous, pour maintenir notre prestige mondial, nous borner à être « le conservatoire d'une civilisation »? M. Thérive, en nous invitant à renoncer aux fausses valeurs du « modernisme » littéraire et artistique, n'oublie-t-il pas une distinction capitale? N'identifions pas une pacotille littéraire provocante et éberluante à une littérature mue par un loyal esprit de recherche et d'investigation. On mêle sous le vocable « moderne » deux littératures très différentes, l'une qui est bluff et charlatanisme et une autre qui répond à des attitudes nouvelles de l'âme humaine en face de toutes les questions éternelles. J'ai dit moi-même qu'une certaine littérature moderne résout le miracle de rompre avec la tradition sans ouvrir de voies nouvelles, mais je crois qu'il est une littérature moderne qui, sans mépriser les efforts du passé, croit que la suite des réponses de l'Univers à l'impérissable curiosité des hommes ne tarira jamais. Aussi bien, prestige français signifie aux yeux de l'étranger non seulement humanisme clair et mesuré, mais aussi hardiesse inventive.

Sur des problèmes comme « la Confusion des langues », « les Combats linguistiques », « Culture et politique », M. Thérive ne manque pas de ces vues à la fois modérées et ingénieuses qui sont sa marque. Il est juste de constater cet apparent paradoxe: Où triomphent les idées démocratiques françaises, le français perd du terrain. En effet, le français, véhicule des idées démocratiques, recrute ses connaisseurs et ses admirateurs dans l'aristocratie de tous les pays. On suivra M. Thérive dans ses tentatives pour définir la notion d'Europe, tracer l'esquisse du Français et de l'Allemand et dessiner à grands traits la culture belge, la culture suisse, la culture révolutionnaire et la culture fasciste. En gros, M. Thérive, dans une époque où les groupes humains se distinguent et

s'opposent avec violence, rappelle les droits d'une culture universelle et humaine, aussi bien que la valeur de la personne humaine prise en elle-même et considérée comme autre chose qu'une unité dans un groupe. Et ce sont là des problèmes aux mille formes et aux mille nuances, qui doivent se poser à la fois dans l'ordre théorique et dans l'ordre pratique, à ce point différents que j'ai entendu soutenir par un Allemand à tendance hitlérienne que le libéralisme moderne, qui affranchit théoriquement l'individu, aboutit en pratique à la tyrannie de l'argent, de l'impudence et de la « combine », et à l'étouffement de l'homme de valeur qui n'a d'autre arme que son mérite! On voit la complexité de ces problèmes!

Problèmes européens, s'intitule un nouveau livre de M. Jules Romains, composé d'études qui « se rattachent en somme au même sujet qui est la situation de l'Europe, et les angoisses qu'elle n'a pas fini de nous donner ». « Pour que l'Europe soit »; « L'homme dans la Rue et la S. D. N. »; « France, Europe, Angleterre »; « De la misère à la dictature »; « la Crise du Marxisme »; « Aperçu de la Psychanalyse »; « Petite Introduction à l'Unanimisme »; voilà les diverses études qui composent le livre. M. Jules Romains domine avec aisance les plus amples problèmes; il s'efforce de voir clair et d'être équitable; il veut comprendre les raisons des points de vue opposés, ce qui ne l'empêche pas d'indiquer avec tact et fermeté la voie qui lui semble préférable.

La première étude fut écrite pour les Américains au cours de l'année 1915. Sur les origines et la portée de la guerre, on y trouvera des vues qui pour l'époque étaient hardies; certaines ont été confirmées, d'autres démenties par le cours des événements. M. Jules Romains espérait de la victoire franco-anglaise l'avènement de l'Europe! Cet espoir, pour l'instant, n'est pas exaucé. La recherche des causes de la guerre par M. Jules Romains peut susciter force méditations. Avez-vous remarqué que tout esprit, en voulant expliquer un grand événement humain, démasque presque à coup sûr sa philosophie intime, celle qui est, souvent à son insu, empreinte dans son tempérament? Voilà pourquoi, en dépit de toutes les recherches documentaires, il persiste toujours pour expliquer un grand fait historique des systèmes différents

de causes! Tous les fantômes qui flottaient dans l'Inconscient collectif de l'Europe, M. Jules Romains les déchaîne à l'origine de la catastrophe en précisant: « Dans l'éruption de l'inconscient et du délire séculaire, la Germanie a été le cratère principal. » « Nous voulons, disait M. Romains, une Europe unifiée et nous voulons que la présente guerre soit le point d'origine de l'unification de l'Europe. » Je ne sais si la Société des Nations a donné toute satisfaction depuis 1920 à M. Jules Romains!

Tout comme M. Thérive, M. Jules Romains s'inquiète de ce qu'il est dit de la France à l'étranger.

Notre mal, de l'aveu de tous, aurait trois principaux caractères : rationalisme, bourgeoisisme, esprit antieuropéen. Il s'agit bien entendu d'un petit rationalisme et d'un petit bourgeoisisme.

De telles doléances n'incitent point M. Jules Romains à renier le rationalisme français. A mon avis, les deux études les plus pénétrantes du livre sont celles qui se rapportent à la misère de l'Europe centrale en 1930-32 et à la crise du marxisme. Avec une fort belle perspicacité, M. Jules Romains a vu que laisser peser tout le poids d'une époque de crise sur les classes moyennes, c'est préparer une dictature. Il a constaté de même façon que la grosse erreur du marxisme fut d'avoir négligé le problème des « cadres » et d'avoir méconnu leur force, ce qui est une autre façon de poser la question des classes moyennes. Et quelles vigoureuses et profondes remarques sur les deux problèmes où s'accuse tout particulièrement l'échec des démocraties modernes: le problème de la hiérarchie et celui de « l'euphorie collective »! Substitution à l'ancienne hiérarchie d'une hiérarchie de fait, uniquement fondée sur l'argent et dont la vue « démoralise un peuple plus vite que les injustices d'autrefois »! Substitution à la spontanée gaieté de vivre d'un état croissant « de mécontentement intime »! On épiloguerait longtemps sur de telles constatations! Ajoutez les deux études si nettes sur la psychanalyse et sur l'unanimisme et vous conviendrez que ce livre de M. Jules Romains mérite une place de choix dans une œuvre ample et variée, qui prouve une magnifique diversité de dons et un beau pouvoir de synthèse.

M. Bedel (**Zigzags**) a folâtré à travers l'Europe avec beaucoup de fantaisie. En passant et sans insister, lui aussi dit son mot sur bien des questions qui touchent à la vie de l'Europe actuelle. Au cours de ces impressions de voyage, il révèle toute la variété de son tempérament où se mêlent du tendre et du narquois, de la fraîcheur et du mièvre, du romantique et de l'enrubanné, de l'idyllique et du précieux, de l'humour et de l'émotion. M. Bedel est gracieux, frais, maniéré, candide, alerte et railleur. Il fait songer aux bergers de l'*Astrée,* au clair de lune 1830 et au « Bœuf sur le toit »... Et peut-être possède-t-il aussi une verve satirique qui ferait songer à du Voltaire en mineur... Il est d'ailleurs fort intelligent et sa langue est d'une bonne qualité. Il parle agréablement des choses en apparence les moins alléchantes pour l'imagination, telles que l'orthographe phonétique des Turcs et leur implacable « modernisation » :

Nous allons voir du Turc en série, dit-il. Encore une défaite de l'humanité à porter au compte de la civilisation.

La transformation rapide et profonde de l'Univers le fait soupirer :

Ainsi l'esprit mercantile des humains asservit peu à peu le spontané, le gracieux, le bondissant de la nature; ainsi les sources de la beauté se tarissent, la fraîcheur de l'esprit, née de l'étonnement et de l'enthousiasme, disparaît; ainsi la terre se dessèche, et, avec elle, le cœur de l'homme.

Il y a bien de l'ingéniosité et de la mélancolie dans le chapitre intitulé « D'un bastingage », et comment ne pas sourire en lisant « André Gide, les bœufs ,les pies et la laitière », ou l'exploration d'une bizarre terre étrangère qui se nomme Montparnasse!

Lisez lentement et méditez avec attention un petit livre intitulé **Les Iles** et qui a pour auteur M. Jean Grenier. Beaucoup plus que les problèmes collectifs, ce qui intéresse M. Jean Grenier, c'est le problème de l'homme seul en face de son destin d'homme. Les angoisses et les richesses de la « vie secrète » lui importent plus que le brouhaha de la vie publique. Une pensée qui vise l'essentiel et qui ne fait aucune concession :

Je laisse volontairement de côté ce qui pourrait atténuer la solitude humaine, — prise au sens le plus radical, — et donner une signification à l'existence. Je prends celle-ci pour ce qu'elle est aux yeux de tout être soumis à la naissance et à la mort, c'est-à-dire pour absurde.

Voilà qui s'appelle parler net. Depuis qu'il est des hommes et qui s'appliquent à éviter l'essentiel, tout leur effort vise à fuir cette pensée: la vie est une simple absurdité, elle n'a ni sens, ni valeur, ni signification. Si vous êtes persuadé que la vie n'est qu'une aventure dénuée de toute importance, qu'il est indifférent de la vivre d'une manière ou d'une autre et d'y occuper telle place plutôt que telle autre, vous vous mettez à priori hors du jeu. Car la règle du jeu essentielle et tacite du tripot d'ici-bas, c'est d'admettre que la vie vaut quelque chose, que ses biens comptent, que les uns sont préférables aux autres, que certains buts l'emportent en dignité et que, pour faire un imperceptible chemin entre deux abîmes, il est des places de qualité différente. Je me souviens d'un adjudant qui, en août 1914, gémissait parce qu'au cours du voyage vers la balle décisive, on ne l'avait pas placé dans le wagon des officiers! Tous les hommes ressemblent plus ou moins à cet adjudant! Mais celui pour qui l'axiome capital est devenu une fiction capitale se trouve occuper une situation singulière, s'il consent à rester parmi les hommes. Sa vraie vie est absolument secrète et impénétrable. Participant en apparence aux événements communs, mais n'accordant à aucun la moindre valeur et les mettant tous sur le même plan, il peut percevoir tout le bariolage de l'existence comme fantaisie pure. Sa vie même lui apparaît comme une fantaisie gratuite qui lui est un spectacle et une distraction par sa qualité même de fantaisie.

On se trompe de nom en s'adressant à une personne : qu'importent les noms! On rédige une lettre à l'envers. On considère comme joyeuses les choses tristes et comme tristes les choses joyeuses. On invente des règles pour les actions qui n'en comportent pas et on les supprime pour celles qui en comportent. On jette bas les masques. On les remplace par d'autres. Les secondes valent les premières et les premiers valent les seconds. Il devient tout aussi important de ne plus relever le bas de son pantalon que

de croire au rapprochement avec l'Allemagne (il y a seize ans, c'était le contraire et précisément la même chose).

Ne vous récriez pas trop... Un tel fantaisiste peut bien être en son fonds un homme de l'absolu, qui ne voit autour de lui que des choses relatives, trop relatives! Pour une âme qui vit pleinement le sentiment de l'absolu, toutes les choses relatives se valent dans l'absolue vanité. Un tel homme, d'ailleurs, peut être, tout comme un autre, bon ami, bon parent, bon employé, bon citoyen.

De jolies considérations sur la maladie! Je me souviens d'avoir dit un jour que dans le monde moderne, la maladie deviendrait peut-être la seule forme possible du loisir et de la vie contemplative. Il y aurait un essai à écrire sur l'éminente dignité de la maladie dans un monde abêti par la vie active.

La société, nous dit M. Grenier, a des exigences tellement cruelles pour les individus qui sont forcés de travailler — c'est-à-dire presque tout le monde — que leur seul espoir (à part bien entendu celui de la Révolution dont le nom a autant d'attrait pour un homme qu'un jouet pour les enfants) est de tomber malades. On s'étonne de la quantité de maladies, accidents, catastrophes, et que la médecine n'ait pas fait de progrès. Parbleu! C'est que l'humanité, lasse de son travail quotidien, ne trouve plus que ce misérable refuge de la maladie pour sauver ce qui lui reste d'âme. La maladie pour un pauvre, c'est l'équivalent d'un voyage, et la vie d'hôpital, c'est sa vie de château. Si les riches savaient cela, ils ne permettraient pas aux pauvres de tomber malades.

Croyez-le, un philanthrope moderne est très peiné qu'un pauvre puisse tomber malade: un tel événement bouleverse sa vision idéale d'une société parfaite où chacun donne son plein rendement à son poste de labeur!

Vous apprécierez enfin dans ce livre de belles considérations sur la pensée hindoue.

Avec M. Paul Chauveau qui nous donna récemment un curieux livre sur Alfred Jarry, nous revenons à la critique littéraire. Il nous offre aujourd'hui (**Caractères**) une suite de portraits littéraires où ne manquent ni la pénétration ni l'humour. Quelques-uns sont franchement satiriques et d'ailleurs fort amusants. Dirai-je à M. Chauveau qu'il réserve

peut-être un peu trop sa verve satirique aux cas faciles! Et puis, ses mesures sont-elles tout à fait les mêmes pour les divers écrivains qu'il étudie? Le livre eût été bien curieux si M. Chauveau avait offert à tous les écrivains dont il nous parle les mêmes griffes acérées qu'à M. Maurice Dekobra. Ceci dit, j'ai plaisir à constater dans ces portraits beaucoup de vivacité et des formules rapides et heureuses. Souvent, ils plaisent et souvent ils intéressent, même si l'on apprécie d'une manière assez différente. M. Paul Chauveau vient de nous donner coup sur coup deux livres de très favorable augure.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Henry Charpentier: *Odes et Poèmes*, Editions G. Crès et Cie. — Jacques de Ricaumont : *Petite Suite pour Clavecin mélancolique*, Editions Corymbe. — Jean Stéfani : *Longitudes*, « Demain ».

En 1928, Henry Charpentier avait publié « au Pigeonnier » un recueil où se retrouvent cinq des poèmes réédités dans son volume nouveau **Odes et Poèmes.** *Arion*, daté de 1921, se devait d'être réuni au *Poème d'Armageddon*, cette vision biblique qui n'a, je crois, d'analogue dans la poésie française que le chef-d'œuvre de Leconte de Lisle, *Quaïn*, et à *Océan Pacifique*, le mystérieux, lumineux et houleux *Océan Pacifique*, vision d'immensité, de mouvement marin, de paysage et de souvenances littéraires, dont l'ordonnance typographique a jusqu'à un certain point été déterminée, je suppose, par celle du *Coup de dés...* de Stéphane Mallarmé, mais qui, d'inspiration ni d'expression, ne le rappelle en aucune manière. Tels, à proprement parler, les Poèmes qu'annonce le titre. Ils ne sont pas récents dans l'œuvre de Charpentier. *Armageddon* marque la conquête volontaire de la maturité, *Arion* la confirme, *Océan Pacifique* la transpose, la magnifie. Les Odes, au nombre de cinq ou de six, en y joignant cette lucide et astrale *Nuit de Juin*, incomparable de pureté et d'élan personnel, sont des odes à la forme classique, en strophes de dix octosyllabes, ou, pour *la Nuit de Juin*,, de sept décasyllabes aux rimes disposées comme l'on sait, l'une adressée *au Verbe Créateur*, une autre

à la Connaissance, une troisième *à la Vie Eternelle*, et participent de ce mystique mélange d'abstrait et de concret dont, de Malherbe à Valéry, la qualité intellectuelle de telles odes s'est toujours nuancée et émue. Enfin, des poèmes d'une forme différente, *Poésie*, *l'Embaumeur*, *l'Astrologue*, *l'Antiquaire*, *Chant d'Eté*, plus récent, complètent le recueil. Chacune de ses parties satisfait à ses exigences particulières; ils ressortent plus fermes et profonds de s'appuyer les uns aux autres, de se faire écho, de se prolonger de l'un à l'autre, de se compléter. C'est, assurément, que les chants d'Henry Charpentier ne s'élèvent point au hasard des rencontres ou d'une sensibilité soudain, pour un instant, mise en éveil. La pensée consciente, la volonté réfléchie, dominent. Il en est ainsi aux pièces même brèves, aux sonnets, *Soirée*, *Anniversaire*, en cette inoubliable *Nageuse*, que je ne me console pas de ne voir figurer en l'un ni l'autre des deux recueils, aux *Stances*, plus certainement encore aux longs poèmes concertés et aux odes.

Je voudrais qu'Henry Charpentier nous livre prochainement celles de ses productions éparses dans les revues ou inédites. Malgré sa discrétion rare à l'excès, je me plais à estimer qu'il affirmerait, en les publiant, sa puissante maîtrise qui grandit d'une œuvre à la suivante. On ne s'en rend pas un compte suffisant — et il en est seul responsable — parce qu'il s'attarde seulement à regrouper, à présenter à nouveau ce qu'il a précédemment offert au public, au lieu, en se débarrassant du tout, ancien et nouveau, de nous présenter enfin d'ensemble la figure du grand, puissant et original poète qui est la sienne. Original, oui! je ne tiendrai nul compte, sinon pour l'en louer, des traces d'influence que les malins ont dénoncées entre des vers de Charpentier et des bribes retrouvées chez Hugo, Leconte de Lisle, Mallarmé, Moréas, Valéry. Il en est d'autres, et une entre les plus persistantes, dont je m'émerveille, ou, si elle est double, de Mikhaël et de Quillard, parce qu'elle est un juste hommage. (N'ajouterais-je que ce vers:

L'homme s'accroît de ce qu'il donne

n'a peut-être pas oublié suffisamment que l'aîné qui s'honore

de le louer ici avait, exaltant dans *la flamme* l'image du *génie*, énoncé:

Mais s'accroissant de ce qu'il donne...)

Qu'importe de telles réminiscences de hasard, et ces rencontres, vétilles? Un vers vaut par la place qu'il occupe, l'intention qui l'anime, l'effet où il tend, non moins que par le son qui lui est propre. C'est pourquoi Charpentier est personnel. L'homme qui réussit l'invention d'*Océan Pacifique*, l'émerveillement de *la Nuit de Juin,* n'a le souci d'imiter personne. Une fière véhémence le possède et il pénètre par l'esprit aux arcanes sacrés de la connaissance ou de l'idéal, d'une envergure assurée; il ne s'appuie sur des béquilles. Qu'Henry Charpentier rétablisse, et dès ses essais, *la Mer Fabuleuse, le Tombeau de Stéphane Mallarmé,* qu'il aurait tort de négliger, on verrait, pourvu qu'il consentît à les établir à leur rang chronologique, quelle superbe ascension fut celle de son farouche et décisif talent et en quelle estime toute spéciale, entre les poètes de notre temps, il sied de le tenir. C'est, à mon gré, immensément aussi

L'horizon qui s'élève et s'abaisse
La mer
De longs nuages gris
De traînantes fumées
Visions! Visions! qu'aux paupières fermées
Apporte en frissonnant le véridique éther...

Jacques de Ricaumont, nous enseigne le bon poète Francis Eon, « a composé les poèmes de la **Petite Suite pour Clavecin mélancolique** entre quinze et dix-sept ans. Ce sont là les âges d'Arthur Rimbaud. Mais Jacques de Ricaumont est infiniment plus gracieux que l'enfant terrible du *Bateau Ivre.* S'il fallait lui trouver un ascendant intellectuel, nous songerions plutôt à Samain. Sa poésie se recommande par la sincérité, le sens de la mesure et des couleurs, et par une prosodie déjà savante. » Je n'aurais guère à ajouter aux paroles de cet accueil, si je ne me souvenais qu'aux images justes, bien présentées et très naturelles des sept sonnets reunis sous ce titre, Jacques de Ricaumont a donné pour suite les plaintes

pathétiques d'un très noble poème, *Adonis*, paru naguère dans le *Mercure de France*.

Quelle est, s'interroge l'auteur de ce petit livre **Longitudes**, le poète Jean Stéfani,

Quelle est la longitude de ma peine?

et il élucide ce que signifie cette singulière question par ce qui suit:

Y a-t-il quelque part une haleine
qui soit la sœur de mon haleine,
dansante comme ma main
sur le papier?

Est-ce ainsi une tristesse d'amour qui tâche à s'exprimer? C'est tout d'abord, à « main dansante sur le papier », l'incertitude ou l'impuissance du poète: sur son papier glissent des lueurs diffuses du ciel tandis que s'élève une odeur marine, réminiscence de paysage, souvenir d'un moment qui se devraient vivifier; mais il y a les « cortèges de mes impuissances » qui équivalent à des « raclements de gorges, étranges » — où se révèle pour qui parle la longitude de la peine, en dépit du léger « frisselis de la main », acte d'écrire ne parvenant pas à douer de vie suffisante la vision dont l'imagination du poète s'hallucine.

Le cerveau, la volonté des poètes jeunes s'est exercée et excelle à cette mode d'allégories tantôt matérielles, tantôt psychiques où d'un détail de l'attitude surgit à leurs yeux le sens de leurs joies ou de leurs aspirations. Elles leur suffisent, et l'ingéniosité de ce maniérisme nouveau les emplit d'aise. J'en ai parfois éprouvé le charme également; peut-être est-ce moins eux qui ont innové que, bien plutôt, généralisé; les symbolistes ont indiqué le procédé, certains en passant, d'autres, tels, en ses merveilleuses *Serres chaudes*, Maurice Maeterlinck, en de très particuliers poèmes, Saint-Pol Roux, en ont tiré des effets continus et puissants. Mais, reconnaît le préfacier du livret, « des mots, des groupes de mots sont communs aux poètes d'une même époque »; cela est vrai, d'ailleurs, inévitable, et n'importe que peu. Le plus grave est que tous les poètes d'une même époque soient asservis à une commune

attitude de la pensée, à une commune manière de la susciter et de la communiquer au lecteur. Quand on nous affirme, sous couleur de compléter la définition de la poésie par Rimbaud: « De l'âme pour l'âme... » que « ceci est poétique parce que... et parce que...; ceci ne l'est pas parce que d'esprit littéraire. La poésie ne peut être une des formes de la littérature ou de l'art mais le contraire de la littérature et de l'art », on cède au besoin de se conformer aux préventions les moins intelligentes et les moins intelligibles d'une époque, qui est, tristement, la nôtre. Cela ne veut rien dire, même en ajoutant: « Gageure, elle relève de la physiologie, voire de la médecine expérimentale. » La critique autrefois a été scientifique et expérimentale, ce fut ensuite le roman. Serait-ce le tour de la poésie? Quand donc les poètes se contenteront-ils d'être poètes?... « *Et n'être que poète est pour eux un affront* », constatait déjà de ceux de son âge Alfred de Vigny. Ils étaient politiques, alors, philosophes, penseurs, pasteurs de peuple et tribuns éloquents. Ils préféreraient aujourd'hui être considérés comme quelque Freud à défaut de quelque Einstein. Que n'y donnent-ils leurs soins exclusifs, au lieu d'encombrer le domaine plus impondérable du lyrisme avec leurs informes expériences « où les grillons ont des désirs belliqueux, où les plantes aux métamorphoses dociles, tour à tour, vous griffent le visage ou se couchent à vos pieds, où les astres divisent... », car ainsi se compose, dans les meilleurs poèmes de J. Stéfani et des autres poètes de ce genre, le « monde d'arbres, de chants, de cosmogonies, d'âmes, d'insectes » où ils se meuvent. Leur aspiration, si haute soit-elle, ne manque pas, on le voit, de quelque confusion.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jean Cassou: *Les inconnus dans la cave*, **Librairie Gallimard. — Jean Martet:** *Le colonel Durand*, **Albin Michel. — Yvonne Renault-Magny:** *Rayans X*, **E. Flammarion. — Marcel Millet:** *Le secret de Roquemaure*, **Editions de Belgique. — Docteur Ch. Fiessinger:** *Souvenirs d'un médecin de campagne*, **A. Redier. — Georges Simenon:** *L'Ecluse numéro I*, **Fayard.**

Nombreux sont, nul ne l'ignore, les romans qui — depuis la guerre — ont été inspirés par le nouveau « mal du siècle ». De bonne foi souvent, intelligents plus encore, leurs auteurs

ont apporté toute la précision souhaitable à analyser un tel mal et à le définir; mais c'est la première fois, aujourd'hui, que je le trouve lyriquement exprimé, avec **Les inconnus dans la cave,** de M. Jean Cassou. Notez qu'il n'en est pas un instant question dans le curieux récit de notre auteur. Ce récit est à la littérature romanesque de la jeunesse désabusée et découragée d'hier, ce que sont à la littérature romantique, en général, et à sa propre *Confession,* en particulier, les comédies d'Alfred de Musset. Tout est allusion, il est vrai, dans *Les inconnus dans la cave,* ou se joue sur le plan de la fantaisie et, mettons, du rêve. Je dirai mieux: les chimériques héros de ce livre se sont si bien assimilé le poison que leurs frères réalistes se plaignent d'avoir bu qu'ils n'en soupçonnent même pas les effets ou qu'ils croient ceux-ci consubstantiels au mal d'exister... Ces ratés et ces abouliques semblent trouver tout naturel d'être ce qu'ils sont, et s'enchantent même de leur faiblesse s'ils ne se complaisent dans leur malheur... Fantasio, tout gobe-lune qu'il était, tout insatisfait ou inadapté qu'il se montrait, donnait encore à son désœuvrement un but charitable, sinon moral. Il aspirait à quelque chose de plus pur ou de plus élevé que lui: eux, point. Ils ne veulent que jouir de la vie et ils ne savent pas. Ce sont des hédonistes maladroits et impuissants, lors même qu'ils accomplissent des prouesses au déduit. M. Casson les raille, tout en les plaignant par personne interposée; et de rire de leurs ridicules ne l'empêche pas de pleurer sur leur infortune. Résumer ce qui leur arrive serait vain. C'est d'une mosaïque d'événements, d'une poussière de faits que leur destin se compose; et l'on perdrait son temps à essayer de les caractériser eux-mêmes. Comme l'eau la forme du récipient dans lequel on la verse, ils épousent les contours des circonstances où ils se trouvent engagés. Ils ont, du reste, un air de famille, et si accentué, qu'on pourrait les confondre, n'étaient les manies — les tares, sans doute — qui les différencient, mais qui finissent par les apparenter plus étroitement, pour l'essentiel, aux yeux du lecteur quand il a vécu quelque temps dans leur intimité. Celui-ci qui voulait et pouvait être quelqu'un n'a plus, l'âge venu, que la passion des beaux bras; celui-là se dévoue à sa femme infirme et sacrifie à une attitude con-

ventionnelle son amour et l'amour de sa maîtresse; cet autre, fils de famille ruiné, qui s'est fait chauffeur pour gagner sa quotidienne et feuillette Spinoza, se laisse asservir par une bourgeoise vicieuse et cause la mort d'une pauvre fille trop sensible... Voilà un écrivain, un raté, qui s'avise de regretter — après avoir écrit des romans pornographiques — la poésie de sa jeunesse et se met à brûler désespérément d'une grande passion quand il va s'éteindre... Une gaillarde, seulement, par contraste, qui sait ce qu'elle veut et conquiert son bonheur de haute lutte: l'équivalent du premier plan d'un peintre qui désire jeter son paysage dans le lointain. Quel pessimisme! D'autant plus saisissant que, encore une fois, M. Cassou s'amuse ou qu'il a l'air de s'amuser. J'ai écrit que la vie de ses personnages se compose d'une mosaïque d'événements, d'une poussière de faits. Mais ces événements sont aussi souvent comiques que dramatiques; ces faits dignes de figurer dans un roman picaresque de Lesage ou un conte philosophique de Voltaire. Est-ce de réalisme, de naturalisme même qu'il s'agit? On l'affirmerait, par instants, où une certaine crudité de ton offense à la légèreté du libertinage... On croyait, d'autre part, à une feinte et c'est la vérité la plus cruelle qui est en question. Mais une grande vague de poésie soulève et balaie tout. L'accent se fait grave; le chant se plaint ou s'alanguit. Le mouvement du récit était vif; il devient lent. C'est d'une souplesse et d'une variété étonnantes, et dans un ensemble admirablement harmonisé.

Dès son premier roman, *Marion des Neiges,* j'ai reconnu en M. Jean Martet un conteur de race, et j'éprouve un bien grand plaisir à voir que son talent est aujourd'hui parvenu à la plénitude. **Le Colonel Durand** me semble, en effet, le meilleur livre qu'il ait écrit — son chef-d'œuvre et probablement un chef-d'œuvre tout court. Equilibre des proportions, pittoresque et vivacité du récit, vérité des caractères, solidité de la langue, tout concourt, à mon sens, à faire de ce roman historique un modèle du genre; et si l'on ajoute que le sujet, par sa portée morale, dépasse l'anecdote, on ne laissera pas d'applaudir à l'heureuse répartition des qualités qui en ont permis la réussite. Chef de régiment à vingt-sept ans, à la fin de la première République et sous le premier Empire,

Durand qui sort du peuple (son père était un paysan) fait la guerre de tout son cœur, avec un mépris superbe de la mort, non sans jouir éperdument de la vie pendant la paix. Une force de la nature. Rien de raffiné, bien entendu, chez ce gaillard pour qui la femme n'a pas plus de prix que le vin ou le jeu et qui abuse autant de la bouteille et des cartes que de l'amour, entre deux méchantes querelles. Le souci de son honneur lui suffit, de son honneur de soldat, cela va de soi. Mais sa jeunesse rachète tout; et sa franchise. Car c'est de sa plume que nous apprenons ses aventures, et il ne cherche pas à nous en imposer. Un jour, il a trahi dans un coup de tête un fort galant homme qui lui avait confié son plus cher secret. Il a abusé d'une défaillance de sa maîtresse — à la houzarde. Mais un malaise lui est resté, quelque chose, dans l'âme, comme une écharde, de la mauvaise action qu'il a commise et qui a ruiné l'existence d'une femme charmante. L'épopée l'étourdit sans le distraire du souvenir de celle-ci, et c'est *par ce souvenir,* à cause du trouble singulier qu'une ressemblance éveille dans son subconscient, qu'il devient amoureux, à son tour, au point de vouloir déserter... Oui; à l'origine du sentiment qui le transforme et le déchire cruellement, bientôt, il y a un remords; sans doute, de surcroît, le désir d'*achever* ce qu'il n'avait brutalement qu'ébauché en séduisant par surprise une honnête femme qui le changeait des filles. M. Martet se garde bien d'insister là-dessus; il nous le suggère seulement, avec beaucoup de tact et d'adresse, et nous laisse l'agrément de la découverte. Aussi bien, ne priverai-je pas le lecteur du plaisir d'exercer sa perspicacité en lui révélant le mot du mystère. Ce serait trahir, du même coup, M. Martet qui a su ménager l'intérêt de son récit. A l'aide de traits bien choisis, il évoque, ce récit, les guerres de l'Empire (je mentionne une remarquable bataille d'Iéna), les mœurs assez libres et la violence du temps. Il est émouvant, d'une virilité, surtout, qui nous change (je ne veux pas, en disant cela, exagérer son importance) de l'effémination des épigones de Proust.

Un médecin spécialiste de la radio traite pour le mal de Basedow, par les **Rayons X,** une jeune femme que son mari, marin, laisse quasi veuve. En la guérissant il devient amou-

reux d'elle et l'éveille à l'amour. Heureusement: 1° la bonne sœur qui assiste le docteur dans sa clinique se met en travers (ce type de la religieuse, conventionnel et d'une fadeur de sacristie, est odieux; il horripilait, déjà, Flaubert); 2° la jeune femme hésite et 3° l'opérateur est atteint de la terrible dermite des manieurs de radium. Il ne lui restera qu'à s'enfermer dans le sacerdoce de son métier et à s'y sacrifier. Depuis qu'elles ont perdu l'ancienne foi, à la place laissée vide par le prêtre, les femmes s'évertuent à hisser le médecin dont elles voudraient faire, comme de l'autre, un médiateur à la fois moins et plus qu'homme, entre elles et les forces de l'au-delà. C'est en façon de petite fille bien sage que Mme Yvonne Renault-Magny a écrit ce livre. Ainsi donne-t-elle l'impression d'un être qui n'a ses aises que cerné de partout par du concret et qui y joue son bout de rôle avec ponctualité, application et rigidité, dans une absolue certitude que si elle suit bien la règle elle aura toujours raison. Petit être absurde, mais d'un sérieux intransigeant. Si Mme Renault-Magny a été infirmière, comme le donneraient à croire les détails techniques qu'elle multiplie, elle n'a sûrement jamais omis la plus menue formalité pour la stérilisation des cuvettes et des seringues. Si elle n'est que romancière, son sujet choisi, elle a dû se documenter dessus avec la même méticulosité que pour préparer son bachot. Elle range, dans ce qu'elle croit être son âme et qui n'est que la chambre à commandes de ses activités sociales, comme elle rangerait dans sa garde-robe. Jusque dans la zone duveteuse, pelucheuse de l'indéfini, il lui faut ordre, classement, points de prise. Elle emmaille l'idéal — elle en exige un — dans les réglementations du quotidien; et elle n'aura de cesse qu'après l'avoir tiré de l'imprécis et de l'irréalisable. (Cf. la conception bourgeoise du caveau de famille: la mort délimitée, cadastrée, désennoblie de son horreur et de son incommensurable, rapetissée jusqu'à n'être qu'une sous-vie régulière, « convenable » et « comme-il-faut ».) Ce type féminin moderne est très répandu. Il illustre le différend fondamental entre le christianisme, volonté intérieure de surhumanisation, et le catholicisme, appropriation du besoin de divin individuel à des fins grégaires.

Un romancier populiste est-ce un auteur de récits inspirés

par le peuple, et suffit-il, pour en mériter le titre, de prendre les petites gens pour modèles, si loin qu'on soit d'eux par la naissance et la culture? Je ne le crois pas. Je pense, au contraire, qu'il y a un abîme entre écrire *du* peuple et écrire *pour* le peuple, en conformité avec sa façon de comprendre et de sentir. A cet égard, le poète des *Humbles* me semble plus populiste que M. André Thérive, par exemple. Il exprime avec naturel dans ses œuvres un mélange d'idées et de sentiments que s'efforcerait en vain d'y intégrer le distingué critique du *Temps;* et sa candeur ou sa naïveté, son pompiérisme, même, ne sauraient être imités. Quant à la littérature de classe... Passons. Mais lisez **Le secret de Roquemaure,** par M. Marcel Millet. Rien de plus foncièrement populaire que l'inspiration de ce récit ou conte bleu dont les personnages sont, cependant, un médecin de la marine en retraite, son neveu qui navigue et une troupe d'acteurs de province. C'est que l'aimable auteur de *Pitalugue* enveloppe tout son monde dans une atmosphère de poésie simple, et — si les termes ne jurent pas — instinctive. C'est qu'il s'enchante du vieux répertoire; qu'il adore *Mignon* (« Connais-tu le pays... ») et *les Dragons de Villars,* et qu'il croit, dur comme fer, à la bonté des hommes. Il y a des coquins, bien sûr. Mais n'y en aurait-il pas que ce serait tout comme... Ah! qu'il est *brave,* comme on dit dans sa chère Provence.

Souvenirs d'un médecin de campagne... L'ouvrage du docteur Ch. Fiessinger, qui est une manière de mémoires romancés, m'a tout de suite rappelé le chef-d'œuvre de Balzac. Quelque chose de la sagesse sinon de la philanthropie du docteur Benassis se retrouve, en effet, dans les praticiens évoqués par M. Fiessinger, lequel ne laisse pas de penser comme l'auteur de *La Comédie humaine,* c'est-à-dire d'être convaincu des méfaits de la démocratie. « Les principes de la démocratie, déclare-t-il, s'inscrivent directement contre les enseignements de la médecine. » Elle avoue, ajoute-t-il, « son impuissance à s'occuper des causes et à remonter aux sources. Son unique souci est la préparation des élections. » Et, à ce propos, il conte l'histoire bien caractéristique d'un certain Vuillod, ancien homme-canon des Folies-Bergère, qui, successivement, grâce à sa popularité, à son bagout et à ses attaches

maçonniques, maire de la ville de Saint-Claude, dans le Jura, conseiller général, député, sénateur enfin, s'obstina à nier, par intérêt, l'insalubrité des eaux de sa ville. Le sujet même d'*Un ennemi du peuple,* d'Ibsen. M. Fiessinger, qui écrit avec aisance et sans jamais viser à l'effet, a mis les fruits de longues années d'expérience et d'observation dans son livre.

Nous retrouvons notre vieille connaissance, le commissaire Maigret, dans le dernier roman de M. Georges Simenon: **L'écluse numéro I.** Mais le sympathique policier est à la veille de prendre sa retraite, et je dois avouer qu'il joue avec cruauté de cette circonstance à l'égard d'un meurtrier par violence. Un curieux homme, celui-ci: puissant, mais vantard et qui — sorti de rien — pâtit, malgré sa prodigieuse réussite, d'avoir brûlé « l'étape », comme dirait M. Paul Bourget. Dégoûté des siens, de leur médiocrité, de leur pharisaïsme de bourgeois trop neufs, il voudrait s'accrocher à l'amour de l'enfant qu'il a eue dans l'adultère — et la maladie. Mais la pauvre fille est une demi-folle. Tout manque donc au bonhomme, et je crois qu'en définitive, il rentrera dans le rang, reprendra la vie d'autrefois, sa vie d'avant le succès. Cette fois encore, M. Simenon a composé excellemment l'atmosphère de son récit; mais il a agencé celui-ci avec un peu trop d'artifice, à mon gré.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE.

Knock, comédie en trois actes de Jules Romains, au studio d'Epinay.

On ne peut se douter de ce qu'est la fabrication d'un film, ni de la sorte de travail où doivent se prêter les comédiens qui le tournent (comme on dit), qu'on ne l'ait vu de ses propres yeux. Ni ce que l'on a pu lire sur ce sujet qui a tant fait écrire, ni les photos qui représentent des intérieurs de studios en pleine activité, ni même les films documentaires qui se rapportent à cette forme d'activité si moderne, rien ne peut donner au profane une impression qui approche la réalité. J'ai pu m'en rendre compte, ayant eu l'occasion d'assister aux prises de vue de **Knock,** qui vient de passer de la scène à l'écran. Je ne prétends donc pas donner l'idée de cette chose à mes lecteurs, car je ne me crois pas plus malin que tant

d'excellents écrivains qui ont traité cette matière. Personne, après m'avoir lu, ne croira avoir visité un studio, personne ne se représentera le labeur qui s'y accomplit dans une sorte de confusion méthodique, et dans un désordre qui ne semble laisser place à aucune liberté, non plus qu'aux initiatives de l'inspiration.

Je regrette bien que Diderot ne soit plus là pour assister à une prise de vues. Ce spectacle le conforterait singulièrement dans l'idée qu'il se faisait du comédien. Il serait bien sûr après cela qu'il demeure maître de lui en jouant, et que son personnage ne se substitue jamais à sa personne pour la gouverner. Nous pouvons aujourd'hui affirmer à notre maître en critique dramatique que le comédien, en tant qu'il fait du cinéma, reste calme et insensible, — à moins qu'une crise de nerfs ne le mette hors de jeu.

Que l'on considère en effet que la projection d'un ouvrage cinématographié dure environ une heure et demie, soit quatre-vingt-dix minutes. Que la cinématographie de cet ouvrage absorbe quinze ou vingt jours. Disons dix, ou disons vingt pour la commodité de notre démonstration. Si ce travail a duré dix jours, nous verrons, en divisant quatre-vingt-dix par dix, ce qui est une opération bien simple, que l'on aura fait chaque jour neuf minutes de photographie utiles. Si ce travail a duré vingt jours, on n'aura fait chaque jour que quatre minutes et demie de photographie utile. Or, on ne fait pas toujours ces neuf minutes, ou ces quatre minutes et demie d'une seule traite. Au contraire on s'y reprend souvent à plusieurs fois. On va tourner pendant quarante-cinq secondes, pendant une minute et demie, ou bien pendant deux minutes vingt-cinq, et ce sont ces brefs moments photographiques qui feront au bout du compte un total de quatre minutes et demie ou de neuf minutes. Et il faudra douze ou quatorze heures de travail pour réaliser chaque jour ce demi-quart d'heure de travail effectif, — de même qu'il faut des tonnes de minerais pour isoler une parcelle infime de je ne sais quel métal précieux et rare. Tout le restant n'aura été que préparatifs et préparations, et l'on sait que les préparatifs du comédien ce sont les répétitions.

§

Quand devant un écran, confortablement assis, on voit se

dérouler avec continuité une scène bien menée, celle par exemple, puisque c'est *Knock* qui nous pousse à ces réflexions, de l'auscultation: *Baissez la tête. Respirez. Toussez. Vous n'êtes jamais tombée d'une échelle, étant petite?* ou bien la grande scène du troisième acte qui oppose à Knock son modeste prédécesseur: *Vous ne m'accuserez plus maintenant de vous avoir roulé. — L'intention y était bien, mon cher confrère,* et que l'on entend ces textes devenus classiques retentir de manière conséquente, on ne saurait concevoir que ces répliques, ces propos, ces tirades, divisés en fragments infinitésimes, ont été plus répétés, plus serinés, plus ressassés que s'il s'était agi de les faire pénétrer de force dans la plus rebelle des mémoires. Avant de les dire pour le microphone, devant l'objectif, on les a dits mainte et mainte fois pour combiner tout ensemble les mouvements des comédiens et ceux des appareils qui doivent enregistrer leur aspect et leur voix. Tantôt il a fallu soumettre la machine à l'homme, d'autres fois l'homme à la machine, et cela ne s'est fait qu'au prix de recommencements fastidieux et sans nombre. On a recommencé pour le metteur en scène, pour l'opérateur, pour l'ingénieur du son, pour l'électricien. On a recommencé pour le protagoniste et recommencé pour son partenaire, sur le visage duquel il s'agit de bien déchiffrer les réactions déterminées par les propos qu'il entend. On recommence enfin pendant que les appareils fonctionnent, que les projecteurs flambent, on recommence une fois encore parce qu'à force de tant recommencer un comédien qui ne sait peut-être plus exactement ce qu'il dit a omis la récitation de toute une phrase; et on recommence une fois de plus dans l'espoir d'un résultat meilleur, pour avoir plusieurs épreuves entre lesquelles choisir. Et chaque recommencement se trouve recommencé lui-même deux ou trois fois, selon le nombre des interprètes en jeu, dont on veut saisir les expressions. En sorte que, pour que le spectateur entende prononcer une fois ces propos expéditifs: *Vous ne m'accuserez plus maintenant de vous avoir roulé. — L'intention y était bien, mon cher confrère,* il a fallu que les comédiens les récitassent auparavant trente à quarante fois.

Eh bien! Y a-t-il personne qui puisse supposer qu'à la tren-

tième ou à la quarantième récitation, aucun artiste se trouve dans cet état de grâce où le visite quelque souffle divin, cette inspiration qui faisait croire au contradicteur de Diderot que le comédien cessait d'être lui-même et se dédoublait. Ah! comme le cinéma permettrait à l'auteur du paradoxe de démontrer amplement que l'art comique exige que ses servants demeurent lucides, s'ils veulent, à la quarantième fois qu'ils disent un texte, ressaisir la fraîcheur d'intonation qu'ils avaient pu trouver dans un instant d'heureuse spontanéité.

Surtout si l'on considère les conditions où ils sont contraints d'exécuter ces recommencements infinis. On dit quelquefois qu'un décor de théâtre est une salle dont on a retiré l'un des côtés. Le décor de cinéma en est une autre dont on a retiré le plafond, et par son ouverture béante les électriciens déversent le feu des projecteurs. Que l'on n'aille pas croire que, dans l'espace clos où ils se trouvent ainsi, les comédiens soient isolés, surélevés et mis en évidence comme sur une scène. Non pas, ils sont mêlés à tout un peuple de collaborateurs, qui restera invisible pour le spectateur, mais qui dans le studio apparaît doué d'une épaisse réalité, et qui coudoie les interprètes du drame, quand il ne les cerne ou ne les traque pas dans un coin comme des animaux forcés par les chasseurs. Enumérerons-nous les metteurs en scène, les opérateurs, les managers, les producers, les ingénieurs, tous, puissants seigneurs qu'escortent des seconds ou des secrétaires, tandis que les simples électriciens, les simples machinistes forment une ample collection d'individus égaux entre eux. N'oublions pas le maquilleur qui vient de temps en temps essuyer sur le visage des acteurs la sueur qui sourd à travers les fards, tant est rigoureuse la chaleur qui sous l'effet des projecteurs règne dans ces lieux pleins de fièvre. Au milieu de cette foule qui est généralement en manches de chemise, les comédiens, maquillés, costumés, ont un certain air de bêtes curieuses, mais de bêtes curieuses qui n'excitent plus la curiosité de personne. Nul ne semble s'intéresser à eux en tant qu'ils se livrent à ce qu'il y a de plus intime dans leur art. Il s'ensuit que ce qu'ils débitent ne porte point, qu'ils n'ont point le sentiment de l'effet qu'ils produisent, sentiment qui les sert si puissamment au théâtre, ni de leur action sur le public, puisque,

en effet, rien ne ressemble moins à un public que ce groupement de personnes au centre duquel ils se trouvent pour jouer, — non, pour tourner. C'est dans la salle de projection, quand le vrai public sera présent, que l'effet se restituera et que le mot prononcé parmi l'indifférence recouvrera son empire.

§

Le paradoxe que quelque nouveau Diderot pourrait s'amuser à proposer au public aujourd'hui serait constitué par la question de savoir si le talent est utile à l'acteur de cinéma. J'en doute parfois. On comprend, en effet, que, si l'on dispose d'assez d'argent pour pouvoir dépenser éperdument de la pellicule et de l'électricité, on parviendra toujours, au cours de quinze heures de travail, à tirer de la plus fichue bête une intonation juste et une atttitude heureuse. Après quoi, si l'on veut conférer du talent à cette créature, ce n'est plus question que de montage, puis de publicité.

Je ne suis pas à même d'apporter une solution définitive à cette curieuse question. Au contraire, les séances de travail où j'ai pu assister, tandis que l'on tournait *Knock* au studio d'Epinay, m'ont prouvé que le talent ne nuit pas encore au cinéma, et même que le très grand talent n'est pas incompatible avec le film. Jouvet, interprétant *Knock,* entouré des excellents comédiens qu'il sait toujours grouper autour de lui, le démontre avec surabondance. La qualité unique de ce film tient à ce que, préalablement à la préparation minutieuse qu'exige toute prise de vues, il a joui d'une autre préparation singulièrement féconde: celle que constitue le millier de représentations que Jouvet a donné de cette pièce. Elles lui ont fait entrer *Knock* dans la peau de manière incroyable. Le personnage nourri de l'intelligence du comédien a pris à la fois une grandeur, une maturité et un style dont peu de créations de la scène moderne se sont vues accrues, et la pièce filmée reproduit la pièce jouée d'une façon telle que l'on voit entre elles deux le rapport même qu'il y a entre le coin et sa médaille.

De telles réalisations auront aux yeux des générations à venir un prix inestimable, mais qui sera exactement analogue à celui que nous reconnaissions il y a quelque temps

à ce disque de Sarah Bernhardt dont nous avons entretenu nos lecteurs. Et ce ne sera ni un petit enseignement, ni une petite satisfaction pour ces générations nouvelles (si elles conservent quelque curiosité) de pouvoir étudier notre époque dans l'une de ses plus grandes comédies interprétée par l'un de ses plus grands comédiens.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Anthologie des philosophes français contemporains, **Paris, Ed. du Sagittaire, 1931. — J. Benrubi**: *Les sources et les courants de la philosophie contemporaine en France*, Alcan, 1933.

Il est notoire qu'en tout ordre rien n'est aussi difficile à connaître objectivement que l'époque actuelle. Peu de gens sont prophètes en leur pays et de leur temps; nous ajouterons que la notion répandue sur lui-même par le « prophète » n'a guère de chance d'être impartiale; peut-être faut-il attendre le jugement de la postérité pour qu'un individu se situe à sa place dans un mouvement d'idées, comme nous sommes d'accord pour l'attendre — sauf circonstances exceptionnelles — s'il s'agit d'ériger une statue. Voici toutefois, fort bien venus, deux ouvrages qui se donnent pour tâche de renseigner le public sur la pensée française actuelle.

L'**Anthologie** a eu un précédent immédiat, de dimensions, il est vrai, plus étendues, mais qu'il importe de rappeler ici: les *Philosophes et savants français du* XXe *siècle* (5 vol.), collection de notices et de morceaux choisis, parue chez Alcan. La même forme de présentation est derechef employée, avec un choix plus succinct et davantage de « modernisme » dans l'inspiration. Mais l'inspiration de qui? Le titre surprend par son anonymat; il faut fouiller l'Introduction pour découvrir que l' « éditeur », L. Pierre-Quint, a largement consulté Arnaud Dandieu pour l'établissement du livre. Le fait est que la pénétrante Préface due à ce « collaborateur » en est la pièce maîtresse. Nous apprenons là que la philosophie officielle demeure asservie à l'influence cartésienne — si toutefois on met à part le bergsonisme; — que d'ailleurs le cartésianisme contemporain enraye l'essor de la pensée actuelle pour autant qu'il est devenu scolastique, bien qu'il pût demeurer fécond s'il retrouvait le sens de la spiritualité.

Nous avons risqué le mot de modernisme. Au vrai, les velléités d'indépendance n'apparaissent qu'en tête et en queue: placer Georges Sorel au début, cela se justifie sans doute par la date de sa naissance (1847), mais c'est peut-être acuité de vision. Clore avec René Daumal, c'est plus inattendu, et non pas seulement parce qu'il est né en 1908. Nous nous gardons de vanter ou de blâmer ce choix, mais l'impartialité pour ou contre est malaisée à l'égard d'une petite chapelle comme le groupe du « Grand Jeu »; nous ne saurons qu'à la faveur de quelque recul s'il y a là autant de grandeur que de jeu. La prétention de chercher le fait métaphysique dans l'expérience ascétique, en particulier à la lumière des données indiennes, a d'ailleurs toute notre sympathie. La volonté d'envisager la réflexion actuelle dans ce qu'elle a de plus vivant ne peut qu'être approuvée; mais combien de personnalités absentes de cette anthologie, et qui ne sont guère fossilisées: Fr. Paulhan, A. Lalande, J. de Gaultier, Alain, Charles Blondel, G. Marcel, J. Benda, Jean Nicod...?

L'ouvrage de J. Benrubi, **Les Sources et les Courants de la Philosophie contemporaine en France,** est autrement complet, non pas seulement parce qu'il comporte 1.058 pages au lieu de 537, mais parce qu'il cherche à dresser, si l'on peut dire, la carte « hydrographique » entière des « sources et courants » qui composent la philosophie française actuelle. L'ouvrage a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques — honneur que n'ont certes pas ambitionné les Editions du Sagittaire, mais honneur tout à fait légitime si l'on songe à l'effort poursuivi durant toute sa vie par l'auteur, au dessein de faire connaître la pensée de la France hors de notre pays. Sous une forme anglaise brève et schématique, puis sous une forme allemande très développée, l'ouvrage s'est préparé à l'expression définitive qu'il trouve maintenant. M. Benrubi omet de le rappeler, mais il semble équitable qu'on lui sache gré d'avoir voué son existence laborieuse à promouvoir une saine intelligence de notre réflexion philosophique. Un Boutroux, un Bergson l'ont, par bonheur, encouragé dans cette vaillante vocation.

Tout plan systématique paraîtra critiquable. Mais si l'au-

teur subdivise sous trois chefs, comme en trois bassins fluviaux, les « courants » qu'il étudie: positivisme empiristique et scientiste, idéalisme critique et épistémologique, positivisme métaphysique et spiritualiste, pourquoi lui contesterait-on la validité de ce classement? Sans doute tel penseur, rangé sous telle rubrique, s'apparente, sous certains points de vue, à des systèmes qui, selon ce livre, appartiennent à un autre « courant ». Mais il reste juste que les trois ancêtres qui dominent toute la réflexion française sont Comte, héritier de Locke et de Condillac; Renouvier, héritier de Kant; Maine de Biran, initiateur du spiritualisme. De même qu'à vol d'avion nos archéologues aperçoivent en toute clarté le *limes* romain du désert syrien, l'auteur a vu ainsi distribuée la topographie de notre esprit contemporain; attendons que l'épistémologie soit devenue science positive pour statuer s'il a tort ou raison.

Des discussions plus fondées pourraient s'établir quant au jugement que porte J. Benrubi sur les nombreux penseurs auxquels il consacre ses notices. Tels ou tels s'estimeront mal compris. Mais il faudrait ne pas vivre à l'époque de Pirandello pour s'arrêter à des objections de ce genre. L'idée que chaque auteur se fait de son œuvre n'en est qu'une interprétation parmi combien d'autres, non moins possibles? On a rendu un service important à notre public, ainsi qu'à tout lecteur étranger, en permettant à chacun de savoir quelque chose sur la plupart des participants à la réflexion française.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Raoul Combes: *Histoire de la Biologie végétale en France*, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan.

Auteur de nombreux travaux de physiologie végétale, Raoul Combes est un des rares physiologistes français contemporains qui ne soient pas finalistes. Il vient d'écrire, pour la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, une **Histoire de la Biologie végétale en France.** L'*Introduction* est certainement la meilleure partie de l'ouvrage; elle nous montre d'une façon saisissante que, dès les XVIIe et XVIIIe siècles, on s'efforçait de chercher la base de la biologie dans la physique et la chimie.

Jusqu'alors, à quelques exceptions près, les naturalistes ne se préoccupaient pas du mécanisme des phénomènes de la vie. Les noms du grand physicien français Edme Mariotte et de l'Anglais Stephan Hales marquent une révolution dans les investigations biologiques; avec ces savants, on abandonne les méthodes d'étude imposées par la philosophie idéaliste pour celles de l'investigation inductive. En effet, Mariotte s'élève contre le dogme de la force vitale et cherche à montrer que les phénomènes relatifs à la vie des plantes ne résultent pas de l'activité d'un principe mystérieux tel que l'âme végétale, mais bien du seul jeu des forces physiques. Cinquante ans après, Hales ramène également ces phénomènes aux lois de la physique et de la chimie. Lavoisier, en montrant que la respiration des êtres vivants n'est qu'une combustion lente, a poursuivi dans la même voie. En 1815, dans ses *Eléments de physiologie végétale et de botanique,* Brisseau de Mirbel s'élève nettement contre le concept finaliste. En 1832, Augustin Pyrame de Candolle tente une esquisse de la vie végétale basée sur la physique, la chimie et la morphologie. En 1837, Dutrochet écrivait: « J'ai vu les lois de la physique générale présider à l'exercice des phénomènes physiologiques de la vie. Ces premiers essais de l'application des phénomènes physiques à l'explication des phénomènes physiologiques tendent à faire disparaître le *mysticisme* que les physiologistes *vitalistes* ont introduit dans la physiologie... Rien certainement n'a plus nui aux progrès de la physiologie que cet isolement systématique où l'on a voulu mettre les phénomènes qui lui sont propres des autres phénomènes généraux de la nature. »

§

Raoul Combes a entrepris, dans son ouvrage, une tâche assez délicate: celle de mettre en valeur l'œuvre des botanistes français contemporains. Louis Mangin est l'un des auteurs les plus cités; l'activité du doyen de nos botanistes s'est exercée, en effet, dans de nombreuses directions.

R. Combes expose longuement l'œuvre de son maître Molliard, qui a eu, en particulier, le mérite d'établir une méthode de culture des plantes supérieures en milieu rigoureusement aseptique, aussi sûre que l'est celle instituée par Pasteur pour

la culture des micro-organismes, et d'appliquer cette méthode à l'étude du problème de la nutrition des plantes vertes aux dépens des substances azotées organiques. D'autre part, Molliard, un des premiers, s'est attaqué à un problème fort intéressant: dans quelle mesure l'énergie libérée par la respiration participe aux réactions endothermiques d'assimilation. Molliard a été également un précurseur dans le domaine de la morphologie expérimentale; il a étudié entre autres l'action morphogène des sucres sur les végétaux, la tubérisation en milieu sucré.

A l'œuvre de Molliard se rattachent les recherches de l'abbé Henri Colin sur la genèse des réserves nutritives chez les plantes. Pendant longtemps on pensait que les feuilles fabriquent presque exclusivement les substances de réserve; celles-ci émigreraient ensuite, pour venir s'accumuler telles quelles dans d'autres parties de la plante (tubercules, graines). Or, les faits mis en lumière par l'abbé Colin et son école nous obligent à modifier nos conceptions à cet égard: beaucoup de corps, qu'on considérait comme des substances migratrices, seraient élaborés par les cellules où on les trouve, et c'est dans le chimisme de ces cellules qu'il faut chercher les causes déterminantes de leur formation, aux dépens de substances relativement simples; loin de représenter des régions de l'organisme à chimisme ralenti, comme on le croyait, les « cellules d'accumulation » seraient le siège d'un travail de synthèse d'une extrême activité.

D'une façon générale, ce sont les travaux des chimistes qui retiennent le plus l'attention de l'auteur. Celui-ci rappelle encore que la question des « infiniment petits chimiques » est née en France avec Raulin et Gabriel Bertrand. La thèse de Raulin (1870) est restée classique: des quantités extrêmement faibles de zinc exercent une influence notable sur le développement du Champignon *Sterigmatocystis nigra*. G. Bertrand a démontré que les plantes sont sensibles à des concentrations en manganèse de l'ordre du dix milliardième. Des métaux en quantités infinitésimales activeraient la matière vivante; beaucoup de substances actives (ferments, hormones, vitamines, pigments) seraient des composés organo-métalliques.

Cependant, la majorité des botanistes français se sont attachés à l'étude des formes et structures des plantes. Raoul Combes fait remarquer que l'un des illustres fondateurs de la morphologie végétale, Philippe Van Tieghem, fut un disciple de Pasteur; il a introduit en botanique les méthodes remarquablement précises appliquées dans le laboratoire de ce maître. Gustave Chauveaud, dont je parlais ici récemment (1er juin), a continué l'œuvre de Van Tieghem, mais en s'appuyant sur l'embryogénie.

L'auteur consacre quelques pages à la Génétique, trop négligée en France. Il expose assez brièvement les recherches d'Alexis Jordan et de Louis Vilmorin. Il parle plus longuement de l'influence du milieu sur la morphologie.

Quelques oublis me paraissent regrettables. Ainsi, L. Blaringhem est peu cité; Plantefol, pas du tout, bien qu'il ait fait des travaux intéressants, dans le laboratoire du professeur Mayer, où l'on étudie précisément la cellule du point de vue physico-chimique. De Paul Becquerel, il n'est pas question non plus.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Maurice Garçon : *La Justice contemporaine*, Grasset.

Le livre de M. Maurice Garçon, **La Justice contemporaine: 1870-1932,** me fait interrompre la confrontation, entamée par ma dernière chronique, du nouveau Code pénal italien au nôtre.

Nous ne possédions pas le compte rendu de cette déesse à qui la IIIe République a remis les balances et le glaive: c'était manquer du plus synthétique des éléments indispensables à la connaissance de notre époque. Car s'il est vrai que *tracer le tableau de l'histoire de la justice, c'est vouloir montrer toute l'histoire des hommes mêmes, puisque toutes leurs contestations se règlent dans le prétoire et que chacun des événements de la vie des hommes et des peuples peut être sujet à contestation,* cette affirmation de l'auteur est plus vraie chez nous qu'en n'importe quel pays; la lecture de son ouvrage vous en convaincra s'il était besoin. Qu'en France tout finit par des chansons n'a jamais été qu'un mot, mais dans la

France d'aujourd'hui tout finit par des jugements: c'est un fait dont l'explication mènerait droit à celle de la cervelle française.

L'Histoire doit-elle être regardée surtout sous l'angle de la politique ou sous l'angle de l'économie politique? Cela dépend des pays et des époques, mais pour cette partie du globe qui va de Dunkerque à Hendaye et de Menton à Brest en passant par le Massif Central, et s'il s'agit de ces derniers soixante ans, il n'y a pas de doute, c'est à Thémis que Clio doit s'adresser.

§

Pourquoi un ouvrage aussi nécessaire a-t-il autant attendu pour être écrit? Sans doute à cause du nombre trop considérable de faits significatifs qui s'offraient à l'amateur et de leur trop considérable diversité. M. Maurice Garçon a passé outre; son choix est aussi abondant que judicieux: n'y avoir employé qu'un volume, fût-il de 738 grandes pages (sans compter 20 pages pour l'index des noms cités), constitue un tour de force.

Il l'a accompli en 21 chapitres, en 20 plutôt, le premier n'étant là que pour fixer brièvement l'image physique du *Palais de Paris* au cours des âges. Le chapitre II traite des *Débuts de la République,* en tant que ressuscitatrice d'une justice normale, au lieu du monstre que la Commune enfanta, lequel sous ses formes civile et criminelle occupe le chapitre III, sous sa militaire le chapitre IV. Le chapitre V est intitulé *Liquidation de la Commune;* le VI, *Liquidation de la guerre de 1870.* Le VII, *Défense du régime,* se rapporte à des complots dont le Boulangisme aura été le seul dangereux. Le VIII s'appelle *La Lutte sociale;* le IX, *Répression de l'Anarchie;* le X, *Luttes religieuses.* L'entier chapitre XI (p. 313 à 351) traite de *L'Affaire Dreyfus.*

Le chapitre XII, *Procès de corruption,* débute avec le récit du Panama; il termine par cette affaire de la *Snia Viscosa,* à la viscosité dorée de laquelle s'engluèrent, démarcheurs d'Oustric, MM. Gaston Vidal, naguère sous-secrétaire d'Etat, Raoul Péret, ministre de la Justice, et un autre ci-devant ministre, René Besnard, ambassadeur de France à Rome. On y peut lire l'affaire Wilson, député, gendre du président Grévy,

flanqué, notamment, des généraux Caffarel et d'Andlau, celui-ci sénateur; une autre affaire de Légion d'honneur, sans parlementaires ni militaires: l'affaire Ruotte, simple sous-chef de bureau au ministère du Commerce; le « scandale des réformes frauduleuses » dû à quelques médecins dirigés par le directeur d'hôpital Lombard; le « scandale des naturalisations », relative peccadille qui mêla deux chefs de cabinet de ministres à des fonctionnaires subalternes de la Chancellerie, de la police judiciaire et du parquet.

Le chapitre XIII, *L'Escroquerie dans les Affaires financières,* ne donne que quatre exemples, mais ils suffisent: aff. de la Colonie de Port-Breton; aff. de l'Union Générale; aff. Thérèse Humbert; aff. Rochette.

Le chapitre XIV, lui, *Les grands procès de la guerre de 1914,* est fourmillant et divers. Un sieur Desclaux l'ouvre, ce petit employé des douanes devenu chef de cabinet de M. Caillaux et percepteur à Paris, qui, mobilisé comme trésorier-payeur, pillait sans repos viande, légumes, café et sucre attendus dans les tranchées. Suivent: les affaires Turmel; Mata Hari; Bonnet Rouge; Bolo; Duval; Malvy; Gazette des Ardennes; Joseph Caillaux; Judet; suit celle du député Paul Meunier (auteur anthume et posthume de notre loi sur les garanties de la liberté individuelle, malheureusement poursuivi avant le vote d'un texte grâce auquel il siégerait encore au Palais-Bourbon, s'il était encore de ce monde: *sic vos non vobis!*). Quelques autres, et le procès intenté au général Fournier pour la reddition de Maubeuge.

Dans le chapitre XV, l'auteur s'occupe de *La Presse,* à propos surtout de la diffamation et du droit de réponse, tandis que son chapitre XVI étudie les *Procès de mœurs à propos de la Littérature et du Théâtre.*

Avec les trois chapitres suivants, nous sommes dans le domaine de la cour d'assises. Le chapitre XVII relate maints et maints *Crimes crapuleux* (Danval, Menesclou, Pel, Campi, Prado, Pranzini, Anastay, Eyraud, etc., etc., jusqu'aux affaires Steinheil, Brière, Landru, Bougras, Mestorino et Barataud.

Le XVIII, afférent aux *Crimes passionnels,* est non moins abondamment farci de causes célèbres. Le XIX, réservé aux *Crimes politiques,* n'oublie ni le Villain, de Jaurès, ni le Cot-

tin, de Clemenceau, ni Gorguloff (Caserio étant placé au chapitre sur l'Anarchie). Y figurent encore l'assassinat de Marius Plateau et celui de l'hetman Petlioura. Quant à l'assassinat, par Mme Caillaux, de Gaston Calmette, vous le trouverez, à propos de l'affaire Rochette, traité tout au long.

§

Cet aperçu donnera l'idée de la richesse documentaire de l'ouvrage; mais, si vastes et si complexes que puissent être les faits auxquels l'auteur se réfère, qu'il doive les raconter en trente pages ou les ramasser en quelques lignes, ce ne sera pas un morceau qu'il nous en apporte, c'est tout leur corps. S'il a pu le faire en si peu de place, c'est parce qu'il possède à un haut degré *l'art du résumé,* principal don, avec la clarté qu'il présuppose, des dons matériels de l'avocat. De l'avocat, qu'il soit celui de la défense ou celui du ministère public, c'est tout un... mettons l'*homme de prétoire* (comme il y a l'homme de laboratoire). M. Garçon, homme de prétoire, ne vient pas ici pour plaider et encore moins pour requérir. Il veut « éviter avant tout de déformer les faits en y joignant le sel de son opinion personnelle »; l'impartialité est la seule qualité qu'il tiendrait, à défaut d'autres, que l'on reconnût à son livre. Cependant, ses exposés de faits sont, d'une façon constante, d'accord avec l'opinion du ministère public.

Le souci de l'exactitude l'y conduit mécaniquement; par la force des choses aujourd'hui l'inexactitude est aussi interdite à l'avocat du ministère public qu'elle est permise à l'avocat de la défense... ou que celui-ci se la permet. Car un des principaux caractères de notre prétoire, c'est que — M. Garçon ne cesse de le reconnaître — l'erreur judiciaire en est pratiquement exclue; le parquet ne poursuivant, de plus en plus, que des affaires archi-sûres, des affaires où *l'innocence* serait implaidable si notre barreau d'assises, inventeur d'un sophisme à désarçonner le Socrate du *Gorgias,* sinon celui des *Nuées,* ne prodiguait autant de « dévouement » au plus patent, au plus abject des assassins qu'au plus éclatant des justes; si (comme je l'écrivais l'autre jour) il ne traitait pas une Jeanne Weber de la même manière qu'il faudrait traiter une Jeanne d'Arc et ne défendait pas Landru ou Mestorino ainsi qu'il faudrait défendre Calas ou Dreyfus. M. Garçon, par la

façon dont il les relate, se porte garant du bien-fondé des condamnations qu'il relate. S'il veut bien donner du « magnifique » à la défense de Landru, c'est après avoir indiqué que « les forfaits de cet assassin dépassent en horreur tout ce qu'il est possible d'imaginer ». Quand, ayant rapporté les charges relevées contre tant de parlementaires panamistes, rochettesques ou oustriciens, il note leurs non-lieu ou bien leurs acquittements, ce sera sans manifester le plaisir que nous procure l'innocence reconnue. La faillite du jury en matière de crimes passionnels n'a pas en lui un liquidateur complaisant; c'est même à sa banqueroute qu'il conclut.

Conduits par l'art de résumer et surveillés par le bon sens, ses exposés sont des modèles d'exactitude, notamment celui de l'affaire Dreyfus, le plus long, le plus difficile à mener à bien. Qu'on le lise. Il a de quoi renseigner ceux qui, par ignorance des faits (je laisse ceux que l'esprit de parti aveugle ou inspire), mettent en doute l'innocence du condamné de l'Ile du Diable. Mais quel lecteur de cet ouvrage pourra se flatter de n'avoir pas été, avant de le lire, ignorant en tout ou partie de la plupart des faits qu'il enregistre? Les faits judiciaires sont trop légion et ils sont trop déformés, outre la défaillance de notre mémoire, par les passions de tout le monde ou par les nôtres pour que le besoin d'un ouvrage aussi complet que celui-ci et aussi digne de confiance ne fût pas impérieux.

§

Cent fois plus curieux à lire, dans sa vérité scrupuleuse, que le mieux imaginatif des romans, parce qu'il déroule la matière de cent romans dont beaucoup dépassent l'imagination, l'ouvrage est d'une grande facilité de lecture; cela pour plusieurs raisons, dont la principale est qu'il ne laisse pas un instant d'être concret.

L'auteur parle de son propre chef le moins possible; il laisse parler les faits: excellent moyen non seulement d'être impartial, mais de le paraître. Paraître sans être, nous ne le conseillons à personne, et la vertu gagne à ne pas se crier elle-même sur les toits, mais l'impartialité de l'historien judiciaire, il ne faut pas qu'elle joue à la violette; il convient qu'elle se manifeste franchement, qu'elle coupe tout de suite

l'herbe sous les pieds au contradicteur. Or, l'art consistait, ces faits parlant et dont certains pouvaient parler jusqu'à demain sans être à taxer justement de bavardage, consistait à ne leur faire dire que l'essentiel, mais à le leur faire dire entièrement et sans réplique possible. M. Garçon, au lieu de gloses, procède par citations: un passage d'acte d'accusation, de déposition, de plaidoirie; une protestation ou un aveu de l'accusé; quelque article ou simple filet de gazette, tout cela vient à point de la manière qu'il faut, léger coup de patte ou coup de massue donnés avec non moins de loyauté que d'adresse. C'est d'une élégante escrime. M. Garçon nous avertit, en préface, qu'il s'est « efforcé de ne jamais traiter un sujet qu'en curieux, sans tenir compte de mes sympathies ou de mes antipathies, mettant sur le même pied les hommes que je connais et ceux qui me sont inconnus ». MM. Malvy, Joseph Caillaux, Raoul Péret, plus d'un autre, en seront aussi convaincus que moi-même; la lecture de *la Justice contemporaine* ne leur en sera pas plus agréable.

§

Une analyse complète ne négligerait pas le juriste que M. Maurice Garçon met au service de l'historien, mais je dois donner à la conclusion de l'ouvrage la place dont je reste disposer.

« Du tableau que nous avons tracé à larges traits nous avons tiré, pour nous-même, une impression réconfortante », déclare M. Garçon. Je crains qu'il ne la communique pas à ses lecteurs, c'est-à-dire que je l'espère. Tant soit peu attentifs et bons citoyens, ils l'auront assez vu signaler chez notre Thémis répressive une maladie de la volonté de plus en plus grave pour en concevoir vive inquiétude. Cette inquiétude, M. Garçon ne pouvait manquer, si porté qu'il soit à l'optimisme, d'en être le premier atteint. Il l'a été, il l'est; il l'avoue en voulant, poussé par un sentiment fort respectable, mais encore plus inopportun, nous le cacher. On ne cherche un réconfort, par définition, qu'à une grande peine et, par définition aussi, le réconfort ne fait pas disparaître l'objet de notre peine, surtout lorsque les causes de cette peine non seulement ne sont pas en disparition ni régression, mais augmentent et se développent. Cependant, ce réconfort, ou plutôt

cette impression de réconfort, de quoi donc M. Garçon veut-il la tirer? De la maladie elle-même dont il a montré sa malade atteinte. C'est sur le libéralisme de notre Thémis, supérieur encore à celui du régime qu'elle sert, que l'historien se fonde. Il ne sait le faire qu'en quelques phrases qui tranchent (ce que l'on ne conçoit pas très bien ne s'énonce pas aisément) avec la clarté et la netteté de son livre. Encore a-t-il besoin, pour les écrire, d'oublier que son livre ne se réduit pas aux seuls chapitres VIII et X; que ce n'est pas sur les seuls terrains politique, social et religieux — où le libéralisme ne m'effraierait pas — que ce livre nous conduit...

Mais la conclusion de *La Justice contemporaine* a deux pages, et je ne vais pas à leur occasion reprendre l'antienne de notre imbécillité judiciaire qu'appuient fortement et même formellement, sinon littéralement, les sept cent trente-six pages qui précèdent ces deux pages-là.

MARCEL COULON.

ETHNOGRAPHIE

Jean Perrigault: *L'Enfer des Noirs, cannibalisme et fétichisme*, Nouvelle Librairie française (éd. Prométhée), in-18, ill. — Frank Hives et Gascoigne Lumley: *Ju-Ju and Justice in Nigeria*, Londres, John Lane, 18 planches et 1 carte, in-8°. — P. Amaury Talbot: *Tribes of the Niger Delta, their Religions and Customs*, Londres, The Sheldon Press, nombr. pl. et carte, in-8°. — L. Tauxier: *Religion, Mœurs et Coutumes des Agnis de la Côte d'Ivoire*, Paris, Geuthner, 20 planches en héliogravure, in-8°. — Ivan F. Champion: *Across New-Guinea from the Fly to the Sepik*, 38 photos et grande carte, in-8°. — Mémento.

Il est difficile de dire dans quelle mesure les documents recueillis par Jean Perrigault sur l'**Enfer des Noirs,** leur sorcellerie, leurs rites d'initiation, leur cannibalisme, et ce qu'en termes courants on englobe sous le nom vague et peu à peu rejeté de fétichisme, sont vraiment utilisables par les ethnographes et les folkloristes. L'ouvrage est, certes, du point de vue anecdotique, très intéressant, et d'une lecture agréable. En plus de ses interprètes, dont le témoignage ne peut être accepté qu'avec prudence, l'auteur a interrogé des fonctionnaires coloniaux, a su faire parler des colons, parfois même des indigènes qui ont été peut-être moins réticents avec lui qu'avec d'autres. Certains documents proviennent de tribunaux; et ce sont sans doute ceux, quoique un peu arrangés, qui sont les plus utilisables.

Cette critique se fonde sur la difficulté qu'on éprouve à connaître la sorcellerie et la magie telle qu'elle subsiste même dans nos campagnes de France et dont les manifestations n'émergent qu'au cours de procès criminels, de poursuites pour exercice illégal de la médecine. D'autre part, la vie sociale et psychique des Nègres est bien plus complexe que ne peut s'en douter un voyageur qui passe, et qui ignore les nombreux dialectes locaux. On en a une nouvelle preuve grâce à Frank Hives et Gascoigne Lumley, le premier ayant été « résident » et magistrat suprême dans le fin fond de la Nigérie pendant plusieurs années et de par ses fonctions mis en contact direct avec le **Ju-Ju et la Justice en Nigérie,** le mot *ju-ju* désignant aussi toutes ces croyances et pratiques qu'on nomme ordinairement fétichisme. Ici l'on trouve des descriptions très détaillées des divers procédés et de leurs principes: le *kamalu,* la chèvre noire, les divinités des rivières, les meneurs de serpents et d'autres animaux, les charmes de toute espèce, les diverses catégories de sorciers et de sorcières; et pour terminer, des indications sur la conduite à tenir pour assurer une « pénétration pacifique ». De tous les livres que j'ai lus sur la sorcellerie des noirs des colonies britanniques, c'est certainement l'un des meilleurs, non seulement parce que l'auteur a été obligé de par ses fonctions mêmes à pénétrer le plus possible les motifs d'action de ses subordonnés, mais aussi parce qu'auparavant il avait vécu dix-sept ans parmi les indigènes du Queensland, avait séjourné dans d'autres colonies anglaises et possédait ainsi, en acceptant ce poste en Nigérie, une expérience personnelle qui lui permettait d'utiliser la méthode comparative. En fait, on l'avait nommé dans l'une des régions nigériennes les plus sauvages encore, précisément pour en assurer la pacification; et il y parvint sans usage d'armes, sans massacres. Excellente preuve, de nouveau, de l'importance pratique de l'ethnographie.

A la même école de colonisateurs instruits appartient Amaury Talbot, lui aussi résident en Nigérie (c'est-à-dire administrateur colonial), dont j'ai signalé déjà plusieurs livres et qui, dans celui-ci, donne une vue d'ensemble, mais très détaillée tout de même, des **Religions et Coutumes des tribus du Delta du Niger.** Le plan d'exposition est ici plus

systématique que dans l'ouvrage de Frank Hives: Religion; Esprits des Eaux; Esprits de la Terre; Magie et Sorcellerie; Cérémonies de la Naissance, de l'Enfance, du Mariage; Funérailles; l'Ame et les Esprits; l'Organisation tribale; les Sociétés secrètes; les Jeux; les Tabous et les Présages; les Contes et Légendes. C'est donc un tableau plus complet de la vie deltaïque que ne l'indique le titre, une vraie monographie; et là aussi on constate que la magie et la sorcellerie des Nègres sont bien plus complexes que ne le ferait supposer le petit livre de Jean Perrigault.

Cette observation vaut aussi pour une nouvelle monographie de Louis Tauxier, sur la **Religion, les Mœurs et Coutumes des Agnis de la Côte d'Ivoire.** Comme dans les précédentes, dont j'ai fait l'éloge, Tauxier donne un luxe de détails admirable sur la vie sociale et mentale de la peuplade étudiée, l'une des plus importantes du Golfe de Guinée. En sa qualité d'administrateur, l'auteur insiste plus sur la partie organisation et histoire que sur la partie psychologie et ethnographie. Mais jusqu'ici on n'avait sur les Agnis que des renseignements fragmentaires, surtout linguistiques; le chapitre VI, sur la religion, apporte beaucoup de faits nouveaux; et à la fin du volume on trouvera un bon recueil de contes et de légendes. Les illustrations sont excellentes.

De la lecture de ces quatre volumes se dégage l'impression générale que si un Blanc se trouve qui, par tempérament ou grâce à des connaissances étendues en psychologie et en ethnographie comparées, est apte à éliminer ses préjugés de Blanc et à évaluer les civilisations nègres impartialement, sans pourtant se laisser lui-même absorber par elles, ou plutôt par le climat, ce Blanc cesse de parler de nervosité exceptionnelle chez les Noirs et laisse tomber tout ce chapelet d'adjectifs encore à la mode il y a une vingtaine d'années. A les voir vivre au jour le jour, dans leurs propre pays, il constate que leur organisation est logiquement adaptée à des fins bien comprises, et avec intelligence; que les phénomènes d'hystérie collective, de manie individuelle, ne sont pas plus fréquents là-bas que chez nous; que les chocs ethniques sont dus surtout à leur incompréhension normale de nos manières de voir et d'agir qui, j'en ai l'impression, ne doit pas être

qualitativement bien différente de l'incompréhension historique entre Gaulois et Romains. Le grand reproche qu'on a toujours fait aux Noirs est de n'avoir pas l'amour du travail. Il faut supposer que les Hébreux, et les autres descendants blancs d'Adam, n'éprouvaient pas cet amour non plus, puisque Jahveh lui-même leur imposa le travail comme une malédiction. Mais dans leur pays, dans les circonstances normales de leur vie sociale, les Noirs de Nigérie, les Agnis de la Côte d'Ivoire et en général tous les Noirs de l'Afrique Occidentale, sont aussi actifs, aussi sensibles, aussi logiques et en somme aussi intelligents que nous-mêmes dans notre vie normale. Ne les juger que d'après un peuple quelconque, d'après les crimes et les délits, les procès et les procédures, est en donner une image fausse. Quelle serait l'image qu'on se ferait des Français d'après ces seuls éléments d'évaluation?

On doit adopter la même attitude à propos d'autres Noirs, ceux de la Nouvelle-Guinée, par exemple, qui commencent à être bien connus, au moins dans les régions côtières. Mais il reste encore d'énormes espaces inexplorés, puisque dans l'ouvrage d'Ivan F. Champion l'on trouve le récit de la première **Traversée de la Nouvelle-Guinée de la Fly à la Sépik,** c'est-à-dire à l'endroit le plus large de l'île, où les chaînes de montagnes sont le plus élevées (le mont Cappella a près de 4.000 mètres). Ce récit du compagnon de F. Karius, chef de l'expédition, est très vivant et assez détaillé. A partir d'un certain point, les tribus rencontrées n'avaient jamais vu d'hommes blancs et il fallut à Karius et à Champion beaucoup de sang-froid et de courage pour obtenir le passage sans effusion de sang. Vu le but de l'expédition, ils ne purent faire une étude approfondie des peuples encore inconnus rencontrés; mais on en trouve la description sommaire pour chacun des camps et haltes (voir à l'index: *Natives*), surtout pour la localité de Bolivip. Il paraît que les Australiens, qui ont mandat sur une partie de l'île, en ont commencé l'exploration scientifique en avion.

MÉMENTO. — C'est avec plaisir qu'on signale ici, car c'est un signe des temps, la place accordée à l'ethnographie et au folklore dans le beau *Bulletin d'Etudes orientales* imprimé avec un soin parfait par l'Institut d'archéologie du Caire et édité par l'Institut français

de Damas, par arrêté de notre haut-commissaire. Dans le tome I (1931), une étude très curieuse de Louis Massignon rend responsable l'Islam de la spécialisation des Juifs dans la banque. J. Thoumin étudie deux quartiers de Damas (plans de maisons) et J. Gaulmier les pèlerinages populaires à Hama (pratiques souvent très primitives). Les autres articles sont consacrés surtout à l'architecture religieuse; très intéressante est une étude comparée de l'adaptation en arabe par Al Manfaluti, mort en 1924, de *Paul et Virginie*, au cours de laquelle l'auteur arabe, qui avait d'ailleurs supprimé le nom de l'auteur français, dut inventer des périphrases bizarres, des mots nouveaux (*Cap Malheureux* devint *Kab Malirou*) et ajouta une philosophie de son cru, si conforme il est vrai aux tendances de ses lecteurs que son ouvrage fut un énorme succès littéraire.

Dans le tome II (1932), R. Montagne, bien connu pour ses beaux livres sur le Maroc, applique ses méthodes très strictes à une étude du peuplement de la Haute-Djézirê et décrit les types de maison, de tente, d'exploitation, puis quelques coutumes. L'article de J. Lassus sur des images de Stylites, avec reproduction parfaite d'eulogies en plomb et de monuments populaires en pierre, dépasse le cadre de la Syrie et sera très utile à ceux qui étudient les formes primitives du christianisme, même en Occident. Le long mémoire sur les décrets mamelouks en Syrie donne des aperçus directs sur la vie économique au moyen âge; enfin, pour l'architecture religieuse, on a un bon mémoire de Ed. Pauty sur l'évolution du dispositif en T dans les mosquées à portiques, qui est valable depuis la Perse et l'Inde jusqu'au Maroc et en Espagne. Les illustrations, trait, zincs et planches, sont parfaites. On espère que cette publication durera autant que celles de l'Institut semblable fondé au Caire il y a longtemps. Le *Bulletin* (in-4°, annuel) est en vente chez Leroux, 28, rue Bonaparte, Paris, et à l'Institut, à Damas.

A. VAN GENNEP.

CHRONIQUE DES MŒURS

Pierre Dufay: *L'Enfer des classiques, poèmes légers des grands écrivains du* XVe *au* XVIIIe *siècle*, Les Œuvres représentatives. — Marcel Coulon: *La Poésie priapique au* XVIe *siècle*, Editions du Trianon. — Dr J. Poucel: *Le Naturisme et la Vie, la joie d'être sains*, J.-B. Baillière.

Il y a des mœurs écrites comme il y a des mœurs vécues; et les premières ont bien droit, elles aussi, à quelques réflexions. Les siècles se suivent sans se ressembler, et certains sont soucieux des convenances mondaines comme d'autres ne le sont pas. Et les historiens des mœurs sont alors

autorisés à monter en épingles ces petites inconvenances.

C'est ce qu'a fait l'aimable Pierre Dufay dans son **Enfer des classiques,** où il a réuni les meilleurs *poèmes légers des grands écrivains du* XVe *au* XVIIIe *siècle.* Dès le seuil de ce Musée un peu secret, il précise bien le sens du mot classique, qui ici ne veut pas dire à l'usage des classes. Chaque chose en son temps! Il y a des lectures qui ne sont pas pour les petites filles dont on coupe le pain en tartines, ni même pour les jouvenceaux qui ne regardent les filles que pour leur chiper leurs tartines, mais auxquelles peuvent s'adonner les personnes d'âge, heureuses, comme Ulysse, d'avoir fait un long voyage en les Echelles du Levant et surtout du Couchant, oui, comme Ulysse le bon archer qui, rentré chez lui, avait tant de joie à bander son arc et à enfiler un tas d'anneaux à la queue-leu-leu, si j'ose dire, en quoi il faisait déjà concurrence à cet infatigable Bâton-de-chaise, lequel a mérité à si juste titre de passer en proverbe.

Mais si le mot classique est tiré un peu hors de son vrai sens, le mot enfer est également bien gros pour un recueil de simples gauloiseries. Tout au plus Purgatoire, comme propose Dufay lui-même. Et à vrai dire, ni l'un ni l'autre, le péché commence où il y a tristesse, mon vieil ami Henri Mazel l'a bien établi dans son *Prix du Sourire,* et dans l'esbaudissement sexuel il n'y a que de la gaieté. Gaieté d'un aloi un peu salé et salace, et qui n'est pas toujours de bonne compagnie, je le reconnais, mais quoi! on n'a pas la même attitude pour prier le bon Dieu et pour courtiser sa belle. Ronsard lui-même l'a dit en de délicieux vers que tout le monde sait par cœur: « Quand au temple nous serons... ».

Cette gaillarde promenade, que Dufay nous fait faire à travers quatre siècles, est elle-même pleine d'enseignements précieux, ce qui la prouve sans venin. Au XV[e] siècle, la gauloiserie se ressent encore du moyen âge qui persiste: elle est plus naïve que consciente, et parce que satirique plus moraliste que naturiste. Chez Charles d'Orléans, chez Villon, chez Eustache Deschamps, l'obscénité est ingénue et parfois la religiosité est intense. Au XVI[e] siècle, c'est, par contre, un franc déchaînement de toutes les forces de la nature, et quelle est la force plus force que le rut? Rabelais person-

nifie tout ce temps et le rattache aux temps antiques; même il est cent fois plus fils de Déméter qu'Aristophane, avec cette supériorité sur les poètes de l'ancienne Hellas que jamais il ne fait injure à la nature; chez maître Alcofribas aucune allusion au vice thébain, il l'ignore tellement qu'il ne pense même pas, comme Jodelle, à l'anathématiser. Mais, direz-vous, Rabelais est un prosateur! Eh! qu'à cela ne tienne, Ronsard est le plus splendide chantre de l'amour physique qui ait été en notre langue! Malheureusement on ne peut pas citer ses sonnets, soit celui qui commence par « Je te salue... », soit celui dont on ne peut même pas copier le commencement car, sur les quatre mots de son premier hémistiche, qui à eux quatre constituent toute la somme de la luxure (comme elle est peu étendue!), trois ne pourraient être imprimés qu'en initiales suivis de plusieurs points.

Au XVIIe siècle, changement, et en pis. La splendide et saine effervescence ronsardique devient ivresse de mauvais lieu. Tous les *Parnasses satyriques* du temps de Marie de Médicis et de Louis XIII exhalent un relent si fâcheux qu'on comprend et qu'on approuve l'abandon de ces thèmes à partir du milieu du grand siècle. La vertu règne. Ce n'est qu'avec la Régence que la tradition galante se renoue, non pas d'ailleurs avec le grand lyrisme dionysiaque de Ronsard, mais avec la gentillesse spirituelle de Voiture. Toute la littérature polissonne du XVIIIe siècle vient des plaisantes stances qu'écrivit ce poète au nom prédestiné « sur une dame dont sa jupe fut retroussée en versant dans un carrosse à la campagne ». Et comme chacun connait ces onze couplets qui sont le chef-d'œuvre du genre badin, avec les *Contes* du bon La Fontaine, ceci me dispense de les reproduire; au surplus, oserais-je le faire dans une revue qui s'adresse à tous? Mais en vérité, rien chez Piron, Grécourt, Caylus et autres ne vaut cette aimable gaudriole, et il est même inexplicable qu'un temps qui, en galanterie, a produit d'aussi délicieux peintres que Watteau, Boucher et Fragonard, n'ait produit en littérature correspondante que de tant médiocres rimeurs.

Ceux qui ne se contenteraient pas d'un simple recueil de

morceaux choisis devraient recourir à la grande *Histoire de la poésie priapique*, de Marcel Coulon, dont le second volume vient de paraître sous le titre: **La Poésie priapique au XVIᵉ siècle.** J'ai déjà signalé, ici même, le premier, consacré à l'Antiquité et au Moyen âge, et que rendait si intéressant, même pour les plus graves philosophes, le contraste entre le déchaînement frénétique des phallophores antiques et la restriction, on pourrait dire frénétique aussi, des chastes trouvères médiévaux. Le second ne le cède pas en intérêt à son devancier, avec plus d'unité intrinsèque, puisqu'il n'est consacré qu'à la Renaissance.

La Renaissance, splendide et originale époque, a été bien autre chose qu'une simple réapparition de l'antiquité, comme on l'a dit trop souvent; et notamment, pour la charnalité sexuelle, il n'y a rien de commun entre le priapisme du temps de Périclès ou d'Auguste et celui du temps de Léon X et de François Iᵉʳ. Marcel Coulon a écrit là-dessus des pages très fines. Chez les anciens Grecs, Phallos était un vrai dieu, ce que n'était déjà plus Priape chez les Romains; Priape avait bien été un dieu local à Lampsaque, et s'était assimilé un autre dieu agricole du Latium, mais le Priape des poètes du temps des Césars se rapprochait déjà du Messire Jean Chouart de nos fabliaux; du moins gardait-il quelque chose de son ancienne divinité, tandis que le Priape de la Renaissance n'est que la force de la nature que nous connaissons bien, et c'est pourquoi Ronsard, le grand poète érotique de notre littérature classique, ne prononce jamais son nom. Toutefois, quand il en parle, il trépigne d'un beau lyrisme rapprochable de celui de Rabelais, et sans rien de commun avec la verve simplement rigolarde des gens du *Parnasse satyrique*.

Ronsard est vraiment le centre de la poésie du XVIᵉ siècle, et les autres poètes du temps, à l'exception de Marot qui d'ailleurs n'est pas de son temps et ferait alors le trait d'union entre la gauloiserie du XVᵉ et celle du XVIIᵉ, se rangent fervemment sous son thyrse; Baïf, Belleau, Jodelle, d'autres encore, jusqu'à ce Marc de Papillon que Marcel Coulon n'a sans doute pas découvert, mais qu'il a mis en belle et juste lumière, procèdent du grand Harpeur, honneur

du Vendômois. Et pour cela ce second volume de l'histoire de la Poésie priapique me semble bien plus œuvre d'art que le premier, qui réalisait trop l'instabilité de l'homogène chère à Herbert Spencer; la Renaissance, au contraire, a parfaitement réalisé l'homogène stable, c'est-à-dire, dans notre cas, la volupté sexuelle saine et puissante, se suffisant à elle-même, sans les abjectes anomalies des anciens Grecs, sans les lourdes plaisanteries des fabliaux du moyen âge, sans les saletés médicales des gens du XVIIe siècle, sans les niaises paillardises des gens du XVIIIe, et les folies abominables de certains contemporains de la Révolution.

Tout ceci ne peut qu'être indiqué, encore une fois; mais ceux qui ne se croient pas tenus, par scrupule puritain, de se détourner de certains sujets d'études, liront avec délices le livre de notre historien priapéen; ce n'est plus la riche floraison du recueil de Pierre Dufay, mais c'est une corbeille arrangée avec goût et où l'on ne sait qu'admirer le plus des splendides fleurs charnues, odorantes, enivrantes, qui s'étalent dans leur glorieuse impudeur, ou des rubans qui les relient et des lacis d'osier qui les retiennent et des broderies qui les décorent, rubans, lacis et broderies qui sont l'œuvre du très artiste poète qu'est Marcel Coulon.

En passant au livre du réputé chirurgien marseillais J. Poucel, **Le Naturisme et la Vie,** nous semblons être encore dans le royaume du dieu Phallos et pourtant nous en sommes bien loin; le priapisme c'est du dynamique, le naturisme c'est du statique; et les objections d'esthétique et d'éthique qu'on peut faire à la vie effervescente et turgescente, on ne peut pas les adresser à la nudité calme; mais subsistent d'autres réserves plus subtiles, plus pudiques, et c'est justement le problème de la divine Pudeur qui se pose.

Le docteur Poucel, tout en traitant le problème de la nudité en commun sans séparation de sexe, du point de vue principalement hygiénique, ne néglige pas le point de vue éthique, et de ce fait, son livre relève de cette rubrique-ci. S'il ne parlait qu'en chirurgien ou en thérapeute, la question morale ne se poserait pas, la nudité remède ou traitement doit être approuvée, même par cet excellent abbé Bethléem; or, il ne s'agit plus de gens pratiquant la gymnité

isolés, mais en groupe, hommes et femmes ensemble, ce qui change tout. Et gymnité, on le sait, ne veut pas dire le demi-nu qu'on voit sur les plages à la mode, avec cache-sexe et cache-gorge, mais le nu intégral, sans la moindre feuille de vigne. De celui-ci, que dire?

Les partisans du gymnisme brandissent un premier argument, c'est que la nudité intégrale n'éveille chez ses adeptes aucun sentiment voluptueux: l'argument est toutefois sans fondement, il est hors de doute que les personnes de sexes différents qui se mettent nues pour jouer au ballon ou au tennis éprouvent un très réel plaisir à se voir et à se faire voir dans ce non-costume. Un autre argument meilleur est que le plaisir voluptueux reste, paraît-il, toujours calme en plein air; s'il en était bien ainsi, la grande objection d'ordre esthétique tomberait au lieu de se dresser redoutable, mais en est-il bien ainsi? Il faudrait avoir pratiqué les camps nudistes, ce que moult raisons m'ont encore empêché jusqu'ici de faire. En outre, l'objection ne tiendrait que pour l'homme, et on serait embarrassé pour condamner les stades où les femmes seules seraient gymniques, les hommes portant le slip. Mais alors resterait toujours le troisième argument: que fait-on en tout ceci de la Pudeur que je disais avec sérieux divine, et dont l'envol laisserait certainement une carence désolante dans nos âmes?

A ceci, les avocats du naturisme intégral répondent que, d'abord, ils ne forcent personne à pratiquer la gymnité; que, même, celle-ci ne devrait être le fait que d'une élite au moins plastique; et que toute salle ou tout terrain de jeux académiques devrait être soigneusement soustrait à la vue des passants. Ils disent encore que la déesse Pudeur verrait simplement son domaine déplacé et qu'en dehors de la vue édénique, il lui resterait d'autres et plus sérieux privilèges à interdire. Ils font remarquer aussi que la nudité en commun crée une sorte de fraternité spéciale entre les sexes, et que les gymnistes éprouvent entre eux un sentiment affectueux qui tient le milieu entre la simple amitié et la complète conjugalité, et ils insistent sur ceci, que la quantité d'affection diminuant de plus en plus dans le monde, même entre hommes et femmes, il ne faut négliger aucune occasion de

faire naître de nouvelles petites flammes de dévoûment. Et quant à la pudeur, oui sans doute ces nouveaux usages semblent l'offenser et, réellement, l'offensent, mais n'y a-t-il pas des impudeurs licites parce qu'aimantes, et charmantes, à commencer par celles des amants? Encore les esprits vraiment religieux pourraient-ils dire qu'il y a dans la nudité quelque chose de divin puisque les dieux d'autrefois étaient représentés en appareil olympien, et que le spectacle d'une belle jeune femme nue tendant les bras vers le soleil levant ou vers la mer crépusculaire, est encore une des meilleures preuves qui soient de l'existence de Dieu!

Tout ceci pourrait être examiné et peut-être le docteur Poucel, s'il donne une seconde édition de son livre si intéressant, traitera-t-il cette question. Je vois d'ici un échange d'idées entre divers porte-paroles des doctrines en suspens et il y aurait place pour un moraliste sourcilleux qui ne verrait que les inconvénients de la gymnité et répéterait le mot du vieil Ennius : *Initium flagitii est nudare inter cives corpora;* pour un moraliste affectueux qui l'accepterait parce que favorable à cette affectuosité; pour un moraliste précautionneux qui demanderait des camps nudistes suffisamment nombreux, sans doute, mais cependant d'une certaine parité de sentiments et de manières; pour un moraliste socialeux qui mêlerait à la pratique des préoccupations politiciennes et chambardisantes, et enfin pour un moraliste religieux qui verrait dans la glorification de la beauté naturelle un moyen de parvenir à l'exaltation de la beauté spirituelle et même mystique, et cet échange d'aperçus pourrait être plein d'intérêt...

SAINT ALBAN.

LES REVUES

La Guiterne: Paul-Napoléon Roinard vu par MM. Alfred Vallette, Ernest Raynaud, H. Strentz et chanté par M. Louis de Gonzague-Frick. — *Revue des Deux Mondes:* préparation de la bataille de la Marne; le rôle des grands chefs subordonnés à Joffre. — *Crapouillot:* capucins éducateurs et tortionnaires d'Indiens dans le nord-est de la Colombie; appel à la Société des Nations, par M. de Wavrin. — Mémento.

La Guiterne (juillet) célèbre « Paul-Napoléon Roinard, poète français ». Il est question d'ériger son buste à Courbevoie (Seine). On lui a déjà dédié un chêne. Il a des admi-

rateurs fervents. Ils le montrent pauvre, fier et travailleur. Il aima beaucoup la poésie. Il en parlait abondamment devant l'absinthe blanche grenadine qui fut longtemps son apéritif préféré.

M. Paul Pourot se trompe quand il écrit:

Soutenu par Remy de Gourmont, Charles Morice et Edmond Coutances, il fonda les *Portraits du prochain siècle,* — et ensuite *Les Essais d'art libre,* cette humble revue qui prépara l'avènement du *Mercure de France.*

Le *Mercure* existait avant la naissance des éphémères *Essais d'Art libre.* Les *Portraits du prochain siècle* ne furent pas une revue, mais un gros volume écrit par nombre de personnes et mis en vente par souscriptions.

Dans les dernières années du XIXe siècle, Roinard vivait fort convenablement de la pension que lui servait son père. De temps à autre, on organisait un banquet en l'honneur de Roinard. M. Roinard père y assistait. Il y buvait en solide Normand qu'il était. Alors, il se laissait persuader d'augmenter la mensualité qu'il envoyait à son fils. L'héritage paternel permit ensuite à Paul-Napoléon de disposer de 5.000 francs de rente environ. C'était avant la guerre. Je tiens ce nombre de Roinard lui-même, se plaignant, la paix revenue, d'avoir vu diminuer ses ressources. Il a connu la gêne dans ses dernières années. Auparavant, il fut épargné de la misère.

Lors du « procès des Trente », il gagna la Belgique, croyant qu'on l'inquiéterait ici. C'était une illusion de Roinard: il était anarchiste « littérairement », avec une grande sincérité, j'en suis sûr, mais d'une manière inoffensive. « Ses conceptions sociales étaient généreuses, un peu puériles », écrit M. Victor-Emile Michelet; c'est l'exactitude même. Et, au moment des bombes de Vaillant et d'Emile Henry, Roinard ne tolérait pas d'être appelé Paul-Napoléon; Paul lui suffisait. Cette « opposition aux pouvoirs » dont lui fait honneur M. Georges Pioch, ne fut jamais agissante que dans l'esprit chimérique du poète des *Miroirs.* Et si cette œuvre dramatique ne fut jamais représentée, la responsabilité n'en est pas tout à fait à l'époque : elle s'intéressa à plusieurs souscriptions ouvertes pour assurer le spectacle.

Notre directeur, M. Alfred Vallette, montre bien le véhément Roinard tel qu'il fut:

Voici un souvenir où se révèle, sous une forme plaisante, le besoin d'absolu qui domina la vie de notre ami Roinard et qui explique son insociabilité.

Nous sommes à la fin de 1889, à la Nouvelle Athènes. C'est l'une des réunions préparatoires de la création du *Mercure de France*. Il y a là un certain nombre de ceux qui fondèrent la revue et quelques camarades qui n'en furent point. Tout le monde prend part à la conversation. Roinard se lève soudain, va et vient à longues enjambées, agite les bras et s'écrie:

— Moi, si je faisais une revue, je n'y recevrais que des chefs-d'œuvre!

Court silence provoqué par la véhémence du propos, et je dis doucement à Roinard:

— Vous ne paraîtriez peut-être pas très régulièrement.

M. Ernest Raynaud le définit fidèlement: « rempli d'illusions généreuses » et par ces lignes:

Grand remueur d'idées, Roinard me plaisait par sa faconde endiablée, sa verve plantureuse et débridée, sa fougue militante. Il avait imaginé un lyrisme forcené et tumultueux qui n'allait pas sans jeter de l'écume.

M. Henri Strentz loue ainsi le poète:

Paul-Napoléon Roinard fut une des personnalités les plus pittoresques et les plus importantes des milieux littéraires et artistiques d'avant et d'après-guerre. Nous n'avons pas oublié la haute stature, la face à la Flaubert au front dominateur de ce pur descendant des Vikings. Malgré sa cordialité, la facilité de son accueil, on ne pouvait bien connaître l'homme que lorsqu'on avait conquis sa chaleureuse amitié. Nous l'aimions pour sa fierté, sa générosité, sa farouche indépendance, pour son héroïsme devant la vie de tourments qu'il s'était choisie par horreur de toute chaîne. Nous l'aimions pour la noble idée qu'il s'était faite de la mission du poète, parce qu'il voyait grand et qu'il possédait le magnétisme des vrais inspirés. Nous l'aimions et l'admirions pour la beauté de son verbe.

Mais se pencher sur l'homme, c'est aussi se pencher sur son œuvre, car, rarement, production littéraire fut autant la synthèse de la vie de son créateur.

Ce qui frappe dans l'œuvre de Roinard, c'est l'expression de la force. Presque chaque page offre l'étreinte mâle du poète et de

sa chimère. Les plus beaux dons du rythme et de l'image animent son style plus modelé qu'*écrit*. Bien qu'il soit vraiment de sa race, de cette race si possédée par le contour, Roinard est peut-être le moins objectif des poètes d'origine normande.

C'est en poète que M. Louis de Gonzague-Frick rend hommage à Roinard:

A LA MEMOIRE DU PUR MEDICATEUR

De *La Mort du Rêve* aux *Miroirs*
Passent de grands vols d'oranoirs;
Salut, mon « chercheur d'Impossible »,
O vous qui ne visiez que la plus haute cible!
Et quel « Donneur d'Illusions »
Sublimes — en ses visions —
Que ce Viking, au fier langage,
Portant son art puissant pour unique bagage!
Ses nobles entretiens,
Comme je les retiens;
Son chant montait dans l'air, si nordique et si dense,
Et demeure, pour moi, la plus juste cadence...

§

M. le colonel A. Grasset nous apprend « comment fut livrée la bataille de la Marne ». En lisant ces pages — **Revue des Deux Mondes** (1er septembre) — après tant d'autres publiées sur ce sujet (souvenirs, mémoires, essais d'histoire, œuvres de polémique) on a l'impression du travail objectif d'un écrivain qui n'a de but que la vérité.

Le rôle de Galliéni fut très grand; mais il a agi en plein accord avec Joffre:

Ce qui est bien acquis — déclare M. A. Grasset — c'est que Galliéni est décidé à bousculer avec toutes ses forces la flanc-garde allemande qui est devant Paris et que Joffre approuve pleinement cette opération. Si même il ne l'a demandée qu'avec discrétion, dès la veille, c'est qu'il connaissait l'insuffisance des moyens du camp retranché et qu'il ne savait pas jusqu'à quel point le gouverneur, responsable de la garde de la capitale, oserait se dessaisir d'une partie de ses meilleures troupes, au profit de la bataille générale à livrer.

Pour accepter un aussi dangereux sacrifice, il fallait un chef audacieux, d'une haute intelligence, d'un grand caractère et d'un

grand cœur: un très grand capitaine, pour tout dire; par bonheur pour la France, Galliéni était cela.

Et voici comment M. le colonel A. Grasset résume l'historique, appuyé de documents, des journées qui s'étendent du 25 août au 6 septembre 1914:

Tels sont les faits. Quelle autre conclusion donner à cet exposé que de rappeler leur enchaînement?

1° Dès le 25 août, Joffre conçoit une manœuvre offensive menée par l'armée Maunoury, dans le flanc droit des armées allemandes vers Amiens.

2° Obligé de renoncer à cette bataille d'Amiens, Joffre décide de replier ses armées derrière l'Aube et la Seine, pour constituer vers Melun une nasse où l'ennemi viendra s'engouffrer, livrant son flanc à l'armée Maunoury qui attaquera de Paris en direction de Meaux. Galliéni est averti de ce nouveau plan.

3° Galliéni voit les Allemands défiler devant le camp retranché. Il avertit immédiatement Joffre et tient Maunoury prêt à foncer sur le flanc allemand, même seul avec l'appui des Anglais, si Joffre ne se sentait pas en état de livrer tout de suite la bataille générale.

4° A l'appel de Galliéni, Joffre demande l'avis de Franchet d'Esperey, le nouveau commandant de la 5e armée, dont l'armée est dans une situation extrêmement difficile.

5° Galliéni va au quartier général britannique à Melun et convient avec Murray d'un plan de collaboration entre l'armée Maunoury et l'armée britannique, autorisant un nouveau recul provisoire des corps anglais et prévoyant l'attaque combinée de la droite allemande pour le 6 ou le 7 septembre.

6° Franchet d'Esperey va à Bray, où il propose à Wilson un plan d'offensive intéressant les 9e et 5e armées, l'armée anglaise et l'armée Maunoury, prévoyant la bataille générale pour le 6.

7° Joffre adopte la suggestion de Franchet d'Esperey conforme à ses intentions et décide de livrer bataille le 6, au lieu de reculer derrière la Seine.

8° Joffre obtient lui-même de haute lutte la collaboration de French à une bataille générale, alors que le maréchal ne comptait que soutenir Maunoury dans une offensive contre le IVe corps de réserve allemand.

Le reste, on le sait. L'ordre du jour de Joffre, interdisant de regarder en arrière « à l'heure où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays ».

L'héroïque abnégation de Galliéni, lançant dans la bataille toutes

les ressources du camp retranché de Paris, tout, jusqu'au dernier homme et jusqu'au dernier canon, au risque, si la bataille était perdue, d'être responsable devant l'histoire de la perte de la capitale, dont le sort lui avait été confié...

L'héroïque ténacité de Foch, aux marais de Saint-Gond...

L'admirable esprit de solidarité et d'abnégation de Franchet, se privant, pour soutenir Foch en danger, de tout un corps d'armée qui lui eût servi à rendre la bataille encore plus glorieuse pour lui-même...

L'indomptable énergie des armées de Langle de Cary et de Sarrail...

§

Sous la signature: « marquis de Wavrin » et avec des photographies dont l'une représente l'auteur, un homme jeune au visage maigre, énergique, en compagnie de « Doani, chef d'une tribu arawak, persécuté par les capucins » — **Crapouillot** (septembre) révèle l'existence de faits à peine croyables en 1933, qui ont pour théâtre le nord-est de la République de Colombie et pour auteurs « les capucins ».

Il y a quelques années, les Indiens de la Sierra Nevada vivaient dans une liberté relative. Ils avaient des cultures, possédaient des troupeaux... Grâce à l'appui de l'évêque de Santa Maria, les habitants de cette région étaient devenus civilisés et zélés catholiques.

C'était, on le voit, idyllique. Les capucins sont venus mettre ordre au culte et aux croyances des néo-catholiques qui pratiquent une religion pas tout à fait orthodoxe. Les religieux ont imaginé, pour soustraire l'enfance au catholicisme mêlé de paganisme cher aux parents, la création d'*orphelinats* destinés à tous les enfants, à tous, qu'ils aient ou non père et mère. A défaut de recrutement volontaire, les capucins « organisaient de véritables razzias dans les villages ». A qui résistait, ils imposaient de cruelles violences, témoin « l'Indienne Téodora Alfora », qui raconta son supplice à M. de Wavrin:

Ayant voulu s'échapper de l' « orphelinat » de San Sebastian, elle fut reprise et attachée, nue, à plat ventre, sur une table. Une religieuse armée d'un fouet se mit à la frapper jusqu'à ce que tout son dos fût en sang. La religieuse frotta alors les plaies avec de l'eau salée. L'Indienne fut ensuite attachée par des « grillos »

aux chevilles et aux poignets et mise au « cepo » (1) pour deux jours et deux nuits. Huit jours après, cette femme portait encore les marques profondes de ces supplices.

A tout prix, les capucins veulent extirper l'idolâtrie du christianisme des Indiens de cette province colombienne. Il faut pour cela « s'occuper des Indiens dès leur plus tendre enfance ». Et voici la méthode des capucins, selon M. de Wavrin:

Les enfants sont donc internés par les capucins dans les fameux « orphelinats » et ils n'en sortent que adultes et mariés.

L' « orphleinat » se compose d'un groupe d'édifices, à quelque distance du village. Il y a l'église, le couvent des capucins, le couvent des religieuses et deux bâtiments: un pour les garçons et un pour les filles.

En dehors de la prière et de l'instruction religieuse, les jeunes Indiens n'apprennent pas grand'chose. Il faut le zèle exceptionnel d'un éducateur pour dépasser les rudiments d'espagnol. A San Antonio, près de Riohacha, j'ai vu tout un orchestre indigène, dressé par un capucin, ce qui prouve les dons des Indiens de cette région.

Quelques élèves apprennent un métier: menuisier, maçon, mécanicien; ces artisans sont d'un excellent rapport pour la mission qui, sous prétexte des lourds sacrifices faits pour ces Indiens, leur prendra presque tout ce qu'ils gagneront. C'est la mission, seule, qui a le droit de leur vendre les outils qui leur seront nécessaires et elle les leur vendra à des prix si exorbitants, que l'Indien n'arrivera jamais à s'acquitter complètement de ses dettes.

Chaque orphelinat possède, des troupeaux et des cultures. Pour en prendre soin, les capucins choisissent un certain nombre de leurs élèves.

La nourriture n'est pas coûteuse. Une énorme marmite remplie d'eau et de maïs est mise chaque matin sur le feu. C'est tout. Le produit des champs et la viande des troupeaux sont réservés aux capucins et aux religieuses; le surplus étant vendu à la ville la plus proche.

Pour sortir de cet « orphelinat », le jeune Indien devra se marier et accepter la femme qu'on lui choisira. Il n'hésitera pas cependant, car il n'a pas d'autre moyen de retrouver la liberté, quitte à se séparer, dès la porte franchie, de celle qu'on lui aura désignée.

(1) « Cepo », sorte de carcan importé par les conquérants espagnols et encore en usage, quoique cette torture soit interdite par la loi. — Définition de M. de Wavrin.

Les parents perdent tout droit sur leurs enfants quand ceux-ci sont internés par les capucins. Je crois que seuls les habitants du village de San Sebastian sont autorisés à rendre visite à leur progéniture. Et encore devront-ils préalablement demander la permission. Si elle est accordée, les parents pourront parler à leur enfant à travers une grille et en présence de deux surveillants...

Aucune nouvelle de ces couvents ne doit parvenir au dehors et si un pensionnaire vient à mourir, personne de sa famille n'en est prévenu. C'est seulement par un Indien marié et libéré que les gens peuvent apprendre quelque chose.

On comprendra aisément le désir qu'a chaque interne de s'échapper de ces bagnes. Les évasions sont rares néanmoins, car la surveillance est rigoureuse. L'échappé devra gagner une région lointaine et sauvage de la Nevada.

« Un Indien civilisé du village de Donachui » raconta à M. de Wavrin sa rencontre avec « trois jeunes filles qui avaient échappé aux exigences des capucins ». L'auteur écrit: « Ces scandales ne sont pas rares quand on pense au recrutement de ces religieux qui sont entrés souvent dans l'ordre sans aucune foi. »

M. de Wavrin relate encore:

La virginité n'a pas d'importance dans cette région. Une jeune fille doit être « compuesta » (rituellement préparée par le sorcier) avant son mariage. Il arrive parfois que des Indiennes capturées font le sacrifice de leur vertu aux émissaires des capucins dans l'espoir de fuir. L'une d'elles, qui avait réussi, fut reprise par une autre « commission ». Ayant raconté à quel prix elle avait pu s'échapper une première fois, on la fit taire en la menaçant et elle fut internée.

. . . .

Au village de San José, les Indiens apprirent que l'évêque capucin allait venir en tournée d'inspection et ils reçurent l'ordre de se réunir. Cette nouvelle plongea le village dans la consternation, car les habitants redoutèrent que l'évêque n'installât un « orphelinat ». Ils préférèrent abandonner leurs maisons et s'enfuirent.

Ce village avait déjà été suffisamment éprouvé par les rafles. Une commission conduite par un capucin n'avait pas hésité à incendier la demeure d'un homme soupçonné d'avoir caché un enfant. Pour une fois, le gouvernement s'émut et interdit de mettre le feu à une maison pour un semblable prétexte.

Et l'auteur conclut:

Le gouvernement de Colombie semble ignorer volontairement l'activité des capucins espagnols. Faudra-t-il que la Société des Nations, qui a ordonné naguère des enquêtes en Abyssinie et au Libéria, envoie un jour une commission dans ce pays de l'Amérique du Sud? Une race intelligente et sympathique s'éteindra prochainement si aucune puissance n'intervient.

MÉMENTO. — *La Nouvelle Revue* (1er septembre): Poèmes de Jean-François Berton, écrits de 14 à 17 ans. — « Pour le livre de mon fils », par M. René Berton.

Esprit (1er septembre): suite de « Présentation de l'Agence Havas », par un anonyme. — « Terre », par Mme Hilda Bertrand. — M. J. Lefrancq: « Journal ». — M. P.-H. Simon: « Expériences communistes et théories libérales ».

La Revue Universelle (1er septembre): « Caprices », de M. Tristan Derême, est un délicat prétexte à des citations poétiques, à des « arrangements » de vers, à des propos sur la métrique, l'intelligence de la poésie. On y voit, mis en prose, des alexandrins empruntés par un M. Rémi Lapomme à sa mémoire, comme faisait la *Coco de Génie* de Louis Dumur:

— Faut-il, pour nos repas, nous cacher dans quelque île, et chercher sur la terre un endroit écarté où de manger en paix on ait la liberté? Quel jour pourrai-je, à table, être une heure tranquille, sans qu'un fâcheux ne songe à me téléphoner! Celui-ci d'un bon mot me voudrait étonner; cet autre d'un sonnet me vient assassiner: un poème jamais ne valut un dîner. Faut-il, pour les entendre, expirer de famine, et de me restaurer n'aurai-je le moyen? Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne; un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

S'il y a là « deux vers de Berchoux, un de Boileau, un distique de Molière », nous dit l'interlocuteur de M. Lapomme, il ne nous avertit pas que, plus loin, celui-ci accommode à son usage du Le Franc de Pompignan:

Tandis que ces monstres barbares poussent d'insolentes clameurs, pour châtier leur insolence, versons des torrents de silence sur ses bruyants blasphémateurs.

Revue franco-belge (août-septembre): numéro consacré à Sainte-Beuve.

Le Trésor des Lettres (août-septembre): « André Mary et l'école gallicane », par M. André Berry, avec des poèmes de M. André Mary. — Inédit du comte de Sade (père du marquis) sur la maladie de Louis XV à Metz. — « Scènes martiniquaises », par Mme Irmine Romanette. — M. H. Menabrea: « J. de Maistre, sénateur de Chambéry.

Le Correspondant (25 août): souvenirs de la comtesse d'Armaillé. — « M. Charles, physicien », par M. de Launay.

La Revue hebdomadaire (2 septembre): M. J.-L. Gaston-Pastre: « Bayreuth sous Hitler ». — M. Jean Revire: « Quelques aspects de la propagande allemande dans la Sarre ».

La Grande Revue (août): M. Marcel Déat: « Socialisme ou fascisme ». — M. Henri Bachelin: « Ce qui demeure de Restif de la Bretonne ».

La Revue de Paris (1er septembre): suite de la correspondance de Balzac avec Mme Hanska. — « L'abbé Bremond », par M. Edmond Jaloux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Le Statut de la Radiodiffusion et la Musique française. — En attendant que les Chambres discutent et votent le statut de la radiodiffusion — promis par le ministre des Postes et Télégraphes pour la rentrée — un décret du 10 août dernier, publié par le *Journal officiel* du 13, institue au profit du ministre ou de son délégué ce que l'on a pu très justement appeler une « dictature des ondes ».

Après avoir défini dans ses premiers articles la composition des associations placées auprès de chaque poste d'Etat pour l'élaboration des programmes (associations qui doivent comprendre des représentants des divers ministères intéressés, des représentants des associations d'intérêt général, des auteurs, compositeurs, artistes, musiciens, conférenciers, etc., *nommés par le ministre*), le décret dit que les décisions des assemblées générales de chacune de ces associations ne sont exécutoires qu'après approbation du ministre, et que toute mesure prise par une association, dans l'exercice de sa gestion, peut être rapportée par le ministre.

En d'autres termes, c'est le ministre qui choisit lui-même les membres des associations, les directeurs des postes, les chefs d'orchestre et secrétaires de ces postes; c'est le ministre qui décide si les mesures proposées par les associations conseillères des postes doivent ou non être exécutées; c'est le ministre qui, si bon lui semble, peut arrêter à tout moment l'exécution de ces mesures en cours de réalisation. Cela peut, sans abuser des mots, s'appeler une dictature.

Nous vivions jusqu'ici sous le régime de l'anarchie. Nous verrons si le changement radical de régime qui vient d'être décidé est ou non profitable à la radiodiffusion française. Pour le moment, nous sommes comme le rat de la fable devant le bloc enfariné, nous demandant ce qu'il en va sortir. Consolons-nous en nous répétant que les choses ne pouvaient durer comme elles étaient et que tout vaut mieux que le précédent régime. L'avenir sera tel que le fera le « dictateur des ondes ». Souhaitons qu'il ait souci de la musique française.

Il peut y avoir de « bons tyrans »; le rêve de Renan peut n'être pas une chimère, mais c'est une chance à courir, et il faudra, en tous cas, que le maître des ondes ait une poigne, une volonté persévérante, un héroïsme, en un mot, que l'on trouve rarement dans le commun de la vie, et plus rarement qu'ailleurs dans les milieux soumis aux influences politiques.

Constatons en attendant que le décret du 10 août enterre proprement les associations tripartites dont on pouvait espérer de grandes choses et, plus encore, redouter de très graves erreurs. Il y avait à craindre, en effet, que ces associations ne devinssent de petits parlements tout prêts aux décisions de complaisance, et, au cas où leur recrutement fût, comme certains le réclamaient, sorti d'une sorte de suffrage universel des « usagers », empressées à « niveler par en bas » émissions et programmes.

Avec un dictateur, — si dictateur il y a, — une chance subsiste, c'est que ce maître des ondes soit un homme de goût. C'est que, conscient des devoirs de sa charge, il risque d'être peut-être moins populaire qu'il ne l'eût été en laissant faire et laissant dire, et qu'il ramène vite la radiodiffusion française au niveau de ses voisines. Quand on songe à ce que devrait être la T. S. F. et quand on voit ce qu'elle est encore, on n'a point lieu d'être fier. Pendant les jours et les soirs de cet été torride, les malheureux que leur sort contraignit à demeurer à Paris ont pu s'en rendre compte: chaque fenêtre ouverte exhalait l'indiscrète et tonitruante clameur des postes déchaînés. Ah! quelle abominable mixture combinant en un magma sonore conférences et chansonnettes, jazz et symphonies, airs d'opéras et carillons! Quelle occasion de constater l'indigence, la malfaisance même de certains programmes! Et

croire que la campagne soit à l'abri des haut-parleurs est une illusion que l'on a vite perdue dès qu'on cherche un « coin » tranquille. Mais puisque la T. S. F. existe, puisqu'elle fait désormais partie des choses au milieu desquelles il faut vivre, qu'elle serve au moins à l'éducation musicale du peuple. Jamais on ne prendra trop de soin des programmes. La qualité des émissions, la perfection technique, c'est fort bien, mais transmettre en perfection des inepties, c'est les rendre encore plus malfaisantes, puisqu'on en augmente la portée. Et, entre parenthèses, ne pourrait-on, au début de chaque émission, puis de temps en temps entre les numéros du programme, donner aux amateurs ce conseil: « *L'amplification excessive des sons déforme et trahit la musique; en assourdissant vos voisins, vous perdez vous-même toute la finesse de l'exécution.* » Quel moyen de goûter en paix l'audition d'un solo de violon quand l'amateur de l'étage inférieur déchaîne un jazz qui semble rugi par un millier de nègres en furie? Sous prétexte de liberté, est-il tolérable de laisser certains citoyens en brimer d'autres sans que ceux-ci puissent se défendre? Il est interdit de sonner de la trompe de chasse, mais essayez de faire taire un haut-parleur indiscret et vous verrez comme on vous enverra promener. Il faudrait donc agir par persuasion, faire l'éducation des « usagers », leur apprendre d'abord à ne pas nuire. Et puis surtout, il faudrait leur donner une pâture qui, sans les rebuter, les amène à s'intéresser à l'art. Ce n'est point une tâche surhumaine et je n'en veux pour preuve que cette opinion de M. Julien Maigret, directeur de la Station Radio-Coloniale, exprimée dans sa réponse à une enquête de *Comœdia:* « En contact quotidien, étroit, avec un public immense, auprès de qui elle joue activement son rôle non seulement d'amuseuse, mais encore de vulgarisatrice, d'éducatrice, la T. S. F. est en train, tout simplement, de rendre aux Français le goût de la belle musique. Dans les programmes de nos stations, une place de plus en plus large est réservée aux grands compositeurs classiques et aux jeunes compositeurs modernes. Ces derniers ont ainsi la bonne fortune d'être présentés à un auditoire immense, dénué de parti pris, indifférent aux querelles des chapelles, avantage sans prix que, sans la T. S. F., ils n'auraient jamais pu se conci-

lier. » Il faut reconnaître qu'un très grand effort a été fait, déjà, par certains. Il faut reconnaître que les résultats obtenus sont encourageants: ils prouvent que ceux-là ne se trompaient pas qui voyaient dans la T. S. F. le meilleur agent de propagande, le plus précieux auxiliaire de la musique. Mais jusqu'ici, sous le régime anarchique des émissions, leurs efforts ont été dispersés. Aucune impulsion supérieure ne dirigeait l'initiative individuelle, aucun plan d'ensemble ne réglait les émissions. Nous assistions à une sorte de combat de partisans, où chacun, obéissant à ses propres idées, s'avançait sans liaison avec le voisin. Ce qu'il importe d'établir bien vite, c'est le regroupement de ces combattants isolés, c'est la coordination de leurs mouvements, c'est, en un mot, un programme d'ensemble.

Que le « dictateur des ondes » l'établisse, et son règne sera béni de tous ceux qui ont souci de l'avenir de la musique française. Mais que voulez-vous, nous eussions préféré que le sort de la radio ne dépendît point d'un seul homme, qu'il fût réglé par une charte, par ce fameux statut, dont on a si longtemps parlé, dont on parlera sans doute longtemps encore, et dont le décret du 10 août ne saurait quand même tenir lieu...

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Charles Deichevalerie: *Autour du Perron, Images liégeoises*, L'Eglantine, Paris, Bruxelles. — Henri Gouin: *L'Abbaye de Royaumont*, Henri Laurens.

Le volume curieux publié par M. Charles Delchevalerie, **Autour du Perron, Images Liégeoises,** constitue une intéressante étude sur cette ville qu'aucun Français ne peut ignorer depuis la guerre, car on sait qu'elle fut la première victime de la ruée allemande en 1914. De plus, nous pouvons affirmer que les Français trouvent à Liége un accueil toujours sympathique, et nous pouvons ajouter qu'il serait souhaitable de voir cette agréable ville plus souvent visitée. Parmi les diverses manières d'aborder Liége, M. Charles Delchevalerie conseille de prendre le chemin des écoliers, c'est-à-dire d'arriver par la route des hauteurs et plus spécialement de la rive gauche. On a ainsi une vue panoramique du lieu, pas tout à fait complète, mais cependant très vaste, où rien de saillant

ne frappe la vue dans la houle des maisons, si ce n'est le ruban d'argent de la Meuse, orgueil et bienfait du paysage. C'est dans un archipel que se fixèrent les Liégeois du moyen âge, constituant ainsi une sorte de Venise avec ses canaux coupés par des ponts, ses places et sa myriade d'églises, comme il appert d'un plan de 1460 qui nous a été heureusement conservé. La cité y est montrée le cœur ceinturé d'un mur d'enceinte où s'ouvrent des portes fortifiées; on n'y voit pas encore de grandes cheminées, l'industrie était absente, mais il y avait un grand nombre de clochers qui ont disparu. Aujourd'hui, l'industrie a tout envahi, et les bords de la Meuse n'ont plus le charme d'autrefois; la trépidation des machines a remplacé le chant des oiseaux, et la vallée se trouve un peu défigurée par l'utilitarisme industriel. Une promenade en bateau permet de voir ce qui a subsisté du bois Kinkempois; le quartier né lors de l'exposition de 1905; les terrasses d'Avroy; les bâtiments de l'Université; l'Institut zoologique; la poste gothique; le pont Léopold, le quai Maestricht, l'ancienne préfecture, la massive maison de Curtius, etc... Les places Saint-Lambert, du Théâtre, du Marché et la place Verte forment comme un chapelet d'esplanades où convergent les rues principales. Celle de Saint-Lambert a remplacé la cathédrale stupidement détruite en 1789 et qui servit longtemps de chantier d'approvisionnement pour diverses bâtisses. L'endroit est très animé. Comme devant Saint-Marc à Venise, on y voit de nombreux pigeons familiers; au centre est l'entrée d'un caveau, autrefois sous l'église, où se trouvent le tombeau du prince-évêque Albert de Cuyck, les restes bien conservés d'une villa romaine, et même un fond de cabane néolithique. Sur un des côtés de la place subsiste encore l'ancien palais autrefois réuni à la cathédrale par un passage aérien et dont on nous donne une abondante description. Sur la place du Marché se trouvent « la Violette », c'est-à-dire l'hôtel de ville, qui mérite une visite détaillée; deux fontaines remarquables, dont l'une représente les trois Grâces, et l'autre des scènes de la vie populaire. Un chapitre est consacré à la description de quelques vieux coins qui subsistent encore, tels que la rue Hors-Château, les terrasses de la cour des Mineurs, la rue des Ursulines, la rue Saint-Hubert, le mont Saint-Martin, la rue

d'Amay, etc. Outre-Meuse se trouve un quartier tout à fait spécial et nettement délimité, qui fut dénommé la petite France, et qui forme une cité dans la cité. Les habitants en sont frondeurs et paraissent avoir joué un rôle très actif dans l'histoire de la ville. Une trentaine d'églises ont subsisté à Liége de la longue série d'autrefois, ce qui n'empêche pas que la ville soit comptée comme un des boulevards de l'anticléricalisme. On trouvera d'ailleurs dans l'ouvrage une description complète des édifices les plus intéressants. Des chapitres, enfin, sont consacrés à la population même, analysant son caractère, ses tendances, ses distractions et sa culture. M. Charles Delchevalerie termine son volume en regagnant les hauteurs de la Meuse, d'où il évoque devant ce grandiose panorama la fontaine déjà citée de la place du Marché, le Perron symbolique, sommé de la pomme de pin et qui reste l'emblème des droits de la communauté.

De bonnes illustrations accompagnent ce volume attrayant.

§

Dans les collections Laurens, on trouvera un petit volume sur **L'Abbaye de Royaumont,** par M. Henri Gouin, qui vient encore ajouter à l'intérêt des Petites Monographies des Grands Edifices de France, dont la série est déjà si intéressante. Nous avons retrouvé avec plaisir l'abbaye de Royaumont, que nous avons autrefois visitée pour le Tour de France de notre bon vieil ami Octave Beauchamp. En 1226, le roi Louis VIII, un peu avant sa mort, avait exprimé le désir de construire un monastère avec une église en l'honneur de Madame la Vierge. Par testament, il consacra à la réalisation de ce projet l'argent qui proviendrait de la vente de ses joyaux. Son fils, saint Louis, entreprit en 1228 l'exécution des dernières volontés de son père. Conseillé par sa mère, Blanche de Castille, il ordonna l'achat d'une terre voisine du château royal d'Asnières-sur-Oise et édicta la même année la charte de fondation du monastère. Le domaine de Guimont, qui fut choisi, était situé dans la vallée de l'Oise, à 25 kilomètres à vol d'oiseau au nord de Paris, éloigné des lieux habités; l'eau y coulait en abondance, avec la Thève et l'Ieux, rivières qui permirent la création de vastes étangs poissonneux. L'eau potable fut fournie par une source captée près de Viarmes. C'est en 1229

que, les constructions étant terminées, le roi fit venir à Royaumont, appellation choisie et indiquant bien l'origine du monastère, des moines de Cîteaux, dits Cisterciens. Pendant ses séjours à Asnières-sur-Oise, le roi y fréquentait assidument. L'église fut consacrée solennellement en 1235, en présence de Blanche de Castille, du roi et de la jeune reine Marguerite de Provence, par l'archevêque de Mitylène, qui la dédia à la Sainte Croix, à Notre-Dame et à tous les saints. Saint Louis, à cette occasion, fit don à l'abbaye d'un morceau de la vraie croix, d'un fragment de la couronne d'épines et des reliques de saint Thomas de Canterbury et de sainte Agnès. Divers membres de sa famille y furent inhumés, notamment Louis de France, son fils aîné. L'abbaye fut, au cours des temps, éprouvée par les guerres et aussi par des dissensions intestines. Vers 1500, les moines de cent quatre-vingts étaient réduits à une trentaine. En 1549, l'évêque de Soissons qui en eut la tutelle parvint à lui restituer en partie son premier éclat. Après lui, la décadence continua malgré les efforts de Richelieu, de Mazarin et de nombreux discours qui, de même qu'aujourd'hui, ne servirent à rien. En 1760, la foudre tomba sur l'église, qui fut en grande partie détruite, et la chaleur en fit fondre les six cloches.

En 1781, le nouvel abbé fit abattre l'ancienne demeure abbatiale pour en reconstruire une dans le goût du jour. En 1789, le domaine devint bien national et fut vendu comme tel au marquis de Travannet, qui est responsable de la destruction de l'église et de la bibliothèque, qui était importante. Les manuscrits du moyen âge, les titres, les livres et divers objets précieux chargés dans vingt caisses à Gonesse, ont disparu, paraît-il. L'église fut détruite intentionnellement. N'ayant pu ébranler les piliers avec des explosifs, on dut les scier pour les abattre. La propriété fut convertie en filature et des habitations ouvrières furent construites avec les pierres de l'abbatiale. Après diverses traverses en 1869, Royaumont fut acheté par des religieuses et adapté à sa nouvelle destination. La loi sur les congrégations en 1905 obligea les religieuses à en partir. Classés comme monument historique en 1927, les restes de cette abbaye sont encore suffisamment évocateurs pour qu'on puisse se rendre compte que c'était une œuvre de toute

beauté. De l'église il subsiste la tourelle du croisillon nord du transept, qui permet de se faire une idée de ce qu'était la partie haute de l'édifice, et divers pans de murs sans particularité. Heureusement, les bâtiments du monastère ont été mieux conservés et montrent encore des parties remarquables que l'on trouvera décrites minutieusement par M. Henri Gouin. Abondamment illustré, comme d'habitude, le petit volume concernant Royaumont est à retenir pour son intérêt et son érudition.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le cinquantenaire de Tourguéneff. — *Solennités commémoratives (22 août-3 septembre 1883-1933).* — Les hommages rendus à la grande mémoire d'Ivan Tourguéneff, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort, avaient cette année un caractère de solennité toute particulière. Et cela non seulement parmi l'émigration russe qui se trouve dispersée dans tous les pays du monde civilisé, surtout dans les pays slaves, mais aussi dans l'U. R. S. S., où Tourguéneff est reconnu (là aussi) pour un *grand écrivain,* « bien que représentant les classes ennemies » (1), et, bien entendu, dans les milieux littéraires (sociétés, presse, mémoires, etc.).

On sait que les organisations des réfugiés russes de tous les pays célèbrent en l'honneur de la *Russie absente* la « Semaine de la Culture russe », au mois de juin généralement. Les années précédentes, ce fut le grand poète national, Alexandre Pouchkine, que les Russes célébraient unanimement. Cette année, sans oublier le grand Pouchkine, ce fut le tour d'Ivan Tourguéneff d'être le héros de la semaine de la « Culture russe ». Le résultat en fut, comme c'était à prévoir, que le cinquantenaire de la mort de Tourguéneff a été célébré et pendant la semaine de la « Culture russe », en juin, et en septembre (la mort survenue le 3 septembre 1883 à Bougival,

(1) Pendant les débats à la Chambre des députés sur la proposition d'un rapprochement avec les Soviets, M. Herriot et ses amis affirmèrent que si Tourguéneff vivait encore il serait bolchévik. Il suffit de connaître les déclarations de Tourguéneff sur la révolution russe, ses lettres aux amis et à sa fille (V. *La Vie douloureuse d'I. Tourguéneff,* éd. Mercure de France), pour comprendre l'erreur profonde de M. Herriot.

le 7 la cérémonie religieuse à l'église russe, puis à la gare du Nord à Paris, — et enfin à Péterbourg, le 27 septembre, les funérailles grandioses, telles que la Russie n'en avait jamais vu auparavant).

Je ne m'arrêterai pas sur les hommages rendus à Tourguéneff en Allemagne, en Angleterre, en Italie et autres pays: il me suffit de les mentionner et de rappeler combien Tourguéneff connaissait à fond l'histoire, la littérature, la culture et le rôle de chacun de ces pays dans l'histoire de la civilisation, pour que l'on comprenne l'admiration universelle des élites de ces pays envers le grand écrivain, le grand civilisé, le grand Européen qui, en 1878, partageait avec Victor Hugo les honneurs de la présidence du premier Congrès littéraire universel à Paris.

Je ne m'arrêterai pas longuement non plus sur la « Couronne des pays slaves » tressée en l'honneur de Tourguéneff par les élites de ces pays: la Bulgarie, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie. Pour les slavistes, en général, et pour les « tourguénévistes » tout particulièrement, il sera très intéressant de connaître cette « couronne » (éloges de tous les pays slaves), recueillie par notre toujours si bien informé confrère M. Lolliy Lvoff et publiée dans le numéro de septembre 1933 de la *Russie et le Monde slave* (de Pierre Struve). D'ailleurs, les hommages slaves sont tout naturels en l'honneur de Tourguéneff, ami personnel de Kraszevsky et grand admirateur de la culture polonaise et de tous les grands poètes, écrivains et savants serbes, tchécoslovaques et des patriotes bulgares, parmi lesquels il est allé chercher son Bulgare Insaroff, de *Nakanounié* (A la Veille), héros qui se sacrifie pour la liberté de son peuple.

Je ne m'arrêterai que sur les solennités et commémorations du cinquantenaire de la mort de Tourguéneff à Paris et dans l'U. R. S. S.

A Paris, un comité artistique et littéraire s'était organisé sous les auspices de la *Société artistique russe*. Dans ce comité, sous la présidence de Boris Zaïtzeff, nous sommes entrés une quarantaine d'écrivains et artistes français et russes. Le comité a décidé de donner, avec l'excellente troupe française de la « Petite Scène », *Un mois à la Campagne*, d'Ivan

Tourguéneff, et deux conférences, l'une sur *le Théâtre de Tourguéneff et l'Influence de Tourguéneff sur la jeunesse française,* par Denis Roche, et l'autre sur *la Vie de Tourguéneff,* par Boris Zaïtzeff. La soirée à la *Petite Scène* a eu un succès digne du grand écrivain.

La seconde solennité a été organisée à la salle Pleyel par la *Société des Ecrivains russes* à Paris. En plus des conférences sur la vie de Tourguéneff par des tourguénévistes, des hommes et femmes de lettres ont lu des morceaux des œuvres de Tourguéneff. Les lectures de Mme Sazonoff, du prince S. Volkonsky ont eu, comme toujours, un grand succès. Le poème que le grand poète Balmont avait écrit à la mémoire de Tourguéneff, et qu'il a lui-même lu, provoqua l'enthousiasme de l'assistance par sa force et sa beauté. La lecture que fit l'écrivain Rémizov des *Reliques vivantes* fut pathétique et émouvante par la profondeur du sentiment, par l'accent et par la manière dont Rémizov sut exprimer toutes les nuances de la douleur, de la résignation, de la foi et du désintéressement s'élevant jusqu'à la sainteté. Une lecture à la Rémizov rend la valeur de l'œuvre remarquable de Tourguéneff beaucoup plus compréhensible et son impression plus intense.

Ce n'est qu'après ces deux solennités — sans parler de la matinée littéraire et musicale organisée par le prince Vlad. Bariatinsky avec Mme Mouromtseff, qui lut ses intéressants *Souvenirs* sur Tourguéneff — que fut organisée la séance solennelle en l'honneur de Tourguéneff à la Sorbonne.

Comme toujours, ce fut le savant professeur Emile Haumant qui, dans un remarquable discours, retraça la vie, l'œuvre et la place qui appartient à Tourguéneff dans le Panthéon littéraire de l'humanité. Puis, dans une magistrale mise au point, le savant français a relevé l'inconsistance des affirmations gratuites de certains parlementaires : que Tourguéneff de nos jours eût été un « bolchévik », — et que Tourguéneff, d'après certains journalistes intéressés ou mal informés, *n'aimait pas la France* (?!). Ne pas aimer le régime de Napoléon III ne signifie pas du tout ne pas aimer la France. Tourguéneff, vivant dans l'ambiance d'une famille républicaine (les Viardot), partageait leur hostilité au régime impérial et

espérait avec ses amis que la guerre y mettrait fin sans préjudice pour le pays. Mais lorsqu'il vit la tournure que prenaient la barbarie prussienne et les appétits de la politique bismarckienne, il oublia les querelles de parti et se révolta contre les ennemis de la France, convaincu que tout danger qui menacerait la France serait *ipso facto* une dangereuse menace à la civilisation.

Je dois encore, pour ma part, ajouter un fait capital qu'on ignore dans le grand public en France et que le noble savant Haumant ne connaît peut-être pas, puisqu'il n'entre pas dans le domaine de ses travaux. En 1881, bientôt après l'assassinat d'Alexandre II, Tourguéneff fut chargé par Gambetta (d'accord avec le président Grévy) d'une mission auprès du gouvernement du nouvel empereur Alexandre III, dans le but d'ouvrir des négociations pour un rapprochement *franco-russe*. Cette tentative *prématurée* n'eut aucune suite. C'est entendu. Mais les détracteurs de la mémoire du grand écrivain russe pensent-ils que Gambetta et Grévy (qui connaissaient bien, eux, Tourguéneff) lui auraient confié une mission de cette importance, s'ils n'eussent pas été sûrs des sentiments francophiles du grand Parisien russe?

Je ne sais si l'éminent tourguéneviste Emile Haumant a l'intention de publier sa conférence de la Sorbonne. Je serais d'avis que s'il ne le faisait pas, c'est la colonie russe, représentée à la Sorbonne ce soir-là par les délégués de ses organisations, qui devrait la publier et la répandre dans le public français.

Après le savant français, ce fut l'académicien russe J.-A. Bounine qui, avec une maîtrise remarquable, fit la lecture de plusieurs *Récits d'un Chasseur* de Tourguéneff. La seconde partie de cette inoubliable solennité fut consacrée aux chants du célèbre quatuor russe de N. Kedroff, à l'audition d'artistes de l'Opéra-Comique et à la représentation, par les artistes du Théâtre Intime de Mme Kirova, de la pièce de Tourguéneff: *Un déjeuner chez le Maréchal de la Noblesse.*

La presse parisienne française et russe prit sa large part à la commémoration du cinquantenaire de Tourguéneff. Tous les journaux et revues français ont publié des articles, des notes, des souvenirs, consacrés à l'écrivain russe, parisien

impeccable pendant les quarante dernières années de sa vie. La note la plus touchante sur Tourguéneff a été donnée par le *Temps*, sur la mort de son « ami et collaborateur », la plus éloquente et juste par notre ami le probe écrivain Lucien Descaves, dans le *Journal*. Qu'il me soit permis de le remercier pour ses appréciations impartiales, mais bienveillantes, sur ma *Vie douloureuse d'Ivan Tourguéneff*. Je dois signaler tout particulièrement les pages consacrées à la mort de Tourguéneff par les revues et journaux russes de Paris avec une très riche iconographie: *La Russie Illustrée* (deux fois, en juin et en septembre), *La Renaissance* (deux fois, juin et septembre), *Les Dernières Nouvelles, La Russie et le Monde slave*. Les tourguénévistes même y trouveront beaucoup d'inédit sur Tourguéneff.

En U. R. S. S., la presse soviétique fit grand honneur à la mémoire du *chantre de la femme russe* par des articles consacrés à la vie et à l'œuvre de Tourguéneff, bien qu'assaisonnés à la mode communiste. Mais ce qui est beaucoup plus intéressant, c'est la nouvelle qui nous en parvient qu'un *Nouveau Musée d'histoire littéraire* est en train d'être achevé à Moscou et dont le directeur serait M. Bontch-Broniévitch, ancien secrétaire de Lénine, ancien tolstoïen. Un compartiment spécial y sera consacré à un « Musée Tourguéneff », pour lequel la direction est en train d'acquérir les *Lettres de Tourguéneff à sa fille et à sa petite-fille Jeanne* (V. *la Vie douloureuse d'Ivan Tourguéneff*, plus haut citée) et tout ce qui est resté à Paris chez la petite-fille, comme reliques de son grand-père. D'un autre côté, les *Izvestia* annoncent (le 30 août) qu'il s'agit, pour Moscou, « d'acquérir le reste des archives de Tourguéneff restées chez Pauline Viardot ». Ce serait, en effet, un grand événement pour les tourguénévistes, le jour où cette acquisition serait réalisée. Ce serait la fin de la querelle faite aux héritiers de Pauline Viardot, sur la détention de ces archives dont le sort inquiétait tant, depuis la mort d'Ivan Tourguéneff, tous les amis des Lettres et de Tourguéneff.

Et pour finir, encore une bonne nouvelle, à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Tourguéneff. On vient de trouver à l'Institut de la littérature russe, à l'Académie des sciences,

toute une série de manuscrits inédits de Tourguéneff: une scène de la comédie *Vétcherinka* (Une soirée), des fragments des récits et poésies inédits, une correspondance avec le directeur de la presse, une correspondance inédite de Tourguéneff et sa mère à propos des relations d'Ivan avec Pauline Viardot, etc. Tout cela va paraître bientôt pour le cinquantenaire. Avis aux tourguénévistes.

E. SÉMÉNOFF.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Marcel Herwegh : *Au Banquet des Dieux*, Peyronnet.

En la gare d'Oos, près Baden, un express vient de s'arrêter d'où descend un vieillard en soutane. Il rejoint joyeusement une femme et son enfant, venus le saluer au passage, élève prestement dans ses bras le petit bonhomme accouru audevant de lui et s'écrie : « Mais c'est le violoniste! » Nous sommes en 1868; l'abbé est Franz Liszt, ceux qui l'attendaient sont Mmes Georges Herwegh et son fils Marcel, le futur auteur de **Au Banquet des Dieux**.

M. Marcel Herwegh n'eut qu'à ouvrir ses archives familiales pour nous associer à ce banquet, dont les convives furent Liszt, Wagner et leurs amis Georges et Emma Herwegh.

Le livre est présenté par le Dr Henri Colomb qui, dans un lumineux *Préambule,* note le fatal phénomène de la « convergence dans l'Espace des grands hommes d'un même temps » :

Ce domaine de contact pour les grands esprits est une patrie autonome avec son sol, ses us et son drapeau: patrie d'un minuscule peuple, mais de géants, et dotée d'une puissance d'autant plus exorbitante qu'elle cesse d'être contestée par cette grande populace même aux dépens de qui elle se taille...

De ce territoire réservé, les hommes de cette patrie sont libres, absolument libres, de fondre violemment sur le troupeau, de le razzier, le piller, l'offenser, le narguer en toute impunité...

Déjà l'on connait le *Fait du Prince;* il faut compter avec le *Fait du Génie...*

De ce « fait », il semble bien que Wagner ait quelque peu

abusé, au point même de se rendre parfois insupportable à ses meilleurs amis. Hors du cercle intime et bienveillant, prompt — au nom du génie — à passer l'éponge sur les faits de l'homme, Wagner fut jugé quelquefois assez sévèrement. Rustow ne refuse-t-il pas un jour de prendre part à une excursion si Wagner est invité, car il le dépeint ainsi : « Un égoïste sans cœur qui se démène comme une femme hystérique, met à sac tous ses amis et les trompe, et, lorsqu'il ne réussit pas, parle d'eux avec ironie et mépris. »

Là se pose cependant la question de savoir si, sans ce caractère d'acier, sans son incontestable manque d'égards, Wagner eût finalement réussi à sortir victorieux de la misère et de l'obscurité, à atteindre là « où ses aspirations ont trouvé la paix », selon le terme schopenhauérien. Il est indéniable que nul autre n'a trouvé d'aussi grands et généreux amis. A côté de Liszt, Bulow, Tausig, se trouve aussi Herwegh. Comme journaliste et comme poète, il n'a jamais cessé de combattre pour Wagner et sa cause, sans jamais compter sur sa gratitude.

Quand on le mit en garde contre la médisance de Wagner, qui ne l'épargnait pas plus que d'autres, il haussa les épaules; l'indéniable génie du musicien le réconciliait avec ses défauts humains. De même, Mme Herwegh, malgré le peu de sympathie qu'elle éprouvait pour l'homme, avait pour coutume de dire: « Chez Wagner, tenons-nous-en à ce qui le distingue de millions d'autres et non pas à ce qu'il a de commun avec eux. »

L'impartialité des Herwegh est chose d'autant plus remarquable qu'elle ne fut pas altérée par ce qui, en Wagner et précisément chez l'homme, eût risqué de créer une complicité mentale entre Herwegh, « poète de la Liberté », et les idées, voire les actes politiques de Wagner. Bakounine réussit-il à mettre un fusil d'émeutier entre les mains de Wagner, lors de la « révolution universelle » de 1849? Ce qui reste exact est que Wagner descendit dans la rue.

Si l'on n'a pas oublié qu'en mars 1848, Herwegh fut, de préférence à Karl Marx qui s'en montra rageusement vexé, élu comme guide politique de la légendaire Légion démocratique internationale chargée de jeter en Allemagne le brandon propre à allumer l'insurrection, on comprendra qu'Herwegh eût pu s'attacher, et l'exil aidant, plus à Wagner

révolutionnaire, poète et écrivain de combat, esthéticien, philosophe, qu'à Wagner musicien. Notons, pour mémoire, que les écrits dus à la plume de Wagner sont nombreux : *L'Art et la Révolution, L'Artiste de l'avenir, L'œuvre d'art et l'avenir, Art et Climat, Le Judaïsme dans la musique, Opéra et Drame, L'Etat et la Religion, Communication à mes amis, Art allemand et politique allemande, De la direction musicale, Sur la destination de l'Opéra, Lettre à Frédéric Nietzsche, Moderne, Pouvons-nous espérer? Religion et Art, A quoi sert cette connaissance, Connais-toi toi-même, Introduction à l'ouvrage de Gobineau, Jugement sur l'état actuel du monde, Héroïsme et Christianisme,* etc...

Ce n'est pas sans un réel plaisir que je déballe ici la *somme* des activités de Wagner, qui, dans d'autres domaines, architecture et décoration, ont trouvé à s'exercer. Cette vaste culture générale n'est pas chez Wagner une manière de dilettantisme supérieur, car elle se *réalisa* en applications diverses. Cet état d'esprit est incompatible avec celui de spécialisation si sympathique aux dirigeants contemporains. Serait-ce par une qualité supérieure de l'Humour que se sont trouvés associés : *primaire* et *obligatoire,* dans le statut de notre Instruction Publique, ennemie des idées générales et du cumul... hormis, bien entendu, celui des sports ou de l'apte-à-toutisme des corps constitués?

Bien que les dieux de ce banquet se soient accommodés sans étonnement du multiple chez Wagner, il vint un temps où Herwegh rompit avec le musicien, après la guerre de 1870-71. Le prussianisme de la nouvelle Allemagne, auquel adhéra Wagner, navrait Herwegh.

Celui-ci, qui maudissait les victoires allemandes, s'associait avec sympathie au deuil de la France vaincue, déplorait l'annexion de l'Alsace, pressentait déjà tout le mal qu'allait faire l'Allemagne atteinte de mégalomanie, ne pouvait pardonner à Wagner de devenir l'un des thuriféraires du nouvel Empire. Que pouvait-il y avoir encore de commun entre l'auteur d'*Une Capitulation,* de la *Marche Impériale,* et le poète Herwegh s'écriant: « Loin de moi cette nouvelle Allemagne! Pour elle je suis mort. »

Tu es devenue, dans la gloire du carnage,
La première des nations :
Germanie, j'ai horreur de toi!

entre l'admirateur de Bismarck et celui qui combattait avec une telle ardeur, dans les colonnes de la *République française*, la politique du Chancelier de fer et qui disait à son fils : « Si tu assistes après ma mort à l'anéantissement de la Prusse, écris sur la pierre de mon tombeau : « Réjouis-toi, mon père, la Prusse n'est plus ! »

Wagner fit cependant des avances : il annonça son mariage avec Mme Cosima de Bülow, et, n'ayant pas reçu de réponse, il écrivit une seconde lettre (13 septembre 1871).

Herwegh garda le silence. La divergence de sentiments était alors trop grande pour qu'il pût se rapprocher de son ancien ami. Les concerts organisés par Wagner à Berlin, et l'accueil que lui réserva la nouvelle « capitale », fournirent au poète une dernière occasion d'exprimer publiquement — d'une manière humoristique et combien clairvoyante ! — ce qu'il pensait de l'Allemagne asservie, *à jamais*, à la domination prussienne, et de l'impérialisme de Wagner :

A Richard Wagner — 8 février 1873. (Traduction du Dr Georges Hervé.)

— Assoiffée, sèche, la Sprée a bu — Jusqu'à en perdre la raison ; — Berlin, dévotieusement, t'a prêté — Ses grandes et petites oreilles. —

— Ton spectacle a trouvé faveur extrême — Auprès du gracieux Père du pays ; — mais la construction de l'Empire — Ne lui laisse plus grand'chose en caisse pour ton théâtre. —

— Ah ! si tu étais le dernier gueux de général, — C'est à la façon de Zeus que l'on t'eût récompensé ; — Pour cette fois, que te suffisent — Trois cents petits thalers prussiens. —

— Supporte héroïquement cette déconvenue — Et comprends bien, mon très cher, — Que la seule vraie musique de l'avenir — Est celle de l'orchestre Krupp. —

Herwegh fait allusion au cours de ce poème aux triomphes remportés par Wagner au concert, mais aussi aux vains efforts qu'il tenta pour obtenir, sous sa direction, une représentation *intégrale* du *Tannhaüser*. Même déception du musicien qui espérait se faire nommer directeur général de musique de l'Empire et avait, dans le but de faire sa cour, écrit à Bismarck : « Jattends impatiemment le jour bienheureux où il me sera permis de respirer le même air que Votre Altesse. » A quoi le chancelier répondit fort malicieusement : « Je ne crois pas que Sa Majesté l'Empereur ait l'intention de m'assigner un poste à Munich. »

Tout cela explique, — sans l'excuser, du reste, — le silence qu'à son tour Wagner garda au moment de la mort du poète. Deux ans après seulement, à l'occasion de l'envoi par Mme Her-

wegh du volume des *Nouvelles Poésies,* Mme Cosima Wagner écrivit le billet suivant: « Mon mari me charge de vous exprimer ses remerciements pour l'aimable envoi des poésies de votre mari, et aussi ses excuses d'avoir gardé le silence à la nouvelle de sa mort. Il n'aurait pas voulu vous dire peu de choses et il ne pouvait vous en dire beaucoup, et il est aujourd'hui encore dans les mêmes sentiments. C'est pourquoi lui et moi vous prions de vous contenter de ces quelques lignes et de recevoir nos meilleurs compliments. — Cosima Wagner, née Liszt, 2 février 1877. »

Cela explique également la façon dont Wagner, dans ses mémoires — revus et modifiés déjà, depuis 1871 — a parlé d'Herwegh et de Mme Herwegh, ce qui est en contradiction absolue avec la teneur de sa lettre du 13 septembre 1871.

Je reconnais, aujourd'hui, être en défaut d'objectivisme pour avoir fait belle part aux citations montrant l'homme, chez Wagner, sous un jour peu favorable; et je trahirais M. Marcel Herwegh si je n'ajoutais que son livre contient — et celles-ci nombreuses — de magnifiques pages à la gloire impérissable du musicien Wagner. Mais l'on comprendra que le trouble des événements actuels et la seconde *nouvelle Allemagne,* si semblable à celle contre qui le noble esprit de Georges Herwegh s'insurge, redonne une vigueur d'actualité aux souvenirs si précis de M. Marcel Herwegh.

Après ceux que nous livre aussi l'auteur sur Franz Liszt, et qui tiennent une place importante dans l'ouvrage, nous voyons défiler les figures de Minna Wagner, de Ferdinand Lassalle disant : « Ce que je déteste le plus au monde, ce sont les Juifs et les journalistes; et dire que je suis l'un et l'autre! »; de Michel Bakounine, de Karl Marx, et enfin de François et Eliza Wille, sur lesquels encore — par défaut d'objectivisme — je voudrais donner quelque lumière, à l'appui de ce que notre regretté Louis Dumur exposa dans son livre *Les Deux Suisses.*

François Wille, né à Hambourg, fut à Goettingue le compagnon d'études, de duels et de débauches de Bismarck. L'exclusion de l'Université, qui les frappa tous les deux en même temps, contribua à les rapprocher. A Iéna, où ils se rendirent, Wille continua à se distinguer par son humeur belliqueuse, qui lui valut de profondes balafres et cette strophe d'Henri Heine dans le *Wintermärchen* (XXIII, 14):

Il y avait là aussi ce Wille dont le visage
Etait un album où, à coups de rapière,
Ses ennemis universitaires
S'étaient inscrits bien lisiblement.

Ses études de droit terminées, il rentra à Hambourg, où il se consacra au journalisme, se mêla de littérature et participa bruyamment au mouvement de la Jeune-Allemagne.

En 1845, il épousa Mlle Eliza Sloman, fille d'un armateur d'origine juive (Salomon) — voir les papiers de famille, aux Archives de la ville. La sœur de Mme Eliza Wille épousa M. de Bissing et fut la mère du futur gouverneur et bourreau de la Belgique occupée, qui se trouve être ainsi le cousin germain du général Ulrich Wille, décédé depuis, et dont on ne saurait oublier le triste rôle qu'il joua pendant la guerre, dans « l'affaire des colonels ».

François Wille et sa femme vinrent à Zurich. Ils achetèrent près de Meilen, aux environs de Zurich, la maison de campagne de Mariafeld, qui appartenait à un ami de François Wille, Henri Simon, un des cinq membres, avec Carl Vogt, de la « Reichsregentschaft », où ce qui restait du Parlement de Frankfort, le « Parlement-croupion » de Stuttgart, s'était réfugié. Cette même année, François Wille acquit la bourgeoisie zurichoise.

A Zurich, François Wille fut un des plus ardents propagateurs de l'influence allemande; on le trouve mêlé à l'incident scandaleux de la Tonhalle (1871)...

Quant à Mme Wille, elle secondait l'œuvre de son époux en faisant de sa maison un centre littéraire et musical où se rencontraient toutes les illustrations allemandes et alémaniques en résidence ou de passage à Zurich: Gottfried, Keller, Arnold Böcklin, Gottfried Kinkel, Conrad-Ferdinand Meyer, Mommsen, etc. C'est par Mme Wille (cela lui valut plus tard chez Wagner le surnom de Brangäne) que Wagner entra en relations avec Mme Wesendonck.

L'on voit que, si les souvenirs de M. Marcel Herwegh sont précis, les archives de ce grand violoniste valent — du point de vue politique — celles d'un ambassadeur par hérédité.

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Trois œuvres représentatives. — Ed. Arlington Robinson: *Nicodemus*, Macmillan; Van Wyck Brooks: *The life of Emerson*, New-York, Dutton; Sherwood Anderson: *Beyond desire*, Liveright.

Un livre de poèmes, une biographie psychologique, un roman, trois œuvres dues à la plume experte d'écrivains connus et généralement lus: il n'en faut pas davantage pour nous inviter à reconsidérer la portée et l'importance des lettres anglo-américaines.

Edward Arlington Robinson, dont j'ai analysé les vers en de précédentes chroniques, a réussi à forcer l'attention du grand public américain. Voici quelques poèmes parlés, à la manière de Robert Browning, parus déjà dans les grandes revues, car Robinson est un classique et, malgré la sévérité de sa poésie qui éloigne de lui les jeunes générations, il y a des lecteurs nombreux de toute chose signée de lui. Je ne saurais mieux faire que conseiller à celui qui ne connaîtrait pas encore l'art puritain de Robinson la lecture du livre que Charles Cestre lui a consacré (*An introduction to E. A. Robinson*, Macmillan). Ce livre est d'un bout à l'autre vibrant d'un enthousiasme dont l'accent est peu commun en ces jours où la critique est méticuleuse et hautaine. J'ai revu le livre de Charles Cestre pour contrôler mon impression du nouveau volume de Robinson, qui était loin de l'impression antérieure, et je suis bien obligé de dire que **Nicodemus** est décevant, triste, par instants plat, malgré la maîtrise dont l'auteur fait preuve en général. Ce livre n'apporte pas une seule note qui n'ait un son déjà entendu. Je sais bien que le poète ne se renouvelle pas; je sais que la poésie du premier coup d'aile nous fait atteindre aux sommets... Je sais que Robinson manie avec aisance la langue anglaise et que la postérité ratifiera dans l'ensemble le jugement de Charles Cestre. Mais ce nouveau livre m'a fort ennuyé et ni les paroles de Nicodème, ni celles de Ponce de Léon, ni celles de Toussaint Louverture... n'ont le pouvoir de me toucher. Expliquons-nous. D'abord, il faut reconnaître que, dans ce livre, comme dans les précédents, flotte un charme particulier et qui échappera à quiconque ignore l'Est des Etats-Unis, avec ses maisons victoriennes, ses murs ruinés, ses solitudes, ses étoffes fanées, ce climat fait de brumes, de regrets, d'énergie refoulée. C'est dire beaucoup que Robinson ait traduit en un éloquent lyrisme ce climat spécial qui surprend le visiteur, s'insinue en lui et déplace les éléments plus colorés de son propre climat anté-

rieur. Parmi toutes les définitions proposées de la poésie, Robinson suggère celle-ci: la poésie est une réminiscence. Pour un pays jeune comme les Etats-Unis, avoir donné le jour à un art qui rattache l'âme au passé est une réelle performance. (Disons *performance* par souci de couleur locale.) Dans un des poèmes de ce volume (*The march of the Cameron men*), le seul, à dire vrai, qui soit digne des précédentes œuvres de Robinson, cette saveur particulière est plus sensible:

D'où viennent-elles, les choses oubliées...?

Les personnages qui nous parlent à travers la grille des vers (tous ont l'air d'être un peu en prison...), tous disent les mêmes regrets, les mêmes plaintes, Toussaint Louverture qui évoque à nos yeux

Les étonnantes cargaisons de rêves,

— ceux qui dorment étouffés en lui, ceux que l'univers hostile, symbolisé par Napoléon, a coulés à ses rivages lumineux; — et de même Ponce de Léon, conquistador invincible malgré les échecs. Une seule figure rayonne d'un éclat très pur, c'est le Christ. Il semble que Robinson ait voulu, à l'entrée de ce livre grave et austère, affirmer en accords religieux une foi éternelle: le dialogue entre Caïphe et Nicodème oppose la loi romaine et la foi chrétienne, celle du *« charpentier insensé »*, et l'autre,

Unfailing and unchanged and firm as ever.

Ainsi la philosophie de Robinson se précise-t-elle pour nous: en face des efforts humains, nobles mais faillibles, en face des désirs humains, tenaces mais éphémères, la foi chrétienne est le roc qui demeure à travers les tempêtes. Un humour charmant teinte une austérité qui semble incompatible avec la poésie. Cet humour est toute la liberté que se permet la fantaisie du poète. Il est discret, mais suffisant à éclairer la pénombre mélancolique où se meut Robinson.

Ceci dit, je ne sais quel froid humide suinte aux murs de ce livre. Au sortir des palais de Robert Browning, en descendant des cimes embaumées de Shelley, il faut un effort pour

s'intéresser au destin de Ponce de Léon et de Toussaint Louverture. Réflexion faite, ce n'est point que ces deux personnages soient moins intéressants que ceux dont Browning nous ressuscite la voix perdue. (Les uns et les autres ne sont que des symboles.)

Ce qui différencie l'art de Robinson de celui de Browning (on est forcé à cette comparaison, car l'un et l'autre prennent pour expression la voix même des hommes), c'est que le poème de celui-ci n'a pas l'air *écrit,* tandis que celui de Robinson se défait mal d'une éloquence qui le ligote et le gêne. Celui de Browning peut se mimer. (Je vois fort bien *Fra Lippo Lippi* transporté sur la scène; quel tableau coloré, vivant, mouvant, quel drame en raccourci!) Celui de Robinson reste figé sur la page dont il est prisonnier.

Avec Browning, c'est la musique même des voix humaines qui vient à nous, avec ses nuances colorées de tendresse, d'ironie, de cruauté, de passion. Avec Robinson, la voix est captive d'une rigide tradition puritaine. C'est la grandeur de cet artiste d'avoir tenté la lutte contre les forces hostiles à la poésie; nous en voyons aujourd'hui, dans les jeunes générations, les fruits curieusement mûris.

§

Une biographie de Van Wyck Brooks est un véritable rafraîchissement. Le cinquantenaire de la mort d'Emerson a donné lieu à des articles nombreux; aucun écrit n'a le charme et l'importance de celui-ci: **La Vie d'Emerson** a ce grand mérite d'être fondée entièrement sur les faits connus du milieu bostonien et sur les confessions que nous a laissées dans son Journal Emerson lui-même. Le tout interprété, ainsi qu'il convient, par un critique qui lit avec une claire intelligence dans l'âme humaine. Je ne peux qu'inviter le lecteur à savourer cette biographie. Il verra comme il est possible, sans fausse érudition, sans étalage prétentieux et vain, de faire revivre une personne humaine.

Van Wyck Brooks repense la pensée d'Emerson jeune, refait avec lui ses premiers pas dans la découverte de l'univers intellectuel, visite avec lui l'Angleterre d'alors, et, peut-on dire, récrit avec lui ses pages principales. On devine que

cette méthode n'est pas sans dangers, mais qu'elle produit aussi des fruits délicieux. Notre critique procède avec prudence, avec tact; il s'arrête au bord de la conscience complexe et lumineuse d'Emerson, avec le même respectueux amour qu'on éprouve devant un bois empli du parfum des menthes sauvages et du chant des oiseaux. Je ne sais pourquoi la lecture du livre de Van Wyck Brooks évoque irrésistiblement des sensations de fraîcheur, de senteur, de rajeunissement. C'est sans doute qu'on demande à la critique de nous retremper dans le flux vital, au contact d'une pensée et d'un cœur étrangers. Nul mieux qu'Emerson ne pouvait aider à réaliser ce miracle. Emerson s'est cherché dans le Boston de 1840 avec une âpreté et une ferveur peu communes. Van Wyck Brooks ne l'isole pas, mais bien au contraire, suivant une méthode qui lui est coutumière, le montre au milieu de mille personnes, les unes oubliées, les autres restées dans l'histoire. Et notre critique de penser, de réagir, comme s'il était Emerson lui-même, au contact d'un milieu particulièrement ardent.

Veut-on un exemple? Prenons Jones Very, qui n'est ni totalement oublié ni très célèbre, dont les quelques sonnets par lui légués mériteraient plus de lecteurs. Voici ce qu'en écrit Van Wyck Brooks:

> Jones Very vint, le grand mystique anguleux au visage ravagé, au regard brûlant. Very enseignait le grec à Harvard, mais il se préoccupait tant du salut de l'âme de ses élèves que les autorités universitaires déclarèrent qu'il était fou. Il se rendit à l'asile d'aliénés, de lui-même. Il y écrivit cependant un essai sur la poésie épique, deux dissertations sur Shakespeare qui ne sont pas très éloignées de la pensée d'Emerson. Il écrivait des sonnets aussi, d'une rare spiritualité... Jamais personne n'avait accepté si pleinement la doctrine de l'inconscient. Il ne se considérait même pas libre de corriger ses poèmes... En accomplissant la moindre action il disait: « J'obéis à l'Esprit. »

Ce que ne dit pas Van Wyck Brooks, mais ce qu'il laisse entendre, c'est que la sur-âme d'Emerson (the oversoul) n'est autre chose que cette énergie subconsciente où tous nos actes ont leur racine. A la page 50 de son livre, nous lisons d'ailleurs:

La Surâme était un réservoir d'énergie dont chaque grande pensée, chaque action noble étaient des émanations (1).

Emerson mettait ces forces à la base de la vie et par conséquent de la littérature. Dans le milieu puritain de Boston et de l'Est, c'était braver un rationalisme ancien. Aussi, certains regardaient-ils Emerson comme dangereux, mais le charme de sa personne et de son esprit lui gagnaient tous les cœurs. Il apportait dans ses paroles un peu de la beauté du monde. Les visages d'enfants, la noblesse héroïque des hommes (page 172), la merveille des paysages naturels, Emerson disait tout cela. Dans un air « alourdi de pavot » (page 197), il faisait passer tous les parfums du monde.

Van Wyck Brooks retrouve pour reconstituer la pensée d'Emerson la pureté brillante de son style. On peut dire de celui-ci ce qu'il dit lui-même de celui de son héros :

Son style est comme un ruisseau de montagne, rapide, clair et froid (page 232).

§

Une impression toute différente se lève des tragiques histoires que nous conte Sherwood Anderson. Histoires détachées, mais reliées par l'identité du décor, le retour des personnages, le ton général. L'intérêt principal de ce livre (**Au delà du désir**) réside dans l'évocation du sud des Etats-Unis à l'époque actuelle. A côté d'une ancienne population attachée à ses habitudes, ses préjugés, sa manière particulière de concevoir les classes sociales, et par exemple son idée hautaine de la famille, a surgi une génération nouvelle qui est en révolte manifeste contre cet idéal périmé. En face des vieux gentlemen et des vieilles dames drapées dans des attitudes sans rapport avec les conditions actuelles, Sherwood Anderson nous présente une jeunesse torturée et avide d'une liberté absurde. Tous, jeunes gens et jeunes femmes, portent en eux ce que l'auteur appelle à diverses reprises « an empty

(1) J'ai signalé dans mon livre *Walt Whitman, la naissance du poète*, l'importance que le subconscient, source du surréalisme émersonien et whitmanien, eut aux Etats-Unis aux environs de 1840. On ne comprendra pas le mouvement *transcendantaliste* si on ne fait pas au subconscient, à la sur-âme, la place qui lui revient.

feeling », le sentiment du vide. Tous sont torturés par une inquiétude d'origine sexuelle, comme il est évident, et tous cherchent une issue impossible dans l'amour libre, le communisme, l'héroïsme de la pensée et du geste, la mort.

Entre ces deux conceptions de la vie, l'auteur nous laisse libres de choisir, ou plutôt (car le livre veut être un exposé dramatique d'une situation réelle) Sherwood Anderson, dans sa féroce objectivité, ne semble apercevoir aucun choix possible: les choses sont ainsi dans le Sud qu'envahissent l'industrie, le freudisme, l'anarchie, tandis que craque l'ancien idéal, devenu vaine illusion.

Livre étrange: ni ordre, ni style. Une confusion qui vous enveloppe, vous submerge, vous pousse, vous laisse haletant. Les événements ne se succèdent pas avec cette logique que les romanciers savent introduire dans la complexité de la vie. Ils n'avancent qu'après de brusques et multiples retours. Un pas en avant en suppose dix en arrière. Nos actes actuels ne se comprennent que rattachés, enracinés au sol foulé auparavant. De même, la pensée des personnages créés par Sherwood Anderson ne progresse que par évocations d'images antérieures. Nous sommes l'esclave de nos rêves d'enfant et ceux-ci se pressent déjà sous nos paupières à la naissance. L'atmosphère du livre est entre la veille et le sommeil.

Le style, cependant, évite le flou. Un vocabulaire riche, puisé dans la vie familière, n'hésitant pas à recourir au néologisme, à l'argot, donne au récit et au dialogue un élan considérable. Quand les personnages se parlent à eux-mêmes, la phrase reste inachevée, suspendue; enfin, on devine chez Sherwood Anderson le désir d'éviter les procédés habituels de l'écriture pour respecter l'étonnante richesse du flux vital.

Je ne commettrai pas l'erreur de croire que ces œuvres anglo-américaines sont entièrement originales. Le lecteur aura reconnu dans mes courtes remarques des caractères s'appliquant à la littérature européenne, et surtout, plus qu'aux lettres britanniques, aux lettres françaises de notre époque. Cependant, le décor est purement américain, que ce soit Boston et Concord en 1840, que ce soit le Sud de 1930, que ce soit l'Est de toujours, car, sous les symboles de Ponce de Léon ou de Toussaint Louverture, il faut voir et entendre l'âme

puritaine d'une vaste région, dont E. A. Robinson est le représentant.

Dans ce décor, le langage a une saveur très particulière: à côté de la réserve austère de Robinson, écoutons la fluide verdeur des héros de Sherwood Anderson et la distinction aristocratique de Van Wyck Brooks, avant de porter sur l'anglais des Etats-Unis un jugement définitif.

Mais ce qui, plus encore que le décor et le langage, distingue les œuvres que je viens d'analyser sommairement, c'est l'allure confiante et entraînante; même la gravité de Robinson a quelque chose de chevaleresque. (Aucune mélancolie, du moins, à la manière de Lamartine ou de Keats.) Un je ne sais quoi qui remue l'imaginative, bouscule les sentiments; un coureur qui vous prend par la main, vous tire à sa suite. Cela sent un peu la sueur; un peu de boue éclabousse aux passages malpropres du chemin. Cela, tout de même, a la griserie du plein air et, si parfois un cimetière s'insère dans le paysage (celui d'Edgar Lee Masters à Spoon River est familier à tout le monde), la musique des arbres touffus et des torrents noie bientôt la mélodie triste.

JEAN CATEL.

LETTRES BRESILIENNES

Azevedo Amaral: *Ensaios Brasileiros*, Omena et Barreto, Rio-de-Janeiro. — Sergio Milliet : *Terminus sêco e outros cocktails*, Irmaos Ferraz, Sao-Paulo. — Menotti del Picchia : *A Tormenta*, Cia editora nacional, Sao-Paulo. — Mémento.

Les « essais brésiliens » de M. Azevedo Amaral sont uniquement consacrés à la sociologie, pour laquelle, dit-il, les temps actuels ont un goût évident. Il cherche d'abord des éléments d'une valeur générale et note que les instincts humains forment une constante, à laquelle s'oppose, comme variable, l'application toujours renouvelée de l'intelligence humaine à la recherche des moyens matériels les plus puissants pour tirer parti des ressources naturelles. Fruits de cette recherche, les découvertes scientifiques et leurs applications mécaniques amènent des résultats imprévus, inédits, de sorte qu'on ne peut prétendre qu'elles ont été réalisées en vue d'atteindre un but social précis et voulu; il faut reconnaître qu'elles changent la face du monde par leurs effets,

hors de toute finalité. Positiviste déclaré, M. Azevedo Amaral voudrait atteindre, en sociologie, ce déterminisme qui lui semble fondamental, surtout en ce qui intéresse plus particulièrement le Brésil. A cet effet, il analyse la part du « facteur humain » dans l'évolution des sociétés, ce facteur apportant ses modalités à la fois à la « constante » et à la « variable » du système. Il étudie la « formation brésilienne », ses particularités, les effets d'une immigration hétérogène superposés à ceux des grandes explorations des premiers siècles. Les difficultés l'attendaient là, car « la première impression que l'on reçoit d'une observation attentive de l'actualité nationale, c'est que, au sens rigoureux de l'expression, il n'existe pas un présent à analyser... Le présent n'a pas assez de consistance pour fixer les activités mentales de qui que ce soit. » Ainsi, la « brasilité » est nécessairement futuriste, non par répugnance pour le présent, mais parce qu'elle est trop riche de tendances en voie d'élaboration, tendances qui lui ont fait franchir autrefois des étapes discontinues comme l'exploration de l'intérieur par des aventuriers de toutes les nationalités, comme le développement de la culture sédentaire du café en grand à Sao-Paulo. Il ne faut pas s'étonner de voir alors l'auteur demander aux événements des Etats-Unis, d'Italie ou de Russie des exemples de déterminisme sociologique plus définis que ceux que lui donne son propre pays : ici, la « constante » elle-même est formée d'éléments disparates. Il ne peut conclure que par des idées assurément très opportunes pour ses lecteurs, mais à nos yeux moins décisives que ne le promettait la fermeté de ses prémisses : nécessité d'une organisation de l'économie nationale, d'une intensification de l'activité productrice du pays de manière à résoudre la question embarrassante des capitaux, nécessité encore d'une « valorisation de l'homme », « pour en faire un rouage efficace du vaste appareil commun ». De tout cela se détache cependant un chapitre intitulé « évolutionnisme et révolutionnisme », consacré au glissement presque universel de l'opinion vers l'indulgence ou l'indifférence pour les brusques mutations du contrat social appelées révolutions et à leurs particularités sud-américaines. Il ne s'agit point de déchaîner des violences sanguinaires,

écrit-il; « nous sentons tous, révolutionnaires ou non, que, dans le milieu brésilien, prennent corps des questions d'une importance vitale, au point de vue du développement ultérieur de la nation, et qu'il n'est plus possible d'en ajourner indéfiniment la solution en les laissant, comme jusqu'à présent, à la merci des accidents fortuits de solutions empiriques, ou bien à la merci du cours automatique d'une évolution dont nous ne voyons ni les directrices, ni les finalités. » Ces notations trahissent un effort consciencieux en vue d'atteindre une systématisation utile, une clairvoyance qui ne se laisse pas égarer par les lieux communs du moment, et elles font le mérite de l'ouvrage qui connaît au Brésil un succès légitime. Mais elles ne font qu'annoncer le fonctionnement d'un déterminisme social capable d'être mis en équations. Personne ne pourrait, de bonne foi, aller au delà.

Ce futurisme, cette mobilité, cette pluralité de tendances et d'élaborations frémissantes desquelles le sociologue essaie de dégager la rigueur de lois scientifiques, M. Sergio Milliet les concrétise fort bien dans **terminus sêco e outros cocktails** (sans majuscules). Son volume réunit des poèmes « avant-gardistes », des impressions de voyage, des chroniques et des études critiques, où l'on trouve à la fois des facéties superficielles comme la mode le voulait il y a quelques années et des observations fort avisées. Sergio Milliet ne prétend pas entraîner les masses, ni contribuer à l'élaboration d'un système pédagogique national; c'est avant tout un virtuose. Néanmoins, à travers les jeux de sa fantaisie, on le voit prendre souci de l'avenir, lui aussi. « L'artiste, l'intellectuel, n'a pas le droit de fuir les angoisses de la collectivité. L'époque vit dans une hésitation perplexe, et son intelligence doit contribuer au choix de la route à prendre. » Le titre de son livre aurait pu le faire présumer plus frivole. Mais quelle route prendre au gré du poète, sinon du sociologue? Improviser ou bien être un rouage passif de la machine sociale? M. Sergio Milliet n'est pas bienveillant pour un autre écrivain brésilien, Menotti del Picchia, dont il commente le livre *A crise da democracia*, et auquel il reproche de ne pas apporter « des suggestions pondérables

pour la reconstruction du pays ». C'est que le problème est à peine posé.

Nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter ici sur un ouvrage d'une haute impartialité, dû à M. Alfredo Colmo, qui tire une leçon générale d'un exemple argentin, comparé avec les événements d'autres pays voisins : *La Revolucion en la America Latina.* On y verrait sous d'autres termes les aspirations à la stabilité sociale, un plaidoyer énergique pour le maintien de la légalité, et, en outre, un exposé serré de l'impossibilité de résoudre par la révolution les... crises de la démocratie. La « valorisation de l'homme », c'est le désaveu formel du « civil » pour l'intrusion de l'armée dans les affaires intérieures. Ce livre témoigne, lui aussi, de l'intérêt que les élites sud-américaines portent, en ces temps de crise économique universelle, à de telles questions et aux indéterminations qu'elles font sans cesse renaître. M. Menotti del Picchia lui-même est revenu sur cette actualité, sous la forme du roman, avec **A Tormenta**, et son apport ne nous paraît pas négligeable en son genre.

A Tormenta nous dépeint une révolution en Amérique du Sud, non pas au Brésil, — auquel cas on n'aurait pas à en parler ici, — mais dans l'Etat du Cruzeiro, capitale Siderea, partie fortunée d'une fédération appelée « République Tropicale ». Son récit, c'est, en plus étendu, celui de la bataille de Waterloo vue par Fabrice, avec des détails tragiques, d'amusantes révélations sur les caractères, des méprises de vaudeville, des incidents pittoresques, de la pitié, un dessin incisif, beaucoup de vérité. On ne sait pas pourquoi les troubles ont éclaté dans Siderea la nuit même de l'élection d'un très brave homme à la présidence, au moment où la « crise de la démocratie » allait être sinon résolue, du moins atténuée. Mais les bombes éclatent, et l'insurrection est savamment organisée. Résistance dans la capitale, suivie d'opérations de campagne indécises et savoureuses. Il n'y a pas d'intrigue amoureuse dans ce roman, et néanmoins on en suit les épisodes avec un vif intérêt, ne sachant que l'on retrouvera au dénouement, dans Siderea ravagée et dévastée, le petit groupe d'intellectuels et d'artistes séparés par « la tourmente », par la neutralité dédaigneuse des uns et les

erreurs martiales des autres. Le cauchemar dissipé n'est pas dépourvu, lui aussi, d'un enseignement facile à dégager. M. Menotti del Picchia était bien placé pour l'écrire sous cette forme imagée et populaire. Outre les recueils de vers de jeunesse, des contes rustiques savoureux tels que *A outra perna do Sacy,* il nous avait donné voici quelques années un curieux petit roman d'aventures, *A Republica 3000,* tour à tour souriant et terrifiant, mais appuyé sur une ample philosophie de l'évolution des races et de l'avenir de la science, animant des anticipations peu banales. Nous devrons sans doute revenir par la suite sur sa façon « méditerranéenne » et non anglo-saxonne de concevoir l'avenir des possibilités humaines dans les pays neufs. En attendant, il apporte l'élément facile à ces recherches sociologiques dont l'existence nous démontre que, depuis vingt ans, dans l'Amérique latine des « caudillos », quelque chose a changé.

Mémento. — M. Mucio Leão a conté avec finesse les émotions d'un aïeul dont la petite-fille va se marier dans *No Fim do Caminho,* aimable roman qui est une réussite souriante et mélancolique (A. Coelho Branco, à Rio). — *O Reconhocimento da Independencia do Imperio do Brasil pela Santa Sé* est une étude historique documentée et définitive des délicates négociations menées à Rome par le mandataire de Dom Pedro après la séparation du Brésil de la métropole, due à M. Carlos Magalhaes de Azeredo, poète et romancier très au courant des choses d'Italie. — M. Oliveira e Silva réunit sous le titre *Gotta d'Agoa* des pensées et impressions, telles les clartés que renvoie une goutte d'eau sous le soleil. Il avait publié antérieurement un drame historique en trois actes, *Marilia de Dirceu,* où l'on retrouve avec intérêt divers personnages d'une révolution manquée au Brésil, l'*Inconfidencia.* — C'est en français que M. Ronald de Carvalho publie une étude très compréhensive sur *Rabelais et le Rire de la Renaissance* (Emile Hazan, Paris). Bien des Français pourraient envier la savoureuse lucidité, la ferme méthode, avec lesquelles il a reconstitué un portrait schématique du curieux et génial médecin-curé de Chinon.

MANOEL GAHISTO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

François Le Grix: *Vingt jours chez Hitler;* Grasset. — Mussolini: *Le Fascisme;* Denoël et Steele. — Louis Fischer: *Les Soviets dans les affai-*

res mondiales, traduit de l'anglais par S.-J. Baron et P. Nizan; « Les Documents Bleus », Librairie Gallimard, 1933.

M. Fr. Le Grix est allé observer sur place la nouvelle révolution allemande; il en a rapporté **Vingt jours chez Hitler**, suite de *tableaux* de cette révolution. Comprenant mal l'allemand, M. Le Grix a dû en général se borner à raconter ce qu'il a *vu*, mais il a ainsi comblé une lacune, les autres voyageurs racontant surtout ce qu'ils ont entendu (ou prétendu entendre). M. Le Grix, qui raconte très agréablement, fait aussi connaître bien des faits et des détails que ses prédécesseurs avaient laissés dans l'ombre.

M. Le Grix a parlé français partout, « jusque dans la Maison Brune de Berlin; il lui a fallu sans cesse faire un effort pour se souvenir qu'il était en pays ennemi... De la part du passant de rencontre... plus que de la courtoisie: de la bonne grâce, une gentillesse presque italienne, celle qu'on trouve, il faut bien le dire, dès qu'on passe les frontières de France, là où ne sévit plus la muflerie de nos fonctionnaires mal embouchés et de nos chauffeurs de taxis socialistes ». M. Le Grix se promenait avec M. Philippe Barrès; celui-ci lui dit: « Cette politesse témoigne sans doute pour leur maîtrise d'eux-mêmes. Nul agacement chez eux, nulle irritation, nulle bouderie même quand ils nous reçoivent. Ils n'ont pas de nerfs. Ils ignorent les regrets superflus. Ils sont calmes et rudes. Mais comme ils se sentent forts! Et comme nous nous tromperions si nous trouvions cela plus rassurant! »

M. Le Grix est allé visiter le quartier communiste de Berlin:

Il est spacieux, aéré, percé comme tout Berlin d'immenses boulevards... Partout règne la plus tranquille humeur bourgeoise. Je refuse d'abord d'en croire mes yeux. Ces larges façades, pour la plupart avenantes, tout à fait dépourvues de l'aspect rébarbatif, provocant, méchant presque, qu'offre chez nous l'architecture dite soviétique, laissent apercevoir des cours fleuries, des escaliers lambrissés, vernis, garnis de tapis fort propres. Parcourons-nous vraiment le quartier de la Révolution? « Pourquoi vous récriez-vous? ironise Philippe Barrès. N'est-ce pas exactement cela que signifie le mot de communisme: non pas la misère, mais le bien-être de tous? Berlin ignore le taudis comme il ignore le pauvre loqueteux. Le spectacle que nous offre encore trop souvent le Paris nocturne ou celui des petits matins blêmes, un homme ou une femme en

haillons picorant dans une poubelle, est inconnu ici. Il n'est pour ainsi dire pas de logement ouvrier à Berlin qui n'ait sa baignoire. La dignité de la personne humaine y est plus défendue qu'ailleurs... *Ces gens vivent à un niveau supérieur au nôtre, parce qu'ils ont plus d'exigences que nous.*

M. Le Grix a causé avec l'ex-chancelier Brüning:

Il habite ordinairement, quand il est à Berlin, une de ces vastes maisons de santé comme il s'en trouve beaucoup ici, qui tiennent à la fois de la clinique et du couvent. On assure qu'il y est rentré au sortir d'une réunion électorale... et qu'il y est resté depuis lors calfeutré, tant... il se sait épié, voire menacé. Ce n'est pas une révolution pour rire que cette révolution qui s'opère en musique... Un poste de police nazi occupe la maison d'en face et repère, paraît-il, les visiteurs...

M. Le Grix fit remarquer à Brüning que Hitler, exigeant les pleins pouvoirs et une majorité des deux tiers lui étant nécessaire pour les obtenir, il lui faudrait encore le concours du Centre; celui-ci disposerait donc, une fois encore, d'un pouvoir discrétionnaire sur les destinées du nouveau régime.

Hélas! non, lui répondit Brüning; nous ne saurions nous faire illusion. Si nous faisons mine de résister, nous serons traités comme les communistes ou les sociaux-démocrates récalcitrants, c'est-à-dire dispensés impérativement de paraître au Reichstag. Il suffit à M. Hitler, pour réussir son opération, d'une majorité des deux tiers, non pas sur le nombre total des députés, mais sur le nombre total des présents le jour du vote. Il est vrai que ce nombre lui-même doit s'égaler aux deux tiers de l'Assemblée, mais cela fait encore pour mon parti une belle marge d'éliminations, auxquelles le chancelier est certainement résolu si elles lui sont nécessaires pour se faire décerner la dictature...

M. Brüning avait « commencé d'échafauder un plan grandiose qui ne devait aboutir à rien de moins qu'à la pacification du monde... Il avait été, paraît-il, accepté par les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Italie, et il n'y manquait plus que notre agrément. Ici s'insère donc très exactement le reproche formulé à l'encontre de la France par tous les héritiers du briandisme: d'avoir découragé la bonne Allemagne. » L'arrangement comportait la restitution immédiate d'Eupen, de Malmédy, de la Sarre, de Dantzig et de Gdynia; la Pologne eût été dédom-

magée par Memel et un nouveau Locarno (M. Zaleski aurait donné son assentiment à cet arrangement préconisé dès 1925 par le cardinal Gasparri); en matière militaire, reconnaissance de l'égalité des droits et contrôle réciproque; une milice de 100.000 hommes serait adjointe à la Reichswehr; un emprunt de 2 milliards serait souscrit par les Alliés au profit de l'Allemagne.

Par ailleurs, annulation de toutes les dettes interalliées, l'agrément du président Hoover ayant été formellement obtenu; pour parachever le tout, une trêve, un *statu quo* de dix années.

Tout cela aurait manqué parce que M. Tardieu ne serait pas *retourné* à Genève voir M. Bruning. M. Le Grix demanda à M. Tardieu ce qu'il y avait de vrai là dedans. « Je ne suis pas retourné à Genève, répondit-il, parce que j'étais malade comme le prouve le procès-verbal de la séance où M. Brüning, en mon absence, a proposé un arrangement aux représentants de l'Italie, de l'Angleterre et des Etats-Unis. Il n'y est pas soufflé mot de clauses territoriales, pas question d'autre chose que de: 1° l'égalité des droits; 2° l'abandon des réparations. »

M. Le Grix, avant de quitter Berlin, s'informa des plans de Hitler. « Un grand personnage » lui affirma que « contrairement à l'opinion courante, les premières visées de Hitler à l'extérieur ne concernaient point le couloir polonais, mais l'Autriche ». Ça s'est révélé exact. M. Le Grix, pensant « qu'il ne saurait plus être question que d'endiguer et de faire dériver le torrent de l'hitlérisme », se demande « vers quel autre désastre le faire ». Il ne lui en vient à l'esprit d'autre que la réunion de l'Autriche et de la Hongrie sous un Habsbourg.

M. Mussolini est d'une activité vraiment admirable! Malgré l'immense labeur que lui imposent ses multiples fonctions, il a trouvé le temps pour écrire l'article **Fascisme** de l'*Enciclopedia Italiana*. Le livre que nous annonçons au sommaire est la traduction de cet article. On l'a fait suivre par de nombreux extraits d'articles, de discours et de lois, de façon à faire comprendre plus complètement l'œuvre du Duce.

Le fascisme, écrit celui-ci, est à la fois pratique et pensée.

C'est une action animée par une doctrine... Aussi ne le comprendrait-on pas... si on ne le considérait en fonction de sa conception générale de la vie; cette conception est spiritualiste... La vie, par conséquent, telle que la conçoit le fascisme, est grave, austère, religieuse : elle est vécue tout entière dans un monde porté par les forces morales et responsables de l'esprit; le fasciste méprise la vie commode. Le fascisme est une conception religieuse qui considère l'homme dans son rapport sublime avec une loi supérieure, une Vérité objective qui dépasse l'individu comme tel et l'élève à la dignité de membre conscient d'une société spirituelle... Le fascisme est une conception historique, dans laquelle l'homme n'est ce qu'il est qu'en fonction du processus spirituel auquel il concourt, dans le groupe familial et social, dans la nation... Anti-individualiste, la conception fasciste est pour l'Etat. Ce n'est pas la nation qui crée l'Etat... Elle est créée par l'Etat, qui donne au peuple, conscient de sa propre unité morale, une volonté, et par conséquent une existence effective... Réformisme, révolutionnarisme, les échos mêmes de cette terminologie sont éteints, tandis que, dans le grand fleuve du fascisme, vous trouverez les courants de Sorel, de Péguy, de Lagardelle, du *Mouvement socialiste* et de la cohorte des syndicalistes italiens qui, de 1904 à 1914, portèrent une note de nouveauté parmi les milieux socialistes italiens déjà émasculés et chloroformés par la fornication giolittienne, avec les *Pages libres* d'Olivetti, *La Louve* d'Orano, le *Devenir social* d'Enrico Leone.

Telles sont les prétentions et les origines du fascisme. Il n'est pas une doctrine épicurienne:

Il ne croit, continue M. Mussolini, ni à la possibilité, ni à l'utilité de la paix perpétuelle; il repousse le pacifisme, qui cache une fuite devant la lutte et une lâcheté devant le sacrifice; la guerre, seule, porte au maximum de tension toutes les énergies humaines et imprime une marque de noblesse aux peuples qui ont le courage de l'affronter... Une doctrine basée sur le postulat de la paix n'est pas plus conforme au fascisme... que toutes les constructions internationales qui (l'histoire le démontre) sont emportées par le vent quand le sentiment, l'idéal ou l'intérêt suscitent la tempête dans le cœur des peuples...

On frémit en lisant de pareilles doctrines: le christianisme et la philosophie du XVIIIe siècle avaient exalté et répandu le sentiment d'humanité; le fascisme, lui, prêche le brigandage et la férocité internationales.

ÉMILE LALOY.

§

Le gros livre de Louis Fischer (il a 763 pages), **Les Soviets dans les affaires mondiales,** est un ouvrage que tous ceux qui s'intéressent tant soit peu à la Russie des Soviets devraient avoir sur leur table. C'est une *somme* de toute l'activité politique extérieure du gouvernement de l'U. R. S. S., depuis son avènement jusqu'à ces derniers temps, et un exposé extrêmement complet de toutes les phases et de tous les aspects de sa participation à la politique mondiale. M. Fischer nous ouvre un énorme dossier, qu'il a constitué sur l'historique des relations des Soviets avec l'Angleterre, les Etats-Unis, la France et le Japon, sans parler des puissances de l'Europe orientale et centrale. Il utilise, dans son ouvrage, un nombre considérable de documents qui, s'ils ne sont pas tous inédits, sont du moins fort peu connus du grand public, pour éclairer les dessous de certains événements politiques de ces dernières années, qu'aucune logique ou nécessité ne pouvait justifier.

Cependant, ce qui ressort de toutes les données accumulées par M. Fischer, c'est que, malgré toute l'activité et toute l'astuce que déploie la diplomatie moscovite, les facteurs internes qui sont la constitution même de la Russie soviétique, l'étatisme et le collectivisme, rendent stérile directement et plus souvent indirectement la politique étrangère des Soviets. Le gouvernement soviétique n'a pas de vastes avantages politiques à offrir aux autres pays. Si Moscou était disposé à jeter dans la balance sa participation en faveur d'une puissance contre les autres, tout le monde solliciterait ses bonnes grâces. La Russie soviétique possède une armée et une situation géographique importantes et sa voix serait entendue en politique, si elle se souciait de rechercher un appui et des amitiés contre les monnaies d'échange habituelles de la diplomatie. La conclusion de divers pactes de non-agression n'est pas un acte de politique active, c'est plutôt un aveu dissimulé d'impuissance. Ainsi, la signature du pacte de non-agression avec la Roumanie amena ou amènera *ipso facto* l'abandon de la question de la Bessarabie.

Prenons, par exemple, les Etats-Unis d'Amérique, écrit M. Fischer.

Ils ne sont pas assez riches pour dédaigner toute transaction d'affaires avec les Soviets, mais ils le sont trop pour s'écarter sensiblement de leur ligne de conduite politique afin de gagner leur marché. Si cependant la Russie manifestait des dispositions à soutenir la politique américaine en Chine et en Extrême-Orient, les relations diplomatiques avec Moscou exerceraient plus d'attraits sur Washington. Mais, quoique l'Amérique et la Russie soient toutes deux favorables à l'unification de la Chine, l'angle d'approche, les principes et les conceptions de Moscou sur les bases sociales de cette unification sont si différents de ceux de l'Amérique qu'il n'est pas de collaboration possible dans cette direction.

Et puis, Moscou songe-t-il seulement à être fort et toujours présent dans cet Extrême-Orient? Le voici entré en pourparlers pour la vente du chemin de fer de l'Est-Chinois. Et ce n'est pas impossible que, sous une pression tant soit peu forte, il n'abandonne Vladivostok et la province maritime. C'est que de gros soucis intérieurs l'occupent. Du reste, même si les choses à l'intérieur avaient un autre aspect, la stabilisation capitaliste seule aurait pu produire un changement de tactique. Mais, comme le remarque fort justement M. Fischer, la stabilisation soviétique a accompagné celle du capitalisme.

Au début du régime, tous les bolcheviks avaient admis la thèse suivant laquelle la révolution russe ne pouvait être victorieuse, à moins que la révolution mondiale ou, du moins, quelque révolution dans un grand pays, ne vînt à son aide. Le communisme était alors en bas âge et les perspectives de révolution en Europe n'étaient pas absolument inexistantes. Aujourd'hui, les communistes pensent que le socialisme peut être édifié dans un seul pays, et il est très significatif qu'ils ont déjà commencé à reporter leurs prophéties de révolution mondiale jusqu'à la période qui suivra la prochaine guerre. Mais les travailleurs de l'Occident voudront-ils marcher, même alors, d'après le plan moscovite? Tout est là. Les travailleurs d'Europe étaient plus attachés envers la Russie des Soviets lorsque le bolchévisme était faible que lorsqu'il est devenu fort. Entre 1918 et 1920, l'aide de la classe ouvrière étrangère, à laquelle Lénine, Tchitcherine et d'autres firent souvent appel, aida à la victoire soviétique pendant la guerre civile. Mais, actuellement, les amis de jadis se sont refroidis. Les syndicats ouvriers, surtout en Angleterre, se sont irrités

des ingérences moscovites et ont refusé d'admettre l'internationalisme dans les affaires nationales.

Un gouvernement si différent des puissances capitalistes, conclut notre auteur, si opposé à leur esprit que le gouvernement soviétique, ne peut espérer réaliser de succès marquant dans ses relations étrangères. Quelquefois, de naïfs communistes s'étonnent que Moscou ait des relations diplomatiques quelconques. Si les nations bourgeoises s'unissaient et si elles attachaient moins de prix au profit matériel et plus d'importance à leur principe, les bolchéviks seraient probablement aussi isolés aujourd'hui qu'ils le furent en 1918, lorsque tout le monde s'unit pour les renverser. Les frictions fondamentales entre les Etats non communistes les empêchent de se coaliser contre un Etat communiste, et Moscou s'est rassis, rassuré et inactif, avec un sourire diabolique sur son visage, en pensant combien il serait désastreux que ses ennemis vinssent à s'entendre. Moscou ne divise pas ses ennemis. Ils le sont déjà par des causes naturelles. Mais Moscou encourage leurs luttes fratricides et prospère grâce à elles.

Bien qu'écrit avant le triomphe des « nazis » en Allemagne, l'ouvrage de M. Fischer reste toujours très actuel et fort attachant. Car, si entre Moscou et Berlin les relations sont tendues à l'excès, les relations entre Moscou et d'autres puissances se sont, par contre, resserrées. « Si la France devient plus faible que l'Allemagne, avait dit un jour Tchitcherine à l'auteur, il se peut qu'il se produise une réadaptation des sympathies de la Russie. »

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Mots, Propos et Anecdotes.

R... juge les écrivains sur l'argent qu'ils gagnent, les honneurs qu'ils ont reçus, le bruit qu'ils font. C... a publié dix romans. Tous les journaux parlent de lui. On voit son portrait partout. On a fait de ses livres des films au cinéma. Il a la rosette et une auto. R... bée d'admiration: Voilà un écrivain! B... n'a écrit que pour son plaisir, quand un sujet le tentait. Rien qui pût être bien productif. Il est peu connu. Il ne va nulle part. Il vit modestement et n'est pas décoré. R... le regarde avec pitié: Il n'a rien fait. Il n'est arrivé à

rien. Il mourra sur la paille. R... ne comprendrait pas si on lui disait que B... a plus rempli le rôle d'écrivain que C... Il lui faudrait faire une opération d'esprit qui n'est pas à sa portée. On le surprendrait aussi beaucoup en lui expliquant que les choses de la carrière littéraire ne se jugent pas d'une façon aussi simpliste. G... a publié quarante romans. Il a fait jouer des pièces de théâtre. Il a des traités dans plusieurs journaux. Membre de plusieurs jurys. Il a travaillé toute sa vie comme un forçat. Il est décoré et parle lui-même de « la place qu'il occupe dans la littérature française ». On surprendrait bien R... en lui disant que le résultat pour G... est le même que s'il n'avait rien écrit, un autre ayant pu tout aussi bien se mettre à ce labeur et le réussir pareillement.

Après cela, tous les goûts sont dans la nature.

J'ai un conte inédit, — et autographe, — écrit pour moi par Valéry, au temps de notre jeunesse et de nos réunions presque quotidiennes (1). Il tient en deux lignes:

Il y avait une fois un écrivain, — qui écrivait.

On ne regarde pas la couverture du livre d'un autre comme on regarde la couverture d'un livre de soi.

Gavarni n'est pas mort, ni ses *Enfants terribles.* J'étais un matin chez Maurice Garçon, attendant d'être introduit. Je me trouvai en compagnie d'un de ses enfants, un petit garçon de trois ou quatre ans. Je lui tins, en m'amusant, les propos qu'on peut tenir à un enfant de cet âge. Le visage fermé, il ne me quittait pas des yeux, comme livré à une forte réflexion et qu'il m'eût bien examiné. Enfin, cette réflexion et cet examen aboutissant: « Il est pas zoli, ce monsieur! »

Les gens de lettres, au théâtre, regardent les acteurs comme des baladins, avec une idée plus ou moins grande de leur supériorité. Qu'est pourtant un écrivain, et surtout un romancier, qui anime des marionnettes sur le papier, en tirant de lui la singerie de leurs sentiments et de leurs actions? Comédien aussi.

(1) 29 novembre 1898.

Je ne suis pas peu fier comme stendhalien. Je n'ai pas, comme tant d'autres, vécu littérairement du grand homme, en mettant ses écrits en pièces et en écrivant sur lui à tort et à travers.

Dans une maison que je fréquente, sur le même palier, une locataire, sur sa porte, parlait avec une visiteuse. On entendait chez elle l'odieux vacarme de la T. S. F.

La visiteuse. — Ah! vous avez la T. S. F.

La locataire. — Oui. Cela change les idées.

Je me suis retenu pour lui demander: Quelles idées?

L'amour, c'est le physique, c'est l'attrait charnel, c'est le plaisir reçu et donné, c'est la jouissance réciproque, c'est la réunion de deux êtres sexuellement faits l'un pour l'autre. Le reste, les hyperboles, les soupirs, les « élans de l'âme », sont des plaisanteries, des propos pour les niais, des rêveries de beaux esprits impuissants. La passion, c'est le feu que met en nous ce plaisir. Le sentiment, c'est l'attachement à ce plaisir et comme qui en dirait la gratitude (si ce mot pouvait s'employer en amour). La jalousie, les déchirements, jusqu'au meurtre qui en découle quelquefois, c'est le physique. C'est la représentation de l'être auquel on tient pour son plaisir donnant ce plaisir à un autre. Une maîtresse qui meurt, on peut la regretter, on n'est pas jaloux. Une maîtresse qui vous quitterait pour entrer au couvent, on pourrait être désolé, on ne serait pas jaloux. La jalousie, les vrais déchirements, les drames, les meurtres, c'est, pour une femme, le sexe de l'homme auquel elle tient dont une autre jouira, c'est, pour un homme, le sexe de la femme à laquelle il tient dont un autre jouira, les images arrivant en foule répétant les propres images de ses plaisirs. Regardez un ménage, le mari de beaucoup plus âgé que la femme, celle-ci à l'âge auquel les rêveries se réveillent, celui-là fini et plus rien qu'un mari honoraire: il est à cent lieues de la jalousie. Plus de question sexuelle, plus de jalousie, et même les rapports moraux en sont modifiés du tout au tout. Autre preuve, côté homme comme côté femme. Deux êtres se connaissent, se plaisent, s'accordent sur tout, chacun ne se voyant pas sans l'autre.

La réunion physique a lieu. Il y a dissemblance, opposition de nature, de goûts, de façons, trop de froideur pour l'un, ou trop d'ardeur pour l'autre, le premier déçu, le second choqué, le détail le plus insignifiant, physique ou sensuel. C'est fini. Le plaisir est impossible. S'ils sont libres, ils se quittent. S'ils sont mariés, c'est la chaîne, l'hostilité cachée. Deux êtres peuvent avoir pour les éloigner, les faire différents moralement, mettre entre eux le plus profond désaccord, tous les motifs extérieurs: vous les voyez attachés l'un à l'autre, incapables de rompre, ne se quittant que pour se reprendre, parce que chacun a dans l'autre son partenaire pour le plaisir, dont il ne saurait se passer, ni voir à un ou à une autre. L'amour, c'est le physique. Et La Rochefoucauld l'a oublié: l'amour est encore une forme de l'intérêt. Ce qu'on aime dans un autre, c'est soi, c'est son plaisir, c'est le plaisir qu'on lui donne et qui est encore une forme du nôtre.

L'amour, le véritable amour, l'amour complet, le seul qui vaille, c'est l'amour dans l'impudeur, la sensualité physiques et verbales les plus vives et toujours neuves.

L'amour des niais (empotés), des tièdes, des fades, des réservés, des muets, n'est pas l'amour.

Merveilleuse jeunesse que redonne, sur le moment, au visage d'amants qui ne sont plus jeunes, le plaisir de l'amour.

L'amour est gai, vif, sans retenue. C'est l'esprit pendant le plaisir, et le rire quand on en sort. Piètres amants, les muets, les graves, les figés, les cérémonieux. Misère d'une partenaire de ce genre.

Je ne suis pas pour le changement, la nouveauté. Il me faut l'intimité, la liberté physiques les plus grandes. Au contraire de tant d'autres, l'habitude est un élément de mon plaisir. Plus j'ai de souvenirs, d'images de mes plaisirs passés, plus grand est mon plaisir du moment.

Quand on fait la cour à une femme, dont le visage vous

séduit, il faudrait ne pas voir que son visage. Il faudrait voir sa peau, son ton et la sensation au toucher, connaître son odeur, ses parties pileuses: soyeuses ou rèches, sa conformation sexuelle: maigre ou charnue, confortable ou étriquée, facilement émotive ou lente ou insensible. Tout le plaisir — et par suite l'amour, — selon les goûts, peut tenir à l'un de ces détails.

Je n'ai jamais eu de goût pour l'amour-passade, ni mis les pieds dans un b...

Un voisinage mortuaire, une action équivoque partagée, un risque auquel on vient d'échapper, la présence la plus proche de celui qu'on trompe, si c'est le cas, peuvent être des excitants au plaisir.

L'avantage du matérialiste en amour, c'est de ne pas donner dans la « cristallisation » et parer celle qu'il aime, sous l'influence de sa passion, de mérites et qualités qu'elle n'a pas. Son jugement reste entier. Il la voit telle qu'elle est. S'il lui vient des déceptions, elles ne seront pas de cet ordre.

L'amour n'a que faire des qualités morales.

Il y a une « cristallisation » physique: une maîtresse absente, dont on est privé, qu'on pare, sous l'effet du désir, de plus de beautés (physiques) qu'elle n'a.

Le « sentiment » en amour? Faiblesse qui n'appartient qu'aux hommes. Les femmes, autrement fortes.

Le secret, surcroît de plaisir. Etre l'amant d'une femme, être la maîtresse d'un homme, sans que personne s'en doute. — Aux yeux de tous, être les gens les plus indifférents l'un à l'autre, et jouir, en soi, de se *connaître* comme se connaissent deux amants. — Etre pour tout le monde la femme la plus indifférente à l'amour, et être, en secret, pour son amant, la créature la plus libertine, — si j'avais été femme, quelle jouissance!

Je suis là comme je suis pour certains livres, que je voudrais être seul à connaître.

De tous les livres de Stendhal, celui que j'ai certainement le moins lu est *De l'Amour.* C'est pour moi beaucoup d'abstractions dans un domaine qui n'en comporte pas tant. Lui-même était extrêmement physique en amour. Gros sanguin, jouisseur sensuel, souvent « hussard », rien d'un amant au clair de lune. Il a idéalisé plus tard (*Brulard, Souvenirs d'égotisme*), la faculté amoureuse éteinte (impuissant à 49 ans), sous l'effet du regret, qui embellit tout, comme le désir.

A quoi bon avoir plusieurs maîtresses? Pour se les représenter, chacune, avec d'autres, dans les mêmes postures qu'elles ont avec soi? Une seule suffit.

Je suis de l'avis de Dante, et pas du tout de celui de Stendhal et de Mérimée, qui disaient qu'ils sont toujours du bonheur: les souvenirs des choses heureuses empoisonnent la vie, quand on ne peut plus les avoir. L'amour, par exemple.

PAUL LÉAUTAUD.

CONTROVERSES

Le chien Citron et l' « Histoire » de la Bastille. — On se souvient que, dans le *Mercure* du 1er août dernier (p. 763-764), M. Léon Deffoux écrivait, au sujet d'un récit publié sur ce chien célèbre par Mme Michèle Saro dans le *Journal de la Femme* du 8 juillet:

Alors qu'on lit dans Brachet (Hachette, 1875, p. 263) que le Citron nommé dans le sonnet [d'Agrippa d'Aubigné] appartenait à Henri IV et qu'on le mit « sur le passage du roi lorsque celui-ci vint à Agen (Voy. *Confession de Sancy,* I, V.) (on avait, précise Brachet, attaché au cou du chien ce sonnet qui fait allusion à l'ingratitude du roi, devenu catholique, envers ceux de ses anciens coreligionnaires qui l'avaient le mieux servi »), Mme Michèle Saro place le fait au Louvre, sous Henri III et ajoute en note:

Ce sonnet, dit le chroniqueur, est un des plus beaux qui aient été écrits au XVIe siècle. Son auteur, contemporain de Rabelais, est l'abbé de Rosières, partisan dévoué du duc de Guise. Il fut mis à la Bastille.

On serait curieux de savoir dans quel chroniqueur Mme Michèle Saro a trouvé ce renseignement et comment elle peut attribuer à l'abbé de Rosières ce que tout le monde prend pour de l'Agrippa d'Aubigné.

La lettre suivante, adressée au *Mercure* et que nous publions *in-extenso,* répond au désir manifesté par M. Deffoux.

Paris, le 8 septembre 1933.

Monsieur,

C'est dans une histoire de la Bastille très ancienne, dont malheureusement manque le nom de l'auteur, que j'ai découvert l'histoire de Citron.

Ce chien appartenait à Leclerc, président du Parlement, devenu plus tard Bussy-Leclerc, gouverneur de la Bastille sous la Ligue. Son chien lui a été volé dans les conditions que j'ai résumées dans le *Journal de la Femme.* En emportant l'animal, Henri III a dit à Leclerc ces paroles:

— Tout ce que je puis te promettre, c'est de ne pas le débaptiser, car ce nom de Citron que tu lui as donné est parfaitement approprié à sa couleur.

Ce nom ne pouvait que devenir populaire, puisqu'au lendemain de l'orgie interrompue par l'apparition de Citron dans les appartements du roi, les Parisiens lisaient le sonnet de Rosières placardé sur les murs de la Cité.

C'est pour échapper à la Bastille que l'abbé de Rosières, archidiacre de Toul, n'a jamais signé ses pamphlets. Sa nature fière et brave en souffrait, et, lorsque le duc de Guise lui demanda d'écrire l'apologie de la maison de Lorraine, Rosières n'y consentit qu'à la condition de révéler son nom.

Ce livre parut, avec le privilège du roi; il comprenait sept volumes rédigés en latin sous le titre *Stemmatum Lotharingæ ac Barri Ducum.*

Le censeur du roi ne crut pas qu'un tel ouvrage, publiant les titres de noblesse de la maison de Lorraine et des ducs de Bar, pût contenir rien d'injurieux contre le roi; il ne lut pas cette œuvre ennuyeuse.

Mais l'ouvrage, exalté par les ligueurs, courait Paris et faisait son chemin. Il blâmait les actes du roi régnant et contenait des attaques violentes contre les Capétiens. En outre, il tendait à prouver que les ducs de Lorraine descendaient directement de Charlemagne.

Un certain Duplessis eut le courage de mettre entre les mains du roi ce livre qui déjà se répandait dans le royaume; il avait

indiqué en marge, puis traduits, les traits blessants pour le roi.

Sentant le danger d'un tel écrit, Henri III et la reine mère font arrêter Rosières; après un court séjour hors de France, l'auteur était revenu à Paris, certain de ne courir aucun risque sous la protection puissante du duc de Guise.

En apprenant que son plus dévoué partisan est jeté à la Bastille, Henri de Guise, fidèle à sa promesse, tente démarche sur démarche pour le faire mettre en liberté. Catherine de Médicis ne consent à intervenir que sur la menace dangereuse de voir le Parlement appelé à se prononcer sur l'emprisonnement d'un auteur coupable d'avoir publié un livre avec l'autorisation du roi.

Mais elle met comme condition expresse à cette grâce que Rosières devra faire un désavœu public de son livre.

Après ce reniement fait dans les termes dictés par Henri III en présence des Guise silencieux, Rosières, effondré, voulut se retirer de la vie et des hommes. Il appelait son acte une lâcheté et un parjure. Il fit le serment de ne plus écrire quoi que ce fût dans l'avenir et se retira à Toul où il mourut, à 63 ans, après une vie consacrée à la retraite et à la prière.

Il est tout à fait possible que la nature noble et fière de l'abbé de Rosières n'ait pu se relever d'une telle humiliation. Ses distiques, pamphlets et satires de toutes sortes qui cinglaient les actes du roi sont restés anonymes comme le *Traité de la politique, L'entregeant* [sic], et le sonnet dont bénéficie Agrippa d'Aubigné.

Loin de moi la pensée de contredire les écrivains autorisés qui ont abordé l'histoire de Citron. Je ne fais ici que résumer des faits contenus avec force documents dans le livre. précieux que je possède et dont, malheureusement, les premières et les dernières pages ont été détruites.

Veuillez croire, monsieur, à mes distingués sentiments.

MICHÈLE SARO.

Nous sommes heureux de pouvoir donner à Mme Michèle Saro les noms (car ils sont trois) des auteurs qu'elle ignore. Voici le titre qui figure sur la couverture du livre en question:

HISTOIRE DE LA BASTILLE, depuis sa fondation (1374) jusqu'à sa destruction (1789). Ses prisonniers, ses gouverneurs, ses archives. Détails des tortures et supplices usités envers les prisonniers. Révélations sur le régime intérieur de la Bastille; aventures dramatiques, lugubres, scandaleuses, évasions. Archives de la Police. Par A. Arnould, Alboize et AUGUSTE MAQUET.

Les deux premiers noms sont écrits en tout petits carac-

tères, et celui de Maquet en très gros. Cela veut dire évidemment qu'il était le plus connu du public; il l'est encore.

Auguste Arnould (1803-1854) écrivit, en collaboration avec divers auteurs (Fournier, Lockroy, Dennery), des pièces de théâtre, telles que l'*Homme au masque de fer* et *Struensée* ou *La Reine et le Favori.* Si son nom rappelle encore quelque chose, c'est grâce à sa femme, Mme Arnould-Plessy, une grande comédienne, qui fut à la Comédie-Française une interprète incomparable pour les héroïnes de Marivaux.

Mais Alboize? J'ai demandé à dix lettrés: « Que savez-vous d'Alboize? » Aucun ne connaît ce nom. Et cependant, cet Alboize du Pujol (Jules-Edouard), qui vécut de 1805 à 1854, a fait jouer (à la Gaîté, à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu et ailleurs) plus de pièces que je n'ai le courage d'en citer. C'est stupéfiant. Je transcris pêle-mêle:

Caravage, drame en trois actes de Charles Desnoyer et Alboize (1834); *Céline, la créole ou l'opinion,* drame en cinq actes et en prose, musique de Roger (1838); *Agnès Bernau,* drame en cinq actes et six tableaux par Alboize et Paul Foucher (1845); *Les Beautés de la cour,* comédie-vaudeville en deux actes par Alboize et Bernard Lopez (1849). Et puis, c'est le *Château des sept tours,* drame en cinq actes; *Les Chevaux du Carrousel* ou *Le dernier jour de Venise,* drame en cinq actes; *Christiern de Danemark* ou *Les Masques noirs,* drame en trois actes; *La Croisée de Berthe,* comédie-vaudeville en un acte; *La Croix de Malte,* drame en trois actes; *Les Deux Perles,* comédie en deux actes mêlée de chants; *L'Enfant de la Pitié,* drame-vaudeville en trois actes; *La Famille Grandval,* drame en trois actes; *Gabrina* ou *La Chambre du berceau,* drame en trois actes; *El Gitano,* drame en cinq actes; *La Guerre de l'Indépendance,* drame en cinq actes; *La Guerre des servantes,* drame en cinq actes; *La Jacquerie,* opéra en quatre actes... Et encore *Jacques Cœur, l'argentier du roi,* et *La jolie fille de Parme,* et *Lélia,* et *Lucio,* et *Marguerite Fortier,* et *Le mariage par ordre,* et *Marie Simon,* et *Le matelot à terre,* et *La Nappe et le Torchon,* et l'*Officier bleu,* et l'*Organiste,* et le *Paysan.* Etc., etc., etc. Jusqu'à un *Shylock* imité de Shakespeare. Tout cela fut joué, imprimé et... autant en emporte le vent.

Le nom de Maquet, en vedette, effaçant, écrasant les deux autres, semblait prendre là une revanche, — la revanche des romans illustres auxquels le nègre de choix qu'était ledit Maquet avait mis ou allait mettre la main pour que le bon mulâtre Dumas père les signât de son nom seul: *Les Trois Mousquetaires, Monte-Cristo, La Reine Margot, La Dame de Montsoreau, Le Collier de la Reine, Le Chevalier de Maison-Rouge...*

C'est à ce genre du « roman historique » qu'appartiennent les récits dont se compose cette *Histoire de la Bastille* qui nous occupe en ce moment. La première édition, si je ne me trompe, est celle de 1844 (huit volumes). D'autres suivirent, de différents formats, parfois débitées en livraisons populaires. La dernière fut sans doute l' « Edition du Centenaire », en 1889. Toutes sont illustrées, certaines avec un sans-gêne cocasse. Ainsi, dans une édition en un gros volume in-octavo, une gravure, due à Philippotaux, est censée représenter l'arrestation de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, dans un bois, sous le règne de Louis XI, alors qu'elle représente en réalité la capture de Jeanne d'Arc devant Compiègne. Cette figure de jeune fille, donnée pour celle d'un homme de quarante ans, c'est un peu audacieux. Mais on a sans doute pensé que le public populaire auquel l'ouvrage était destiné n'y regarderait pas de si près. Et nous avons repéré plusieurs autres gravures qui avaient reçu un emploi encore plus surprenant.

Ce Jacques d'Armagnac a beaucoup servi dans cette *Histoire de la Bastille*. Dans trois éditions que nous avons feuilletées, c'est lui qui a les honneurs de la couverture. La gravure varie, mais non le sujet. On voit un homme à genoux sur un échafaud, les yeux bandés, les mains liées; un moine prie, le bourreau manœuvre sa grande hache. Sous l'échafaud, deux enfants, garrottés sur des sièges, se convulsent avec des mines horrifiées. Dans l'*Histoire populaire de la France* publiée par Victor Duruy, on a cru (était-ce nécessaire?) devoir démentir cette scène, d'un romantisme macabre par trop criard.

La condamnation fut prononcée, dit Duruy, et le duc décapité aux Halles. L'histoire de ses enfants placés sous l'échafaud pour être arrosés du sang de leur père est une invention des modernes;

les contemporains, même les plus hostiles [à Louis XI] n'en parlent pas.

Toutes les autres « histoires » de ce livre sont, comme on dit, à l'avenant.

En résumé, le livre lui-même est une réunion de petits romans qui ont pour point central la Bastille, comme Notre-Dame de Paris avait été, douze ou treize ans auparavant, le point central du célèbre roman d'Hugo. Question de talent à part, les deux ouvrages se ressemblent quant au caractère historique. Dans celui de Maquet et compagnie, il y a un roman pour chaque règne important: *La Bastille sous Charles VI, La Bastille sous Charles VII, La Bastille sous Louis XI,* etc.

C'est dans le roman *La Bastille sous Henri III* que l'aventure du chien Citron trouve sa place. Il est probable que l'auteur a eu connaissance du récit qui montre le sonnet injurieux d'A. d'Aubigné attaché au cou du chien, pour faire la leçon à Henri IV lors de son entrée à Agen. Le conteur a transporté l'aventure à Henri III; l'auteur du sonnet est devenu, sous sa plume, l'abbé de Rosières, et ce n'est pas à Agen, mais au palais du Louvre, que le chien est envoyé, avec le poème, jusqu'à la chambre où le monarque efféminé goûte la société de ses mignons. Ce sont là petites différences qui ne pouvaient gêner des élèves de Dumas.

La suite de l'aventure est tout à fait réjouissante. Le chien Citron, dont les mignons sont jaloux (!), est chassé de nouveau par ce roi qui l'avait volé et tant choyé; il retombe à la rue et, après diverses péripéties, devient propriété de la duchesse de Montpensier, qui fait de lui son « favori », parce qu'il grogne et montre les dents « toutes les fois que le nom de Henri III est prononcé devant lui ». Car la duchesse nourrit, elle aussi, une haine farouche contre le roi, non pas tant parce qu'elle est sœur des Guise que parce qu'un jour ce Corydon couronné a « méprisé ses charmes », — de quoi elle a fait serment de se venger.

Ici, pour donner une idée du fond et de la forme, nous transcrirons une page du récit. Le moine Jacques Clément, qui médite son prochain régicide, vient chercher un encouragement auprès de la vindicative duchesse. Il s'écrie: « Tenez

votre serment, madame, et donnez-moi ce couteau, car je suis prêt à l'enfoncer dans le cœur du Valois. »

La duchesse s'était levée à ces mots, effrayée et joyeuse du regard terrible du moine en parlant de la mort du roi. C'était à son tour d'hésiter aussi, et elle était en proie à mille pensées qui s'entrechoquaient dans sa tête. Elle murmurait des mots inarticulés, parmi lesquels s'échappa celui du roi, prononcé avec un accent de haine et de mépris. Aussitôt un chien qui dormait dans sa niche fit entendre des aboiements de colère et s'élança vers un meuble où était posé un crucifix d'ébène. C'était Citron, que la duchesse avait dressé depuis longtemps à cet exercice... La duchesse porta aussitôt ses regards sur le crucifix que le chien semblait lui désigner par ses aboiements répétés; c'était celui qu'elle avait emporté de la chambre du roi le soir où elle en reçut la sanglante injure qui fit naître sa haine. A cette vue, toute cette scène humiliante où elle avait été si cruellement outragée lui revint en mémoire. Elle fronça le sourcil et rougit à la pensée de ce qu'elle avait souffert, regarda de nouveau le crucifix et se souvint du serment qu'elle avait prononcé sur lui; puis, souriant frénétiquement à cette idée que ses charmes, méprisés par Henri III, armaient un assassin contre lui, elle dit au moine:

— Le couteau est dans mon oratoire: venez le prendre.

Ce récit, qui vise au pathétique et au grand tragique, n'est-il pas un modèle de comique involontaire? Ce crucifix et l'usage qu'on en fait, ce Citron qui pousse si bien sa maîtresse au régicide! Ce Citron, véritable assassin du royal maître qui, c'est vrai, l'a abandonné, mais après l'avoir comblé de caresses sur son « lit sacré »! Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un chien? Il y a là de quoi faire frémir toutes les bonnes concierges de France et de Navarre.

N'accablons pas, cependant, Alboize, Arnould et Maquet. Ils étaient innocents auprès de nos modernes auteurs de « vies romancées ». Quand ils mettaient en tête d'un livre le mot « histoire », le lecteur devait savoir à quoi s'en tenir; et leurs récits extravagants traitaient la vérité historique avec une effronterie si franche que, par son excès, elle rejoignait la candeur. Ceux d'aujourd'hui ont un vice plus déplaisant; ils s'efforcent d'être vraisemblables pour mieux nous tromper, et ils mêlent de telle sorte la Vérité et la Fiction qu'il devient souvent très difficile de les distinguer l'une de l'autre.

Le mieux est de les renvoyer au diable, dos à dos. Ce sera la morale de cette petite « controverse ».

Pour finir, il va sans dire que je serais navré si Mme Michèle Saro pouvait trouver dans l'article qu'on vient de lire la moindre chose désagréable pour elle. Mais cela n'est pas à craindre. Elle ignorait à qui elle avait affaire. J'ai eu le plaisir de la renseigner. Comme sa bonne foi est évidente, elle ne saurait en avoir que de la satisfaction. Et ainsi, tout est bien qui finit bien (1).

LOUIS MANDIN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Architecture

A. Munier: *Un projet d'église au* XXe *siècle*. Avec illustrations; Desclée de Brouwer. 35 »

Criminologie

André Pascal: *Pranzini. Le crime de la rue Montaigne*. Avec reproduction de documents photographiques; Emile Paul. 12 »

Ethnographie, Folklore

Georges Bonneau : *L'expression poétique dans le folklore japonais*. Tome I : *Poètes et paysans. Le vingt-six syllabes de formation savante*. Tome II : *La tradition orale de forme fixe. La chanson de vingt-six syllabes*. Tome III : *Tradition orale et formes libres. La chanson du Kyûshû;* Geuthner, 3 vol. » »

Georges Bonneau : *La forêt des symboles*, introduction à l'Idéographie japonaise; Geuthner. » »

Histoire

Frédéric Masson: *Napoléon et l'amour*. Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Littérature

Duc de La Force: *Dames d'autrefois*. Avec des portraits; Emile Paul. 15 »

Fernande Lhérisson: *La Légende de Geoffroy Rudel, prince de Blaye;* Imp. Alzieu, Bordeaux. 5 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Sir Basil Thomson: *La chasse aux espions. Mes souvenirs de Scotland Yard 1914-1919;* Payot. 18 »

Poésie

Michel Rastovleff: *Les voix glorieuses;* L'Action intellectuelle, Niort. » »

(1) L'article qui précède était en pages quand le *Mercure* a reçu de Mme Michèle Saro une nouvelle lettre que nous ne pouvons que signaler et que nous publierons dans notre prochain numéro. (N.D.L.R.)

Politique

Henri Béraud: *Dictateurs d'aujourd'hui.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Questions religieuses

Paul de Jaegher S. I.: *Anthologie mystique.* Avec une introduction de l'auteur; Desclée de Brouwer. 12 »

Simone de Noaillat-Ponvert: *Marthe de Noaillat 1865-1926.* Avec un portrait; Desclée de Brouwer. 15 »

Claude Taveau: *Le Cardinal de Bérulle, maître de vie spirituelle;* Desclée de Brouwer. 15 »

Régionalisme

Antoine Bonnefoy: *Les Auvergnats à Paris;* Libr. de la Bastille, 13, boulevard Beaumarchais, Paris. 12 »

Roman

Acheff: *S. O. S. Le monde à la dérive;* Ligue d'entr'aide. 12 »

Eugène Grangié: *Les Singlar;* Berger-Levrault. 12 »

Julien Guillemard: *Sous le beau ciel de Normandie,* contes normands illustrés par des artistes normands; Edit. Maugard, Rouen. » »

Gyp: *Doudou;* Flammarion. 12 »

Georges Simenon : *L'âne rouge;* Fayard. 6 »

Sylvia Townsend Warner: *Lolly Willowes,* traduit de l'anglais par A.-M. Denham et J. Champ-Renaud; Plon. 12 »

Sociologie

Lewis L. Lorwin: *L'Internationalisme et la classe ouvrière. (Labor and Internationalism.)* Traduit de l'anglais par Frans Longville; Nouv. Revue franç. 30 »

R. Mennevée: *Parlementaires et financiers,* répertoire des sénateurs et députés administrateurs, directeurs ou associés de sociétés financières, commerciales et industrielles et des grandes organisations oligarchiques; Les Documents politiques, 16, boulevard Montmartre, Paris. 25 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Gaston Danville. — Le Café des Ambassadeurs. — A propos des lettres de Prosper Mérimée à Stendhal. — Le parrain des Colbert. — A propos du prétendu divorce de Nina de Villard. — Les statues de Voltaire. — Le mystère de la « Marie-Céleste ». — La recherche des cœurs. Cœurs de femmes. — Hubert Van Eyck a-t-il existé? — Contre le gaspillage en l'an II. — Empros et comptines. — Cocasserie. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Mort de Gaston Danville. — La mort frappe durement notre maison: Gaston Danville, emporté le 4 septembre, âgé de soixante-deux ans, est le septième de nos collaborateurs qui disparaît depuis quelques mois. Il fut des nôtres dès la fin de la première année de la revue (1890), où il tint longtemps la rubrique « Psychologie ». Il publia des romans et divers ouvrages: *Contes d'au-delà, L'Amour magicien, Le Parfum de Volupté, Les Reflets du Miroir, Les Infinis de la Chair, Magnétisme et Spiritisme, La Psychologie de l'Amour, Le Mystère psychique.* Il ne donnait plus rien depuis plusieurs lustres. Il n'appliqua d'ailleurs jamais toute son activité à

écrire. Il avait cherché et réalisé un « accumulateur léger », mais pas assez léger pour répondre à ce qu'on attendrait pratiquement d'un tel appareil. Il avait poussé très loin l'étude et la mise à exécution de l'établissement d'une ligne de dirigeables faisant plusieurs fois par jour le service aller et retour France-Angleterre. Enfin, peu avant la guerre, il avait exploité le Colyséum. Il dépensa beaucoup de temps et d'argent à ces entreprises, et la dernière le ruina. Il a été inhumé à Toul, son pays d'origine.

§

Le Café des Ambassadeurs. — Dans son article si pittoresque sur les anciens cafés-concerts de Paris, *De l'Alcazar au Cinéma,* notre ami Pierre Dufay écrit (*Mercure* du 1er septembre, p. 309) que le Café des Ambassadeurs, qui existait déjà en 1770 ou 1773, devait sans doute son nom au projet qu'on avait de loger les ambassadeurs à l'hôtel de Crillon actuel. Le nom de ce café-concert disparu, repris récemment par un théâtre plus proche de la place de la Concorde, doit plutôt avoir été emprunté au « carré des Ambassadeurs », taillé, comme le « carré Marigny », dans la partie nord des Champs-Elysées que longe l'avenue Gabriel. Son véritable parrain fut, au XVIIIe siècle, le palais devenu plus tard l'Elysée-Bourbon, que Mme de Pompadour avait acquis du comte d'Evreux le 24 décembre 1753, et qu'elle légua à sa mort, dix ans plus tard, au comte de Provence. Louis XVI l'affecta à la résidence des ambassadeurs extraordinaires, destination qui lui fut plusieurs fois rendue au cours du XIXe siècle. Dès 1768, il est vrai, cet hôtel des Ambassadeurs extraordinaires (l'Elysée) devint garde-meuble de la couronne, en attendant l'achèvement, par l'architecte Gabriel, du bâtiment qui abrite aujourd'hui le ministère de la Marine. En 1776, Louis XVI vendit le futur Elysée au financier Beaujon.

C'est donc, croyons-nous, à l'ancien hôtel d'Evreux que le premier Café des Ambassadeurs doit son nom vénérable. — J. G. P.

§

A propos des lettres de Prosper Mérimée à Stendhal. — Dans le *Mercure* du 15 juin 1933, M. Jean Mélia donne quelques extraits d'après une épreuve, dont « un heureux hasard » l'aurait rendu possesseur, des *sept* lettres « scandaleuses » adressées par Mérimée à Stendhal. Est-il permis de faire remarquer que ces *huit* lettres, « libres » plutôt que « scandaleuses », ne sont pas inédites?

En dehors des vingt-cinq exemplaires de la publication faite par Casimir Strienski lui-même, en 1898, sous la rubrique de

Rotterdam, elles ont à nouveau été publiées récemment sous ce titre :

Prosper Mérimée. Lettres libres à Stendhal, avec 9 lithographies par G. Roux. — Paris, aux Editions de la Grenade, 1927, in-8 de 56 pp., plus 4 ff. non chiffrés, pour la justification et l'achevé d'imprimer.

La justification était la suivante: l'exemplaire sur vieux japon à la forme; 15 exemplaires sur japon des manufactures impériales et 134 exemplaires sur papier de Rives. Les exemplaires sur japon, numérotés de 1 à 16, contenaient en plus une « pierre libre refusée ».

Une introduction de deux pages, signée P. P., précédait le volume. — P. DY.

§

Le parrain des Colbert. — On lit dans le très intéressant article de M. Chaboseau sur « Les origines de Colbert », publié dans le *Mercure* du 1er juillet :

Ce fut à Oudard que Jean-Baptiste dut le meilleur de sa préparation technique à la carrière où il allait resplendir, et ce fut l'aîné des fils d'Oudard — et d'ailleurs *son parrain à lui Jean-Baptiste et ensuite le parrain de Seignelay* — qui facilita le début de cette carrière, etc.

Le membre de phrase reproduit en italiques semble clairement indiquer que le parrain du grand ministre et de son fils aurait été le même personnage qui, après avoir tenu sur les fonts baptismaux son jeune cousin et filleul, l'aurait guidé « pas à pas jusqu'au bureau personnel de Mazarin ». Or, d'après les actes de baptême reproduits par Jal, dans son *Dictionnaire critique*, le parrain de Jean-Baptiste aurait été « M. Charles Colbert, conseiller au siège présidial de Rheims », et celui de son fils Jean-Baptiste, marquis de Seignelay: « Jean-Baptiste Colbert, chevalier sgr de St-Pouanges et Villacerf, conseill(e)r d'Etat et des finances ».

J'avoue ne pas comprendre. — P. DY.

§

A propos du prétendu divorce de Nina de Villard. — On peut lire, avec quelque étonnement, dans le *Mercure* du 1er août dernier, sous la plume de M. Auriant :

Nina et Hector (de Callias) se marièrent cette année-là (3 novembre 1864), pour divorcer trois ans plus tard.

C'est oublier un peu légèrement qu'en France, la promulgation de la loi rétablissant le divorce remonte seulement au 29 juillet 1884, c'est-à-dire sept jours exactement après la mort de Nina,

survenue à Vanves, dans la maison de santé du Dr Falret, le 22 juillet 1884.

Elle était si peu divorcée, et pour cause, que son bulletin de décès porte la mention : « mariée à Hector de Callias ».

Cette mention est d'ailleurs répétée, au cimetière Montmartre (21e division, vers le milieu de l'avenue de la Cloche, 4e rangée), sur le caveau de famille où Nina fut inhumée (le 23 juillet 1884) à côté de son grand-père maternel Ignace Villard et où vint la rejoindre, le 22 décembre 1889, sa mère, Ursule-Emilie Villard, veuve Gaillard :

ICI REPOSE
MADAME MARIE ANNE
COMTESSE DE CALLIAS

P. DY.

§

Les statues de Voltaire. — Un de nos lecteurs nous écrit :

Plus heureux que dans la cour de la mairie du IXe, *Voltaire à vingt ans* sourit tous les jours à Jean Longuet dans le petit parc délicieusement provincial de la nouvelle mairie de Châtenay-Malabry, non loin de la maison où naquit, dit-on, l'auteur de *Candide*.

D'autre part, nous avons reçu du poète Fagus cette note humoristique:

M. Léon Deffoux énumère 6 statues de Voltaire. Je me souviens d'une 7e, au seuil du magasin de confection *A Voltaire*, place de la République, calquée sur celle de Houdon, et qui disparut naguère, avec le reste de la boutique. Il importe de la retrouver, et puisque Châtenay jouit déjà du Voltaire par Pigalle, d'offrir, à Saint-Denis par exemple, le Voltaire récupéré. — FAGUS.

§

Le mystère de la « Marie-Céleste ». — Il convient d'ajouter une nouvelle hypothèse à toutes celles qui ont déjà été formulées sur l'étrange aventure de la *Marie-Céleste*, ce brick américain qui fut trouvé naviguant à la dérive et abandonné par son équipage au large des côtes d'Espagne, en décembre 1872.

Le *Mercure de France*, dans une série d'échos (15 octobre et 1er décembre 1921; 1er janvier et 1er février 1922; 1er mars et 1er mai 1925), a énuméré à peu près toutes ces hypothèses, sauf, bien entendu, celle que traduit, dans une publication professionnelle de journalistes (*Le Bulletin des Informateurs parisiens*), M. Pierre Causse, d'après l'écrivain anglais Laurence J. Keating.

Keating, écrit M. Pierre Causse, s'est livré à de longues et minutieuses recherches. Il a compulsé quantité de rapports, de procès-verbaux et de documents conservés dans les annales maritimes,

interrogé bien des vieux marins contemporains du drame, et, mieux encore, il a retrouvé vivant, dans la banlieue de Liverpool, âgé de 80 ans, John Pemberton, le cuisinier de la *Marie-Céleste*.

C'est en se basant sur ces documents et sur les souvenirs de Pemberton, que Laurence J. Keating établit ce qu'il pense être la vérité sur le mystère de la *Marie-Céleste* :

S'il y eut des drames à bord, leur caractère ne fut, d'après lui, aucunement mystérieux. L'énigme de la *Marie-Céleste*, qui passionna le monde, se réduirait à une assez banale escroquerie « à la prime de sauvetage ».

D'après la tradition, le brick américain avait été trouvé abandonné. D'après Keating, il fut découvert avec quatre hommes à bord. Trois de ceux-ci : Tom Moffat, Charlie Manning et Billie Hawley, avaient été prêtés au commandant de la *Marie-Céleste* par le commandant du *Dei-Gratias*. Les deux hommes se connaissaient et les deux navires, amarrés côte à côte à New-York, avaient quitté ce port presque en même temps et traversé l'Atlantique à peu de distance l'un de l'autre. Le quatrième matelot n'était autre que le cuisinier Pemberton.

Avec ses trois compagnons, Pemberton avait, depuis le départ de New-York, vécu une existence infernale.

La mésentente régnait entre le capitaine Briggs et le lieutenant Hullock. D'autre part, Carl Venholdt, un manœuvre qui avait été embarqué de force à New-York, ne s'était pas accoutumé sans résistance à son sort et la *Marie-Céleste* avait été, dès la sortie de la porte d'Or, le théâtre de rixes violentes.

Le 24 novembre, un coup de vent d'une extrême violence s'abattait sur le petit bâtiment, quelques instants après que le capitaine Briggs eut, sur le livre de bord, porté les dernières et laconiques indications sur la situation de son navire. Surpris par la rafale, le brick avait manqué chavirer.

Sous l'inclinaison, le piano de la femme du capitaine, que celle-ci avait fait embarquer dans sa cabine, s'était renversé sur la jeune femme, la blessant mortellement.

Selon les règlements maritimes, et malgré l'opposition de son mari, le cadavre de Mrs Briggs avait été immergé. Le capitaine, deux jours plus tard, devenu fou de chagrin, s'était suicidé en se jetant à la mer.

Au cours d'une nouvelle rixe provoquée par Venholdt, qui avait voulu profiter de la disparition du capitaine pour assouvir le ressentiment qu'il nourrissait contre le lieutenant, le manœuvre enlevé à New-York était à son tour tombé accidentellement à la

mer. Ses camarades, trop ivres pour intervenir, l'avaient laissé se noyer.

Affolés par cette succession de morts tragiques, et craignant d'être inculpés d'assassinat à leur arrivée dans un port, le lieutenant Hullock et deux matelots, Moffat et Dossel, avaient déserté au cours d'une escale, à la petite île Santa-Maria, au sud-est des Açores.

C'est alors que la *Marie-Céleste*, manœuvrée par les trois matelots venus du *Dei-Gratias*, aidés du cuisinier, s'était mise à la recherche du trois-mâts britannique, que son itinéraire avait dû amener dans les parages.

Lorsque les deux voiliers s'étaient rencontrés, le capitaine du *Dei-Gratias*, apprenant la mort de son collègue et la désertion du lieutenant, avait immédiatement songé aux avantages que lui rapporterait, ainsi qu'à ses hommes, un prétendu sauvetage.

Certain du silence complice de son équipage, par le fait même que ce silence lui rapporterait, il avait imaginé l'histoire de la découverte de la *Marie-Céleste* abandonnée.

Le cuisinier Pemberton, embarqué comme passager à bord du *Dei-Gratias*, et craignant d'avoir des démêlés avec la justice, avait été, dès l'arrivée à Gibraltar, expédié à destination de l'Angleterre, à bord d'un vapeur qui faisait escale dans ce port.

Personne n'avait jamais parlé de la prime de sauvetage payée par l'armateur de la *Marie-Céleste* et qui avait été partagée entre les membres de l'équipage du *Dei-Gratias*.

Telles sont, conclut M. Pierre Causse, les révélations que, cinquante-huit ans après le drame, un rescapé de la *Marie-Céleste* s'est décidé à faire à M. Keating.

§

La recherche des cœurs. Cœurs de femmes. — La sépulture particulière des cœurs royaux n'a pas été, sous l'ancien régime, un privilège masculin. A la liste des rois de France (donnée dans le numéro du *Mercure de France* le 1er juillet 1933), dont les cœurs furent inhumés isolément, il convient d'ajouter les noms de quelques reines, bénéficiaires du même honneur. Elles sont, à la vérité, peu nombreuses.

La première est Clémence de Hongrie, épouse de Louis X le Hutin. Cette princesse mourut au Temple, à Paris, le 12 octobre 1328. Elle fut enterrée aux Jacobins de Paris, et son cœur donné aux religieuses d'Aix-en-Provence.

Vient ensuite Jeanne d'Evreux, femme de Charles IV le Bel, morte à Brie-Comte-Robert le 4 mars 1370. Son corps fut enterré

à Saint-Denis, ses entrailles à Maubuisson et son cœur porté aux Cordeliers de Paris.

Jeanne de Bourgogne, femme en premières noces de Philippe V le Long, décédée à l'Hôtel de Nesle le 1er septembre 1348, fut inhumée à Saint-Denis, et son cœur à Cîteaux.

Jeanne de Bourbon, femme de Charles V, morte le 6 février 1377, fut également inhumée à Saint-Denis, mais son cœur offert aux Célestins de Paris.

On sait que le cœur de Marie de Médicis, morte à Cologne le 3 juillet 1642, avait été promis, au même titre que celui d'Henri IV, aux Jésuites du Collège de la Flèche, et que les deux reliques connurent le même sort lamentable pendant la Révolution.

Le cœur d'Anne d'Autriche, morte à Paris, le 20 janvier 1666, a trouvé asile dans sa fondation du Val-de-Grâce, ainsi d'ailleurs que celui de Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, morte à Versailles le 30 juillet 1683, dernière de la liste. — ROBERT LAULAN.

§

Hubert Van Eyck a-t-il existé? — Un savant belge, M. Renders, qui s'est efforcé d'élucider le problème de l'existence d'Hubert Van Eyck, l'un des auteurs supposés du célèbre *Agneau mystique* conservé à l'église Saint-Bavon, de Gand, conclut, dans un travail récent, à la non-historicité d'Hubert. Il est d'avis que l'inscription découverte, au début du XIXe siècle, sur le polyptyque universellement connu, et où l'on déchiffre le nom d'Hubert, ne fait qu'enregistrer une légende mise en circulation par les chroniqueurs, sans le moindre contrôle.

M. Renders soutient cette thèse en rapprochant tous les documents connus et en les confrontant à la lumière d'un manuscrit de Van Huerne découvert par lui, manuscrit authentique, qui lui permet d'établir que Van Huerne... n'avait pas vu ce dont il parlait!

L'étude de l'érudit belge, qui va remettre en question l'origine de *l'Agneau mystique,* ne manquera pas de soulever bien des controverses. Hubert Van Eyck, personnage légendaire, n'en a pas moins son tombeau, sa statue, plusieurs statues même, et cela est assez embarrassant pour ses admirateurs. Le cas, il est vrai, n'est pas unique, et cela ne change rien à la beauté du polyptyque de Gand, restauré, comme on sait, après la guerre, qui en fit rapatrier plusieurs fragments originaux conservés à Berlin, et qui étaient jusqu'en 1919 remplacés par des copies. — J. G. P.

§

Contre le gaspillage en l'an II. — Il existe, le sait-on, un Comité supérieur des Economies. Qu'il nous permette de lui rappeler les prescriptions ci-dessous édictées le 9 frimaire an II, par la Commission des Subsistances de la République :

User de tout ce qui peut être utile et n'abuser de rien, voilà quelle doit être la règle invariable d'un bon républicain. Convaincue de cette vérité et résolue de s'occuper constamment soit à ménager des ressources à ses concitoyens, soit à les garantir de la disette des matières qui leur sont nécessaires, la Commission des subsistances et approvisionnements de la République française a fixé son attention sur les moyens d'apporter, dans l'emploi du papier, dont la consommation devient de plus en plus considérable, une économie importante.

Patriotes! c'est avec une entière confiance dans votre zèle à seconder tout ce qui tient à l'utilité générale, que la commission vous invite:

1° A ne pas vous permettre l'usage des feuilles doubles en blanc;
2° A préférer pour l'impression le format in-8°;
3° A ne jamais mettre sous enveloppe les lettres simples;
4° A recueillir et conserver avec soin tous vos papiers manuscrits ou imprimés qui, ne pouvant être utiles tels qu'ils sont, pourront le devenir, convertis en papier blanc ou gris.

Sans doute il n'y a pas que le papier, mais ce document du 29 novembre 1793 pourrait peut-être s'appliquer aussi à d'autres formes du gaspillage. — L. DX.

§

Empros et comptines. — La série géographique à laquelle a été consacré l' « écho » du 1er avril 1933 réserve encore des surprises. En effet, de Hyères, un correspondant anonyme m'envoie un texte qui était en usage « dans cette région du Var » il y a une vingtaine d'années:

Poing féminin gaudin
Caraca sécuto
C'est le principal moyen
De la farengo.
Cach'ton poing derrièr' ton dos.

Et de Bruxelles, M. Léon Heumann me communique une version qu'il dit « troyenne », mais qu'il localise ensuite plus spécialement à Bar-sur-Auboise :

Agenda fémina goda
Gaga sécuto
Eguyenne capite nostro
Colamaribo
Dans l'eau.

Ce qui nous donne une nouvelle déformation de *Paramaribo* et un autre cas de formation libre avec des mots latins.

Mlle Yvonne Broux (de Genève) a entendu en 1910, à Chef-

Boudonne (Deux-Sèvres), une version qui diffère, elle aussi, de celles qui étaient déjà connues.

Trou
Sancta fémina goda
Secondo carugo
L'aiguill'a principal'a pailla (paya?)
Porte le mont Rugo

Une version de la Charente-Inférieure m'est donnée par M. Jean Laune (Paris), en réponse à une note que j'avais publiée dans l'*Intransigeant* du 12 déc. 1932 (c'est d'ailleurs la seule réponse que j'ai reçue; comme pourcentage par rapport au nombre des lecteurs, c'est maigre...)

Sancta fémina goda
Caracas et Pito
Principal payem
Portomorigo

où le dernier terme se rattache à celui de la version de Chef-Boudonne, mais s'éloigne du *Paramaribo* correct.

M. J. Baucomont, qui possède environ 10.000 comptines, me dit que dans sa collection sont représentées, pour cette série : l'Ille-et-Vilaine, la Loire-Inférieure, la Charente, la Dordogne, la Somme, l'Aisne, l'Oise, la Seine-et-Oise, l'Allier, la Loire, la Corrèze, la Moselle jusqu'à la Drôme, mais qu'une seule de toutes ses versions commence par Santa Fé de Bogota; elle vient du Limousin :

Santa Fé de Bogota
Caracas Sécuto
La Guyenne
Principal'Cayenne
Americo
Communal
Gotcho

Une autre version du Limousin, probablement de Tulle, avait été publiée par Johannès Plantadis, dans *Lemouzi*, 1910, p. 72:

Un et deux — Sidonique
Caraca — Dominique
Un guien — Capitaine
Cayenne
Coper — Maribau

dont le début s'éloigne du prototype, alors que la fin donne une meilleure approximation de *Paramaribo*.

Cette enquête est assez avancée maintenant pour qu'il soit inutile d'insister sur les premiers termes. Dans les versions de la collection Baucomont, *Caracas* et *Quito* reviennent sans trop de déformations; par contre, *Cayenne* devient *Goya, Gayette, Gaillard, Que j'aime*; dans une version de la Lozère, on trouve des déformations imprévues :

Absenta fémina goda
Curaçao
Aiguisez couteau
Tirez l'aiguillett'
Pour un berlingot.

Le point qui m'intéresse le plus est cette terminaison nasalisée en *an* ou en *in* qui m'avait fait supposer deux points de départ primitifs. Les versions de M. Baucomont ne s'opposent pas à cette hypothèse, au contraire, puisque « le plus souvent revient le mot *Marengo* (dans douze versions) et en outre : *Marlingo, Mirlingo, Miringo, Faringo, Mère Angot, Mère Dingo, Mon ami Rindo.* Une seule version, de la Charente, a *Paramaribo* ».

Mais je retrouve *Marengo* dans une version que me communique M. André Cœuroy, rédacteur en chef de la revue *Musica* et critique musical bien connu. Il a chanté lui-même cette comptine à 12 ans, en 1903, à Latrecey (Haute-Marne). « Nous avions l'impression, dit M. Cœuroy, de réciter une leçon de géographie et d'histoire; de là la déformation *Jean Bart* et l'allusion au *feu de Marengo.* Le vers *Caractèr' Jupito* me ravissait en me faisant entrevoir toute la mythologie. » Voici cette version, très déformée comme on voit:

Jean Bart
Féminin Godart
Caractèr' Jupito
Et vill' principal' Cayenn'
Au feu de Marengo.

Un correspondant de Rio-de-Janeiro propose, comme M. Allix, *Maracaibo;* mais ce mot lui non plus ne justifie pas la nasale qui est celle des trois quarts au moins des versions connues.

A ne considérer que cette série de comptines, on pourrait ne regarder tous ces commentaires et rapprochements que comme une amusette; j'avoue volontiers qu'en effet cela m'amuse de suivre tous ces méandres phonétiques et de rechercher non seulement leur prototype, mais aussi leur lieu d'origine. Pourtant, la recherche peut conduire plus loin : elle fournit des bases d'appréciation sur le jeu psychique des associations d'idées chez les enfants et sur l'action de leurs mouvements musculaires buccaux pour le choix des sons assonancés. Ce qui du même coup rattache notre enquête comparée aux travaux plus graves de Robert de Souza, d'André Spire, du P. Jousse sur le lien du muscle, du rythme et du son. Me voici justifié, si l'on y tient, à reprendre d'autres séries dont il a été parlé dans les Echos précédents.

Parmi les comptines rares, j'avais étudié dans l'*Echo* du 1er octobre 1932 la série un *demi-un, demi-deux,* etc. et donné un texte

recueilli par M. Hollier à Cordemais (L.-I.), que voici de nouveau :

Un demi-un, demi-deux, demi-trois, demi-quatre,
Demi-clousse.
Une tartine.
Marenne, Gigousse.
Ce midi et gar-citron.
Plon,

que j'avais comparée à celle de Roy n° 45 : *Sine-tin dard, Mater Gibou, Germani, Kal-citron, Plongeon.*

M. Marcel Lebarbier m'envoie de Rambouillet une version qu'il tient d'une servante originaire de Pont-l'Abbé-Picauville (Manche); il l'a entendue entre 1900 et 1905 :

Une demi-dalle, demi-douche
Saint autel, t-autel nigouche
Armidi, garcitran
Plan.

Avec trois versions seulement on ne va pas loin; mais M. Baucomont en a d'autres dans sa grande collection, qu'il a bien voulu me communiquer :

Un demi, deux demis, trois demis clous.
Sign' von var,
Mon var gibou,
Germani,
Quat'citrons.
Plon. (Pays Nantais, vers 1860-70.)

Une, demi-deux, demi-trois, demi-quatre.
Sine, ton, tine,
Montagne, gigou,
Vermine,
Egal citron.
Plongeon. (Granville.)

Un, demi-deux, demi-trois, demi-clou.
Sin'tontane,
Moutone, gigou,
Er midi,
Et canne citron.
Plon. (Paris)

Un, demi-deux, demi-trois, demi-clou.
Sine tonta,
Monta gibou,
Germani,
Casitron,
Plongeon. (Rennes)

Peut-être faut-il comprendre dans cette série un texte de Rolland (*Rimes et Jeux*, p. 251, n° 26) provenant de l'Eure-et-Loir :

Un demi-cli, demi-clou, demi-cla.
Lire tonton,
Miton gibon,
En midi,
Egale citron.
Plon.

Je me contente de ces versions complètes; mais on a recueilli aussi des fragments très déformés, qui ne feraient que troubler l'analyse. Que faire de ces huit versions?... Attendre qu'on nous en communique d'autres plus intelligibles, bien que la suivante ne soit peut-être pas très éloignée du prototype original. Elle était employée par le Dr Pichon et ses petits camarades de l'avenue Trudaine, vers 1900 :

Un, demi-deux, demi-trois, demi-quatre.
Sine, tontaine, montaine, gigot,
Vers midi des quat'citrons.
Ron, ton, plon, geon.

La comptine de la *Baleine*, inconnue de Rolland et de Bodmer, et dont je n'ai trouvé jusqu'ici que deux versions (écho cité p. 251), apparaît aussi à Ainay-le-Château (Allier), sous la forme suivante que me communique M. Midy :

La baleine qui tourne, qui vire
Dans un beau petit navire
Prenez garde à la baleine
Qu'ell'n'vous morde pas un doigt.

Les autres comptines recueillies dans le même village par M. Midy ne représentent pas de variations par rapport aux textes connus : 1° *Une I, une L;* 2° *Pomme de reinette et pomme d'api;* 3° *Am stram gram;* 4° *Un' p'tit' souris verte;* 5° *Combien faut-il de coups de canon?* 6° *Un maréchal-ferrant;* 7° *Une poule sur un mur;* 8° *C'est demain dimanche;* 9° *Trois petits princes.*

Mais le texte suivant mérite d'être cité:

I nemicli, nemicli, nemicla
C'est la bonbonne
La bonbonne foula
Sancta specta.

Le début rattache cette comptine à la série *Un demi clou* étudiée ci-dessus; la fin est du latin comme dans la série *Femina gauda.* Il reste à expliquer la bonbonne. — A. VAN GENNEP.

§

Cocasserie. — Dans l'*Œuvre* du 15 septembre, comme d'ailleurs dans toute la presse d'information, on voit le portrait de « la plus jeune maman de France », âgée de douze ans et demi, souriante, tenant son enfant dans ses bras. Le premier article du même numéro de l'*Œuvre* porte ce titre : *Les « Jeunes » apportent une méthode.*

§

Erratum. — Prière de lire ainsi la dernière ligne de l'écho intitulé *La restauration du Pont des Arts* (*Mercure de France* du 15-IX-1933, page 765) :

« ... Remy de Gourmont considérait comme le plus beau du monde... »

§

Le Sottisier universel.

[Le commandant du Couëdic, commandant le *Jean-Bart*, à ses matelots révoltés en Mer Noire] : Je m'en vais de ce pas amener, moi-même, votre torchon rouge et hisser à sa place les trois couleurs de Navarin. — ROBERT BOUCARD, *Les Femmes et l'Espionnage*, p. 226.

Il en résulte que l'Histoire, au lieu d'être repoussée, comme le préconisait Paul Valéry, que cet ouvrage réfute, doit être reprise, et que de nouveau debout, résurrectionnée sur le monde en ruines, elle tient dans ses mains puissantes les clefs de l'avenir. — Prière d'insérer, pour *Nécessité de l'Histoire*, un vol. par André Lebey.

Le soir, après dîner, l'abbé [Bremond], de son balcon, regardait longuement le soleil se coucher sur l'abside de Notre-Dame. — *Je suis partout*, 26 août.

—On m'a dit que vous alliez probablement vous embarquer pour l'Afrique.

— Je [M. Jean Martet] vais visiter le Togo et le Dahomey. On a quelque peu omis de nous raconter ce que l'on fait dans ces anciennes colonies allemandes, aujourd'hui sous mandat. Il doit tout de même s'y passer « quelque chose ». — *Je suis partout*, 19 août.

De Suisse encore nous est venue la nouvelle de la mort de Mme Hélène Berthet Leleux, fille des peintres Armand et Emile Leleux. — *Aux Ecoutes*, 9 septembre.

Je serai sous la terre et, fantôme sans os,
Par les ombreuses myrteuses, je prendrai mon repos.

— [Vers inscrits sous une photographie représentant le crâne supposé de Ronsard.] *Le Monde illustré*, 26 août.

Quand il se releva, la pendule marquait six heures trente-huit, exactement, la grande aiguille recouvrant la petite comme s'il n'y en avait plus qu'une seule. — A. T'SERSTEVENS, *Gringoire*, 15 septembre, p. 6.

Il a fallu 350.000 mètres carrés de verre pour les 28.000 fenêtres et les 10.000 portes de Radio-City. Ce verre, s'il était étendu à plat, couvrirait un espace de 12 hectares. — *Journal des Débats*, 22 août.

Mme Einstein est, à l'heure actuelle, la femme la plus interviewée; mais si elle accepte ce supplice, soyez persuadés que c'est uniquement pour épargner un surcroît de travail à son mari, l'illustre inventeur de la quatrième dimension. — *Paris-Midi*, 8 septembre.

NAISSANCE. — Madame et M. Pierre Favreau, professeur à l'Ecole primaire supérieure de Miliana et M. Pierre Favreau, professeur au lycée d'Alger, sont les heureux parents d'un garçon qui a été prénommé Pierre. Nos compliments aux parents... — *L'Algérie*, 5 septembre.

Le vers de Corneille reste exact :

A âme bien née, la valeur n'attend pas...

— *Ouest-Journal* (de Rennes), 25 août.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.